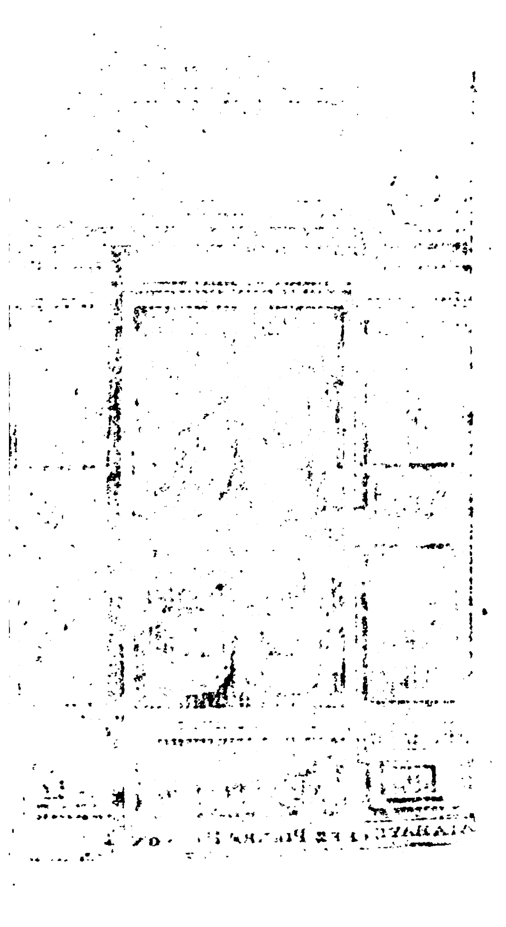




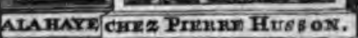



LES MILLE
ET
UNE NUIT.








A LA HAYE
CHEZ PIERRE HUSSON.

LES MILLE ET UNE NUIT, CONTES ARABES.

TRADUITS EN FRANCOIS

Par Mr. GALLAND, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Médailles.*

TOME SECOND.

Quatriéme Edition, revûë & corrigée.



Suivant la Copie imprimée à Paris.

A LA HAYE;

Chez PIERRE HUSSON, Marchand Libraire, sur le Capel-brug.

M. DCC. XIV.

Fin de la Table du II. Tome.

LES



LES MILLE ET UNE NUIT, CONTES ARABES.

XXXI. NUIT.

LE lendemain Dinarzade ne manqua pas de réveiller la Sultane à l'heure ordinaire, & de lui dire: Ma chére sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de poursuivre l'agréable Conte que vous avez commencé.

 Schehe-

Scheherazade prit alors la parole, & s'adreſſant au Sultan : Sire, dit-elle, je vais, avec vôtre permiſſion, contenter la curioſité de ma ſœur. En même tems elle reprit ainſi l'Hiſtoire des trois Calenders.

Zobeïde ne voulut donc point reprendre l'argent du Porteur; mais, mon ami, lui dit-elle, en conſentant que vous demeuriez avec nous, je vous avertis que ce n'eſt pas ſeulement à condition que vous garderez le ſecret que nous avons éxigé de vous; nous prétendons encore que vous obſerviez éxactement les régles de la bienſéance & de l'honnêteté. Pendant qu'elle tenoit ce diſcours, la charmante Amine quitta ſon habillement de ville, attacha ſa robe à ſa ceinture pour agir avec plus de liberté, & prépara la table : Elle ſervit pluſieurs ſortes de mets, & mit ſur un buffet des bouteilles de vin &

des

des tasses d'or. Après cela les Dames se placérent, & firent asseoir à leurs côtez le Porteur, qui étoit satisfait au de-là de tout ce qu'on peut dire, de se voir à table avec trois personnes d'une beauté si extraordinaire.

Après les premiers morceaux, Amine qui s'étoit placée près du buffet, prit une bouteille & une tasse, se versa à boire & but la premiére, suivant la coûtume des Arabes. Elle versa ensuite à ses sœurs, qui burent l'une après l'autre, puis remplissant pour la quatriéme fois la même tasse, elle la presenta au Porteur, lequel en la recevant baisa la main d'Amine, & chanta avant que de boire, une Chanson dont le sens étoit: que comme le vent emporte avec lui la bonne odeur des lieux parfumez par où il passe, de même le vin qu'il alloit boire venant de sa main, en recevoit un goût plus exquis que celui

qu'il avoit naturellement. Cette Chanson réjouït les Dames, qui chantérent à leur tour: Enfin, la Compagnie fut de très bonne humeur pendant le repas, qui dura fort long tems, & fut accompagné de tout ce qui pouvoit le rendre agréable.

Le jour alloit bien-tôt finir, lors que Safie prenant la parole au nom des trois Dames, dit au Porteur: levez-vous, partez, il eſt tems de vous retirer. Le Porteur ne pouvant ſe réſoudre à les quiter, répondit: Eh, mes Dames! où me commandez-vous d'aller en l'état où je me trouve? Je ſuis hors de moi-même par les choſes que j'ai vûës depuis que je ſuis entré ici, outre qu'ayant bû plus que je n'ai coûtume, je ne retrouverois jamais le chemin de ma maiſon; donnez-moi la nuit pour me reconnoître, je la paſſerai où il vous plaira; mais il ne me faut pas

moins

moins de tems pour me remettre dans le même état où j'étois lors que je suis entré chez vous : avec cela je doute encore que je n'y laisse la meilleure partie de moi-même.

Amine prit une seconde fois le parti du Porteur : Mes sœurs, dit-elle, il a raison ; je lui sai bon gré de la demande qu'il nous fait : il nous a assez bien diverties, si vous voulez m'en croire, ou plûtôt, si vous m'aimez autant que j'en suis persuadée, nous le retiendrons pour passer la soirée avec nous. Ma Sœur, dit Zobéïde, nous ne pouvons rien refuser à vôtre priére. Porteur, continua-t-elle, en s'adressant à lui, nous voulons bien encore vous faire cette grace : Mais nous y mettons une nouvelle condition : Quoi que nous puissions faire en vôtre presence, par raport à nous ou à autre chose, gardez-vous bien d'ouvrir seulement la bou-

 che

che pour nous en demander la raiſon : car en nous faiſant des queſtions ſur des choſes qui ne vous regardent nullement ; vous pourriez entendre ce qui ne vous plairoit pas : prenez-y garde, & ne vous aviſez pas d'être trop curieux en voulant aprofondir les motifs de nos actions.

Madame, repartit le Porteur, je vous promets d'obſerver cette condition avec tant d'éxactitude, que vous n'aurez pas lieu de me reprocher d'y avoir contrevenu, & encore moins de punir mon indiſcrétion : ma langue en cette occaſion ſera immobile, & mes yeux ſeront comme un miroir qui ne conſerve rien des objets qu'il a reçûs. Pour vous faire voir, reprit Zobéïde, d'un air très ſérieux, que ce que nous vous demandons n'eſt pas nouvellement établi parmi nous ; levez-vous, & allez lire ce qui eſt écrit au deſſus de nôtre porte en dedans.

Le Porteur alla jusques-là, & y lut ces mots qui étoient écrits en gros caractéres d'or, *qui parle de choses qui ne le regardent point, entend ce qui ne lui plaît pas.* Il revint ensuite trouver les trois Sœurs : Mesdames, leur dit-il ; je vous jure que vous ne m'entendrez parler d'aucune chose qui ne me regardera pas, & où vous puissiez avoir intérêt.

Cette convention faite, Amine aporta le souper ; & quand elle eût éclairé la Salle d'un grand nombre de bougies préparées avec le bois d'aloës & l'ambre gris, qui répandirent une odeur agréable, & firent une belle illumination, elle s'assit à table avec ses Sœurs & le Porteur. Ils recommencérent à manger, à boire, à chanter, & à reciter des Vers. Les Dames prenoient plaisir à enyvrer le Porteur sous prétexte de le faire boire à leur santé. Les bons mots ne furent point épargnez

gnez: enfin, ils étoient tous dans la meilleure humeur du monde, lors qu'ils ouïrent fraper à la porte.... Scheherazade fut obligée en cet endroit d'interrompre son recit, parce qu'elle vit paroître le jour.

Le Sultan ne doutant point que la suite de cette Histoire ne méritât d'être entenduë, la remit au lendemain, & se leva.

XXXII. NUIT.

SUr la fin de la nuit suivante Dinarzade apella la Sultane; au nom de Dieu, ma Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous suplie de continuer le Conte de ces trois belles Filles; je suis dans une extrême impatience de savoir qui frapoit à leur porte. Vous l'allez aprendre, répondit Sche-

herazade, je vous assûre que ce que je vous vais raconter n'est pas indigne de l'attention du Sultan mon Seigneur.

Dès que les Dames, poursuivit-elle, entendirent fraper à leur porte, elles se levérent toutes trois en même tems pour aller ouvrir; mais Safie, à qui cette fonction apartenoit particuliérement, fut la plus diligente; les deux autres se voyant prévenuës, demeurérent & attendirent qu'elle vint leur aprendre qui pouvoit avoir affaire chez elles si tard. Safie revint: Mes Sœurs, dit-elle, il se présente une belle occasion de passer une bonne partie de la nuit fort agréablement; & si vous êtes du même sentiment que moi, nous ne la laisserons point échaper. Il y a à nôtre porte trois Calenders, au moins ils me paroissent tels à leur habillement: mais ce qui va

ſans doute vous ſurprendre : ils ſont tous trois borgnes de l'œil droit, & ont la tête, la barbe & les ſourcils ras : Ils ne font, diſent-ils, que d'arriver tout préſentement à Bagdad, où ils ne ſont jamais venus : Et comme il eſt nuit, & qu'ils ne ſavent où aller loger, ils ont frapé par hazard à nôtre porte ; & ils nous prient, pour l'amour de Dieu, d'avoir la charité de les recevoir : Ils ſe mettent peu en peine du lieu que nous voudrions leur donner, pourvû qu'ils ſoient à couvert, ils ſe contenteront d'une écurie : Ils ſont jeunes & aſſez bien faits : Ils paroiſſent même avoir beaucoup d'eſprit ; mais je ne puis penſer, ſans rire, à leur figure plaiſante & uniforme. En cet endroit Safie ſe mit à rire de ſi bon cœur, que les deux autres Dames & le Porteur ne purent s'empêcher de rire auſ-

ſi :

ſi : Mes bonnes Sœurs, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien que nous les faſſions entrer ? Il eſt impoſſible qu'avec des gens tels que je viens de vous les dépeindre, nous n'achevions la journée encore mieux que nous ne l'avons commencée. Ils nous divertiront fort, & ne nous ſeront point à charge; puis qu'ils ne nous demandent une retraite que pour cette nuit ſeulement; & que leur intention eſt de nous quiter dès qu'il ſera jour.

Zobéïde & Amine firent difficulté d'accorder à Safie ce qu'elle demandoit, & elle-même en ſavoit bien la raiſon : Mais elle leur témoigna une ſi grande envie d'obtenir cette faveur, qu'elles ne purent la lui refuſer. Allez, lui dit Zobéïde, faites-les donc entrer; mais n'oubliez pas de les avertir de ne point

parler de ce qui ne les regardera pas ; & de leur faire lire ce qui est écrit au dessus de la porte. A ces mots Safie courut ouvrir avec joye, & peu de tems après, elle revint accompagnée des trois Calenders.

Les trois Calenders firent en entrant une profonde réverence aux Dames, qui s'étoient levées pour les recevoir, & qui leur dirent obligeamment qu'ils étoient les bien-venus, qu'elles étoient bien aises de trouver l'occasion de les obliger, & de contribuer à les remettre de la fatigue de leur voyage ; & enfin elles les invitérent à s'asseoir auprès d'elles. La magnificence du lieu & l'honnêteté des Dames firent concevoir aux Calenders une haute idée de ces belles Hôtesses ; mais avant que de prendre place, ayant par hazard jetté les yeux sur le Porteur, & le voyant habillé à peu près comme

me d'autres Calenders, avec lesquels ils étoient en différent sur plusieurs points de Discipline, & qui ne se rasoient point la barbe & les sourcils, un d'entr'eux prit la parole: Voila, dit-il, aparemment un de nos fréres Arabes les révoltez.

Le Porteur à moitié endormi, & la tête échauffée du vin qu'il avoit bû, se trouva choqué de ces paroles, & sans se lever de sa place répondit aux Calenders, en les regardant fiérement: Asséyez-vous, & ne vous mêlez pas de ce que vous n'avez que faire: N'avez-vous pas lû au dessus de la porte l'Inscription qui y est? Ne prétendez pas obliger le monde à vivre à vôtre mode, vivez à la nôtre.

Bon homme, reprit le Calender qui avoit parlé, ne vous mettez point en colére, nous serions bien fachez de vous en avoir donné le moindre sujet; & nous som-

mes au contraire prêts à recevoir vos commandemens. Là-dessus, pour éviter toute querelle, les Dames s'en mêlérent, & pacifiérent toutes choses.

Quand les Calenders se furent assis à table, les Dames leur servirent à manger, & l'enjouée Safie particuliérement, prit soin de leur verser à boire.... Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le Sultan se leva pour aller remplir ses devoirs, se promettant bien d'entendre la suite de ce Conte le lendemain; car il avoit grande envie d'aprendre pourquoi les Calenders étoient borgnes & tous trois d'un même œil.



XXXIII.

XXXIII. NUIT.

Une heure avant le jour Dinarzade s'étant éveillée, dit à la Sultane : Ma chére Sœur, contez-moi, je vous prie, ce qui se passa entre les Dames & les Calenders. Très volontiers, répondit Scheherazade. En même tems elle continua de cette maniére le Conte de la nuit précédente.

Après que les Calenders eurent bû & mangé à discrétion, ils témoignérent aux Dames qu'ils se feroient un grand plaisir de leur donner un Concert, si elles avoient des instrumens, & qu'elles voulussent leur en faire aporter. Elles acceptérent l'offre avec joye : la belle Safie se leva pour en aller querir ; Elle revint un moment après, & leur présenta une

une flûte du Païs, une autre à la Persienne & un tambour de basque. Chaque Calender reçût de sa main l'instrument qu'il voulut choisir, & ils commencérent tous trois à jouer un air. Les Dames qui savoient des paroles sur cet air, qui étoit des plus gais, l'accompagnérent de leurs voix, mais elles s'interrompoient de tems en tems par de grands éclats de rire que leur faisoient faire les paroles.

Au plus fort de ce divertissement, & lors que la Compagnie étoit le plus en joye, on frapa à la porte. Safie cessa de chanter, & alla voir ce que c'étoit. Mais, Sire, dit en cet endroit Scheherazade au Sultan; il est bon que vôtre Majesté sache pourquoi l'on frapoit si tard à la porte des Dames, & en voici la raison. Le Calife Haroun Alraschid avoit coûtume de marcher très souvent la nuit *incogni-*

to,

to, pour ſavoir par lui-même ſi tout étoit tranquile dans la Ville, & s'il ne s'y commettoit pas de deſordres.

Cette nuit là, le Calife étoit ſorti de bonne heure accompagné de Giafar ſon grand Viſir, & de Meſrour Chef des Eunuques de ſon Palais, tous trois déguiſez en Marchands. En paſſant par la ruë des trois Dames, ce Prince entendant le ſon des inſtrumens & des voix,& le bruit des éclats de rire, dit au Viſir: allez, frapez à la porte de cette maiſon où l'on fait tant de bruit; je veux y entrer & en aprendre la cauſe. Le Viſir eut beau lui repréſenter que c'étoit des femmes qui ſe régaloient ce ſoir là; que le vin aparemment leur avoit échauffé la tête: & qu'il ne devoit pas s'expoſer à recevoir d'elles quelque inſulte; qu'il n'étoit pas encore heure induë, & qu'il ne faloit pas troubler leur di-

divertiſſement. Il n'importe, repartit le Califſe, frapez, je vous l'ordonne.

C'étoit donc le grand Viſir Giafar qui avoit frapé à la porte des Dames, par ordre du Califſe, qui ne vouloit pas être connu. Safie ouvrit, & le Viſir remarquant, à la clarté d'une bougie qu'elle tenoit, que c'étoit une Dame d'une grande beauté; joua parfaitement bien ſon perſonnage. Il lui fit une profonde révérence, & lui dit d'un air reſpectueux: Madame, nous ſommes trois Marchands de Mouſſoul, arrivez depuis environ dix jours avec de riches marchandiſes que nous avons en magaſin dans un Khan, où nous avons pris logement. Nous avons été aujourd'hui chez un Marchand de cette Ville, qui nous avoit invitez à l'aller voir. Il nous a régalez d'une collation, & comme le vin nous avoit mis de belle humeur, il a fait venir

une

une troupe de Danſeuſes. Il étoit deja nuit, & dans le tems que l'on jouoit des inſtrumens, que les Danſeuſes danſoient, & que la Compagnie faiſoit grand bruit, le Guet a paſſé, & s'eſt fait ouvrir. Quelques-uns de la Compagnie ont été arrêtez: pour nous, nous avons été aſſez heureux pour nous ſauver par deſſus une muraille; mais, ajoûta le Viſir, comme nous ſommes Etrangers, & avec cela un peu pris de vin, nous craignons de rencontrer une autre eſcouade du Guet, ou la même, avant que d'arriver à nôtre Khan, qui eſt éloigné d'ici. Nous y arriverions même inutilement, car la porte eſt fermée, & ne ſera ouverte que demain matin, quelque choſe qui puiſſe arriver. C'eſt pourquoi, Madame, ayant oüi en paſſant des inſtrumens & des voix, nous avons jugé que l'on n'étoit pas encore retiré chez vous; & nous

avons

avons pris la liberté de fraper pour vous ſuplier de nous donner retraite juſqu'au jour. Si nous vous paroiſſons dignes de prendre part à vôtre divertiſſement, nous tâcherons d'y contribuer en ce que nous pourrons, pour réparer l'interruption que nous y avons cauſée. Sinon, faites-nous ſeulement la grace de ſouffrir que nous paſſions la nuit à couvert ſous vôtre veſtibule.

Pendant ce diſcours de Giafar, la belle Safie eut le tems d'éxaminer ce Viſir, & les deux perſonnes qu'il diſoit Marchands comme lui, & jugeant à leurs phiſionomies que ce n'étoient pas des gens du commun, elle leur dit qu'elle n'étoit pas la Maîtreſſe, & que s'ils vouloient ſe donner un moment de patience, elle reviendroit leur aporter la réponſe.

Safie alla faire ce raport à ſes Sœurs, qui balancérent quelque

tems sur le parti qu'elles devoient prendre: Mais elles étoient naturellement bien-faisantes, & elles avoient déja fait la même grace aux trois Calenders. Ainsi elles résolurent de laisser entrer... Scheherazade se préparoit à poursuivre son Conte ; mais s'étant aperçûë qu'il étoit jour, elle interrompit là son recit. La qualité des nouveaux Acteurs que la Sultane venoit d'introduire sur la scéne, piquant la curiosité de Schahriar, & le laissant dans l'attente de quelque événement singulier, ce Prince attendit la Nuit suivante avec impatience.

XXXIV. NUIT.

DInarzade, aussi curieuse que le Sultan d'aprendre ce que produiroit l'arrivée du Calife

life chez les trois Dames, n'oublia pas de réveiller la Sultane de fort bonne heure le lendemain, & de la suplier avec empressement de reprendre l'Histoire des Calenders, Scheherazade aussi-tôt la poursuivit de cette sorte, avec la permission du Sultan.

Le Calife, son grand Visir, & le Chef de ses Eunuques, ayant été introduits par la belle Safie, saluérent les Dames & les Calenders avec beaucoup de civilité. Les Dames les reçûrent de même, les croyant Marchands; & Zobéïde, comme la principale, leur dit d'un air grave & sérieux qui lui convenoit: Vous êtes les bien venus; mais avant toutes choses, ne trouvez pas mauvais que nous vous demandions une grace. Hé quelle grace, Madame, répondit le Visir; peut-on refuser quelque chose à de si belles Da-

Dames ? C'eſt, reprit Zobeïde, de n'avoir que des yeux & point de langue : de ne nous pas faire de queſtions ſur quoi que vous puiſſiez voir pour en apprendre la cauſe ; & de ne point parler de ce qui ne vous regardera pas, de crainte que vous n'entendiez ce qui ne vous ſeroit pas agréable. Vous ſerez obéïe, Madame, repartit le Viſir : Nous ne ſommes ni cenſeurs, ni curieux indiſcrets : C'eſt bien aſſez que nous ayons attention à ce qui nous regarde, ſans nous mêler de ce qui ne nous regarde pas. A ces mots chacun s'aſſit, la converſation ſe lia, & l'on recommença de boire en faveur des nouveaux venus.

Pendant que le Viſir Giafar entretenoit les Dames, le Caliſe ne pouvoit ceſſer d'admirer leur beauté extraordinaire, leur bonne grace, leur humeur enjouée,

jouée, & leur esprit. D'un autre côté, rien ne lui paroissoit plus surprenant que les Calenders, tous trois borgnes de l'œil droit, il se seroit volontiers informé de cette singularité; mais la condition qu'on venoit d'imposer à lui & à sa compagnie l'empêcha d'en parler. Avec cela, quand il faisoit réfléxion à la richesse des meubles, à leur arrangement bien entendu, & à la propreté de cette maison, il ne pouvoit se persuader qu'il n'y eût pas de l'enchantement.

L'Entretien étant tombé sur les divertissemens & les différentes maniéres de se réjouïr, les Calenders se levérent & dansérent à leur mode une danse qui augmenta la bonne opinion que les Dames avoient conçûë d'eux, & qui leur attira l'estime du Calife & de sa compagnie.

Quand les trois Calenders eu-

eurent achevé leur danſe, Zobéide ſe leva, & prenant Amine par la main: Ma Sœur, lui dit-elle, levez-vous; la Compagnie ne trouvera pas mauvais que nous ne nous contraignions point; & leur préſence n'empêchera pas que nous ne faſſions ce que nous avons coûtume de faire. Amine qui comprit ce que ſa Sœur vouloit dire, ſe leva, & emporta les plats, la table, les flacons, les taſſes, & les inſtrumens dont les Calenders avoient joué.

Safie ne demeura pas à rien faire: elle balaya la Salle, mit à ſa place tout ce qui étoit dérangé, moucha les bougies, & y apliqua d'autres bois d'aloës & d'autre ambre gris: cela étant fait, elle pria les trois Calenders de s'aſſeoir ſur le Sofa d'un côté, & le Calife de l'autre avec ſa Compagnie. A l'égard du Porteur, elle lui dit: Le-

vez-vous, & vous préparez à nous prêter la main à ce que nous allons faire ; un homme tel que vous, qui est comme de la maison, ne doit pas demeurer dans l'inaction.

Le Porteur avoit un peu cuvé son vin : Il se leva promptement, & après avoir attaché le bas de sa robe à sa ceinture : Me voila prêt, dit-il ; de quoi s'agit-il ? Cela va bien, répondit Safie, attendez que l'on vous parle, vous ne serez pas long tems les bras croisez. Peu de tems après on vît paroître Amine avec un siége qu'elle posa au milieu de la Salle : Elle alla ensuite à la porte d'un cabinet, & l'ayant ouverte, elle fit signe au Porteur de s'aprocher. Venez, lui dit-elle, & m'aidez. Il obéït, & y étant entré avec elle, il en sortit un moment après suivi

de

de deux chiennes noires, dont chacune avoit un collier attaché à une chaîne qu'il tenoit, & qui paroissoient avoir été maltraitées à coups de fouet. Il s'avança avec elles au milieu de la Salle.

Alors Zobéïde, qui s'étoit assise entre les Calenders & le Calife, se leva, & marcha gravement jusqu'où étoit le Porteur. C'a, dit-elle, en poussant un grand soûpir, faisons nôtre devoir. Elle se troussa les bras jusqu'au coude, & après avoir pris un fouet que Safie lui présenta: Porteur, lui dit-elle, remettez une de ces deux chiennes à ma Sœur Amine, & aprochez-vous de moi avec l'autre.

Le Porteur fit ce qu'on lui commandoit, & quand il se fut aproché de Zobéïde, la chienne qu'il tenoit commença à faire des cris, & se tourna vers Zobéïde en levant la tête d'une

maniére supliante. Mais Zobéïde, sans avoir égard à la triste contenance de la chienne qui faisoit pitié, ni à ses cris qui remplissoient toute la maison, lui donna des coups de fouet à perte d'haleine ; & lors qu'elle n'eut plus la force de lui en donner davantage, elle jetta le fouet par terre ; puis prenant la chaîne de la main du Porteur, elle leva la chienne par les pattes ; & se mettant toutes deux à se regarder d'un air triste & touchant, elles pleurérent l'une & l'autre. Enfin, Zobéïde tira son mouchoir, essuya les larmes de la chienne, la baisa, & remettant la chaîne au Porteur : Allez, lui dit-elle, remenez-là où vous l'avez prise, & amenez-moi l'autre.

Le Porteur remena la chienne fouettée au Cabinet ; & en revenant, il prit l'autre des mains d'Amine, & l'alla présenter à

Zobéïde qui l'attendoit ; Tenez-là, comme la premiére, lui dit-elle ; puis ayant repris le fouet, elle la maltraita de la même maniére. Elle pleura ensuite avec elle, essuya ses pleurs, la baisa, & la remit au Porteur, à qui l'agréable Amine épargna la peine de la remener au Cabinet ; car elle s'en chargea elle-même.

Cependant les trois Calenders, le Calife & sa Compagnie furent extraordinairement étonnez de cette éxécution. Ils ne pouvoient comprendre comment Zobéïde après avoir fouetté avec tant de furie les deux chiennes, animaux immondes, selon la Religion Musulmane, pleuroit avec elles, leur essuyoit les larmes, & les baisoit. Ils en murmurérent en eux-mêmes : Le Calife sur tout plus impatient que les autres, mouroit d'envie de savoir le sujet d'une action qui lui paroissoit si étrange, &

ne-cessoit de faire signe au Visir de parler pour s'en informer. Mais le Visir tournoit la tête d'un autre côté, jusques à ce que pressé par des signes si souvent réïtérez, il répondit par d'autres signes, que ce n'étoit pas le tems de satisfaire sa curiosité.

Zobéïde demeura quelque tems à la même place au milieu de la Salle, comme pour se remettre de la fatigue qu'elle venoit de se donner en fouettant les chiennes. Ma chére Sœur, lui dit la belle Safie, ne vous plaît-il pas de retourner à vôtre place, afin qu'à mon tour, je fasse aussi mon personnage? Oui, répondit Zobéïde; en disant cela, elle alla s'asseoir sur le Sofa, ayant à sa droite le Calife Giafar, & Mesrour; & à sa gauche les trois Calenders & le Porteur.... Sire, dit en cet endroit Schehe-razade, ce que vôtre Majesté vient d'entendre doit sans

doute

doute lui paroître merveilleux ; mais ce qui reste à raconter l'est encore bien davantage ; je suis persuadée que vous en conviendrez la nuit prochaine, si vous voulez bien me permettre de vous achever cette Histoire. Le Sultan y consentit, & se leva, parce qu'il étoit jour.

XXXV. NUIT.

Dinarzade ne fut pas plûtôt éveillée le lendemain, qu'elle s'écria, Ma sœur, si vous ne dormez pas je vous prie de reprendre le beau Conte d'hier. La Sultane se souvenant de l'endroit où elle étoit demeurée, parla aussi-tôt de cette sorte en adressant la parole au Sultan.

Sire, après que Zobeïde eut

repris sa place, toute la Compagnie garda quelque tems le silence. Enfin, Safie qui s'étoit assise sur le siége au milieu de la Salle, dit à sa Sœur Amine: Ma chére Sœur, levez-vous, je vous en conjure; vous comprenez bien ce que je veux dire. Amine se leva, & alla dans un autre cabinet que celui d'où les deux chiennes avoient été amenées. Elle en revint tenant un étui garni de satin jaune, relevé d'une riche broderie d'or & de soye verte. Elle s'aprocha de Safie & ouvrit l'étui, d'où elle tira un Lut qu'elle lui présenta. Elle le prit, & après avoir mis quelque tems à l'accorder, elle commença de le toucher; & l'accompagnant de sa voix, elle chanta une chanson sur les tourmens de l'absence, avec tant d'agrément que le Galife & tous les autres en furent charmez. Lors qu'elle eut achevé;

vé ; comme elle avoit chanté avec beaucoup de passion & d'action en même tems; Tenez, ma Sœur, dit-elle, à l'agréable Amine, je n'en puis plus, & la voix me manque ; obligez la compagnie en jouant & en chantant à ma place. Très-volontiers, repondit Amine, en s'aprochant de Safie, qui lui remit le Lut entre les mains, & lui céda sa place.

Amine ayant un peu préludé pour voir si l'instrument étoit d'accord, joua & chanta presque aussi long tems sur le même sujet ; mais avec tant de véhémence, & elle étoit si touchée, ou pour mieux dire, si pénétrée du sens des paroles qu'elle chantoit, que les forces lui manquerent en achevant.

Zobeïde voulut lui marquer sa satisfaction : Ma Sœur, dit elle, vous avez fait des merveilles : on voit bien que vous sen-

tez le mal que vous exprimez si vivement. Amine n'eut pas le tems de répondre à cette honnêteté; elle se sentit le cœur si pressé en ce moment, qu'elle ne songea qu'à se donner de l'air, en laissant voir à toute la Compagnie une gorge & un sein non pas blanc, telle qu'une Dame comme Amine devoit l'avoir, mais tout meurtri de cicatrices; ce qui fit une espéce d'horreur aux Spectateurs: Néanmoins cela ne lui donna pas du soulagement, & ne l'empêcha pas de s'évanouïr......

Mais, Sire, dit Scheherazade, je ne m'apperçois pas que voila le jour. A ces mots, elle cessa de parler & le Sultan se leva. Quand ce Prince n'auroit pas résolu de differer la mort de la Sultane, il n'auroit pû encore se resoudre à lui ôter la vie: Sa curiosité étoit trop intéressée à entendre jusqu'à la fin un Conte

rempli d'événemens si peu attendus.

XXXVI. NUIT.

Dinarzade, suivant sa coûtume, éveillant la Sultane lui dit : Ma chére Sœur, je vous suplie de continuer l'Histoire des Dames & des Calenders. Sur quoi Scheherazade reprit ainsi sa narration.

Pendant que Zobéïde & Safie, dit-elle, coururent au secours de leur sœur, un des Calenders ne pût s'empêcher de dire : nous aurions mieux aimé coucher à l'air, que d'entrer ici, si nous avions crû y voir de pareils spectacles. Le Calife, qui l'entendit, s'aprocha de lui & des autres Calenders, & s'adressant à eux : que signifie tout ceci, dit-il ? Celui qui venoit de parler lui ré-

répondit : Seigneur, nous ne les ſavons pas plus que vous. Quoi, reprit le Calife, vous n'êtes pas de la maiſon ? Ni vous ne pouvez rien nous aprendre de ces deux chiennes noires, & de cette Dame évanouïe & ſi indignement maltraitée ? Seigneur, repartirent les Calenders, de nôtre vie nous ne ſommes venus en cette maiſon, & nous n'y ſommes entrez que quelques momens avant vous.

Cela augmenta l'étonnement du Calife ; Peut-être, repliqua-t-il, que cet homme qui eſt avec vous en ſait quelque choſe. L'un des Calenders fit ſigne au Porteur de s'aprocher, & lui demanda s'il ne ſavoit pas pourquoi les chiennes noires avoient été fouettées, & pourquoi le ſein d'Amine paroiſſoit meurtri. Seigneur, répondit le Porteur, je puis jurer par le grand Dieu vivant, que ſi vous ne ſavez rien

de

de tout cela, nous n'en savons pas plus les uns que les autres. Il est bien vrai que je suis de cette Ville; mais je ne suis jamais entré qu'aujourd'hui dans cette maison, & si vous êtes surpris de m'y voir, je ne le suis pas moins de m'y trouver en vôtre compagnie. Ce qui redouble ma surprise, ajoûta-t-il, c'est de ne voir ici aucun homme avec ces Dames.

Le Calife, sa Compagnie, & les Calenders, avoient crû que le Porteur étoit du logis, & qu'il pourroit les informer de ce qu'ils desiroient savoir. Le Calife résolu de satisfaire sa curiosité à quelque prix que ce fût, dit aux autres: Ecoutez; puis que nous voila sept hommes, & que nous n'avons à faire qu'à trois Dames, obligeons-les à nous donner l'éclaircissement que nous souhaitons. Si elles refusent de nous le donner de bon gré, nous

sommes en état de les y contrainde.

Le grand Visir Giafar s'oposa à cet avis, & en fit voir les conséquences au Calife, sans toutefois faire connoître ce Prince aux Calenders; & lui adressant la parole, comme s'il eût été Marchand: Seigneur, dit-il, considérez, je vous prie, que nous avons nôtre réputation à conserver: Vous savez à quelle condition ces Dames ont bien voulu nous recevoir chez elles; nous l'avons acceptée; que diroit-on de nous, si nous y contrevenions? Nous serions encore plus blamables, s'il nous arrivoit quelque malheur. Il n'y a pas d'aparence qu'elles ayent éxigé de nous cette promesse, sans être en état de nous faire repentir, si nous ne la tenons pas.

En cet endroit, le Visir tira le Calife à part, & lui parlant tout bas: Seigneur, poursuivit-

il,

il, la nuit ne durera pas encore long tems ? que vôtre Majesté se donne un peu de patience : Je viendrai prendre ces Dames demain matin, je les aménerai devant vôtre Trône ; & vous aprendrez d'elles tout ce que vous voulez savoir. Quoi que ce conseil fut très judiceux, le Calife le rejetta, imposa silence au Visir, en lui disant qu'il ne pouvoit attendre si long tems, & qu'il prétendoit avoir à l'heure même l'éclaircissement qu'il desiroit.

Il ne s'agissoit plus que de savoir qui porteroit la parole. Le Calife tâcha d'engager les Calenders à parler les premiers ; mais ils s'en excusérent. A la fin ils convinrent tous ensemble que ce seroit le Porteur. Il se préparoit à faire la question fatale, lors que Zobéïde, après avoir secouru Amine qui étoit revenuë de son évanouïssement, s'aprocha d'eux

d'eux. Comme elle les avoit ouï parler haut & avec chaleur, elle leur dit : Seigneurs, de quoi parlez-vous ? Quelle est vôtre contestation ?

Le Porteur prit alors la parole : Madame, dit-il, ces Seigneurs vous suplient de vouloir bien leur expliquer pourquoi après avoir maltraité vos deux chiennes, vous avez pleuré avec elles ; & d'où vient que la Dame qui s'est évanouïe a le sein couvert de cicatrices ? C'est, Madame, ce que je suis chargé de vous demander de leur part.

Zobéïde, à ces mots, prit un air fier, & se tournant du côté du Calife, de sa Compagnie & des Calenders : Est-il vrai, Seigneurs, leur dit-elle, que vous l'ayez chargé de me faire cette demande ? Ils répondirent tous qu'oui, excepté le Visir Giafar qui ne dit mot. Sur cet aveu,

elle

elle leur dit d'un ton qui marquoit combien elle se tenoit offensée : Avant que de vous accorder la grace que vous nous avez demandée de vous recevoir, afin de prévenir tout sujet d'être mécontentes de vous, parce que nous sommes seules, nous l'avons fait sous la condition que nous vous avons imposée de ne pas parler de ce qui ne vous regarderoit point, de peur d'entendre ce qui ne vous plairoit pas : après vous avoir reçûs, & régalez du mieux qu'il nous a été possible, vous ne laissez pas toutefois de manquer de parole. Il est vrai que cela arrive par la facilité que nous avons euë ; mais c'est ce qui ne vous excuse point ; & vôtre procédé n'est pas honnête. En achevant ces paroles, elle frapa fortement des pieds & des mains par trois fois, & cria, Venez vîte. Aussi-tôt une porte s'ouvrit, & sept Esclaves noirs, puissans &

robustes, entrérent le sabre à la main, se saisirent chacun d'un des sept hommes de la Compagnie, les jettérent par terre, les traînérent au milieu de la Salle, & se préparérent à leur couper la têtc.

Il est aisé de se représenter quelle fut la frayeur du Calife: Il se repentit alors, mais trop tard, de n'avoir pas voulu suivre le conseil de son Visir. Cependant, ce malheureux Prince, Giafar, Mesrour, le Porteur, & les Calenders, étoient prêts à payer de leurs vies leur indiscrette curiosité: mais avant qu'ils reçussent le coup de la mort, un des Esclaves dit à Zobéïde & à ses Sœurs: Hautes, Puissantes & respectables Maîtresses, nous commandez-vous de leur couper le cou? Attendez, lui répondit Zobéïde, il faut que je les interroge auparavant. Madame, interrompit le Porteur effrayé; au nom

nom de Dieu, ne me faites pas mourir pour le crime d'autrui : Je suis innocent, ce sont eux qui sont les coupables : Hélas! continua-t-il en pleurant. Nous passions le tems si agréablement : Ces Calenders borgnes sont la cause de ce malheur ; il n'y a pas de Ville qui ne tombe en ruine devant des gens de si mauvais augure : Madame, je vous suplie de ne pas confondre le premier avec le dernier ; & songez qu'il est plus beau de pardonner à un misérable comme moi, dépourvû de tout secours, que de l'accabler de vôtre ressentiment.

Zobéïde, malgré sa colére, ne pût s'empêcher de rire en elle-même des lamentations du Porteur ; mais sans s'arrêter à lui, elle adressa la parole aux autres une seconde fois : Répondez-moi, dit-elle, & m'aprenez qui vous êtes, autrement vous n'avez qu'un moment à vivre. Je ne

ne puis croire que vous soyez d'honnêtes gens, ni des personnes d'autorité, ou de distinction dans vôtre Païs, quel qu'il puisse être; si cela étoit, vous auriez eu plus de retenuë & plus d'égard pour nous.

Le Calife impatient de son naturel, souffroit infiniment plus que les autres de voir que sa vie dépendoit du commandement d'une Dame offensée & justement irritée; mais il commença de concevoir quelque espérance, quand il vit qu'elle vouloit savoir qui ils étoient tous; car il s'imagina qu'elle ne lui feroit pas ôter la vie, lors qu'elle seroit informée de son rang. C'est pourquoi il dit tout bas au Visir, qui étoit près de lui, de déclarer promptement qui il étoit. Mais le Visir prudent & sage, voulut sauver l'honneur de son Maître, & ne pas rendre public le grand affront qu'il s'étoit attiré lui-même,

me, répondit seulement: Nous n'avons que ce que nous méritons. Mais quand pour obéïr au Calife, il auroit voulu parler, Zobéïde ne lui en auroit pas donné le tems. Elle s'étoit déja adressée aux Calenders; & les voyant tous trois borgnes, elle leur demanda s'ils étoient fréres. Un d'entr'eux lui répondit pour les autres: Non, Madame, nous ne le sommes qu'en qualité de Calenders, c'est à dire, en observant le même genre de vie. Vous, reprit-elle, en parlant à un seul en particulier, êtes-vous borgne de naissance? Non, Madame, répondit-il, je le suis par une avanture si surprenante, qu'il n'y a personne qui n'en profitât, si elle étoit écrite; Après ce malheur, je me fis raser la barbe & les sourcils, & me fis Calender en prenant l'habit que je porte.

Zobéïde fit la même question aux deux autres Calenders, qui

lui firent la même réponse que le premier : Mais le dernier qui parla, ajoûta : Pour vous faire connoître, Madame, que nous ne sommes pas des personnes du commun, & afin que vous ayez quelque considération pour nous, aprenez que nous sommes tous trois fils de Rois : quoi que nous ne nous soyons jamais vûs que ce soir, nous avons eu toutefois le tems de nous faire connoître les uns aux autres pour ce que nous sommes, & j'ose vous assurer que les Rois de qui nous tenons le jour, font quelque bruit dans le monde.

A ce discours, Zobeïde modéra son courroux, & dit aux Esclaves, donnez-leur un peu de liberté, mais demeurez ici. Ceux qui nous raconteront leur Histoire & le sujet qui les a amenez en cette maison, ne leur faites point de mal, laissez-les aller où il leur plaira ; mais n'épargnez pas ceux qui

qui refuseront de nous donner cette satisfaction ..... A ces mots Scheherazade se tut, & son silence, aussi-bien que le jour qui paroissoit, faisant connoître à Schahriar qu'il étoit tems qu'il se levât, ce Prince le fit, se proposant d'entendre le lendemain Scheherazade, parce qu'il souhaitoit de savoir qui étoient les trois Calenders borgnes.

XXXVII. NUIT.

DInarzade qui prenoit toûjours un plaisir extrême aux Contes de la Sultane, la reveilla vers la fin de la Nuit suivante: Ma chére Soeur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, poursuivez, je vous en conjure l'agréable Histoire des Calenders.

Sche-

Scheherazade en demanda la permission au Sultan, & l'ayant obtenuë: Sire, continua-t-elle, les trois Calenders, le Calife, le grand Visir Giafar, l'Eunuque Mesrour, & le Porteur, étoient tous au milieu de la Salle assis sur le tapis de pied, en présence des trois Dames, qui étoient sur le Sofa, & des Esclaves prêts à éxécuter tous les ordres qu'elles voudroient leur donner.

Le Porteur, ayant compris qu'il ne s'agissoit que de raconter son Histoire pour se délivrer d'un si grand danger, prit la parole le premier, & dit; Madadame, vous savez déja mon Histoire, & le sujet qui m'a amené chez vous. Ainsi ce que j'ai à vous raconter sera bientôt achevé. Madame vôtre Sœur que voila m'a pris ce matin à la Place, où en qualité de Porteur j'attendois que quelqu'un m'employât

ployât & me fit gagner ma vie. Je l'ai ſuivi chez un Marchand de vin, chez un Vendeur d'herbes, chez un Vendeur d'oranges, de limons & de citrons ; puis chez un Vendeur d'amandes, de noix, de noiſettes, & d'autres fruits, enſuite chez un Confiturier, & chez un Droguiſte ; mon panier ſur la tête, & autant chargé que je le pouvois être, je ſuis venu juſques chez vous, où vous avez eu la bonté de me ſouffrir juſqu'à preſent. C'eſt une grace dont je me ſouviendrai éternellement. Voila mon Hiſtoire.

Quand le Porteur eut achevé, Zobéïde lui dit, Sauve-toi ; marche ; que nous ne te voyons plus. Madame, reprit le Porteur, je vous ſuplie de me permettre encore de demeurer. Il ne ſeroit pas juſte qu'après avoir donné aux autres le plaiſir d'entendre mon Hiſtoire, je n'euſſe pas auſſi celui d'écouter la leur.

En disant cela il prit place sur un bout du Sofa, fort joyeux de se voir hors d'un péril qui l'avoit tant allarmé. Après lui, un des trois Calenders prenant la parole, & s'adressant à Zobéïde, comme à la principale des trois Dames, & comme à celle qui lui avoit commandé de parler, commença ainsi son Histoire.

HISTOIRE

Du premier Calender, fils de Roi.

MADAME,

Pour vous aprendre pourquoi j'ai perdu mon œil droit, & la raison qui m'a obligé de prendre l'habit de Calender, je vous dirai que je suis né fils de Roi. Le Roi mon Pére avoit un Frére qui ré-

gnoit comme lui dans un Etat voisin : ce Frére eut deux enfans, & le Prince & moi nous étions à peu près de même âge.

Lors que j'eus fait tous mes éxercices, & que le Roi mon Pére m'eût donné une liberté honnête, j'allois réguliérement chaque année voir le Roi mon Oncle, & je demeurois à sa Cour un mois ou deux; après quoi je me rendois auprès du Roi mon Pére: ces Voyages nous donnérent occasion, au Prince mon Cousin & à moi, de contracter ensemble une amitié très forte & très particuliére. La derniére fois que je le vis, il me reçût avec de plus grandes démonstrations de tendresse qu'il n'avoit fait encore, & voulant un jour me régaler, il fit pour cela des préparatifs extraordinaires. Nous fûmes long-tems à table, & après que nous eûmes bien soupé tous deux; mon Cousin, me dit-il,

vous ne devineriez jamais à quoi je me suis occupé depuis vôtre dernier voyage : Il y a un an qu'après vôtre départ, je mis un grand nombre d'ouvriers en besogne pour un dessein que je médite, j'ai fait faire un édifice qui est achevé, & on y peut loger présentement ; vous ne serez pas faché de le voir ; mais il faut auparavant que vous fassiez serment de me garder le secret & la fidèlité que j'éxige de vous.

L'amitié & la familiarité qui étoient entre nous, ne me permettant pas de lui rien refuser, je fis sans hésiter un serment tel qu'il le souhaitoit, & alors il me dit : attendez-moi ici, je suis à vous dans un moment. En effet, il ne tarda pas à revenir, & je le vis rentrer avec une Dame d'une beauté singuliére, & magnifiquement habillée. Il ne me dit pas qui elle étoit, & je ne crûs pas devoir m'en infor-

mer. Nous nous remîmes à table avec la Dame, & nous y demeurâmes encore quelque tems en nous entretenant de choſes indifférentes, & en buvant des razades à la ſanté l'un de l'autre. Après cela le Prince me dit: mon Couſin, nous n'avons pas de tems à perdre, obligez-moi d'emmener avec vous cette Dame, & de la conduire d'un tel côté, à un endroit où vous verrez un tombeau en dôme nouvellement bâti: vous le reconnoîtrez aiſément; la porte eſt ouverte: entrez-y enſemble & m'attendez, je m'y rendrai bien-tôt.

Fidèle à mon ſerment, je n'en voulus pas ſavoir davantage, je préſentai la main à la Dame, & aux enſeignes que le Prince mon Couſin m'avoit données, je la conduiſis heureuſement au clair de la Lune ſans m'égarer. A peine fûmes-nous arrivez au tombeau, que nous vîmes paroître

le Prince qui nous ſuivoit, chargé d'une petite cruche pleine d'eau, d'une houë, & d'un petit ſac où il y avoit du plâtre.

La houë lui ſervit à démolir le Sepulchre vuide qui étoit au milieu du tombeau, il ôta les pierres l'une après l'autre, & les rangea dans un coin. Quand il les eut toutes ôtées, il creuſa la terre, & je vis une trape qui étoit ſous le Sepulchre. Il la leva, & au deſſous, j'aperçûs le haut d'un eſcalier en limaçon. Alors mon Couſin s'adreſſant à la Dame, lui dit: Madame, voila par où l'on ſe rend au lieu dont je vous ai parlé. La Dame à ces mots, s'aprocha, & deſcendit; & le Prince ſe mit en devoir de la ſuivre, mais ſe tournant auparavant de mon côté: mon Couſin, me dit-il, je vous ſuis infiniment obligé de la peine que vous avez priſe, je vous en remercie, adieu. Mon cher Couſin,

fin, m'écriai-je, qu'est-ce que cela signifie ? Que cela vous suffise, me répondit-il, vous pouvez reprendre le chemin par où vous êtes venu.

Scheherazade en étoit là, lors que le jour venant à paroître, l'empêcha de passer outre. Le Sultan se leva, fort en peine de savoir le dessein du Prince & de *la Dame* qui sembloient vouloir s'enterrer tout vifs. Il attendit impatiemment la Nuit suivante pour en être éclairci.

XXXVIII. NUIT.

SI vous ne dormez pas, ma Sœur, s'écria Dinarzade, le lendemain avant le jour ; je vous suplie de continuër l'Histoire du premier Calender. Schahriar ayant aussi témoigné à la Sultane qu'elle lui feroit plaisir de

pourſuivre ce Conte, elle en reprit le fil dans ce tems.

Madame, dit le Calender à Zobéïde, je ne pûs tirer autre choſe du Prince mon Couſin, & je fus obligé de prendre congé de lui. En m'en retournant au Palais du Roi mon Oncle, les vapeurs du vin me montoient à la tête; je ne laiſſai pas néanmoins de gagner mon apartement, & de me coucher. Le lendemain à mon réveil, faiſant réfléxion ſur ce qui m'étoit arrivé la nuit, & après avoir rapellé toutes les circonſtances d'une Avanture ſi ſinguliére, il me ſembla que c'étoit un ſonge: prévenu de cette penſée, j'envoyai ſavoir ſi le Prince mon Couſin étoit en état d'être vû; mais lors qu'on me raporta qu'il n'avoit pas couché chez lui, qu'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, & qu'on en étoit fort en peine, je jugeai bien que l'étrange événement du tombeau

n'é-

n'étoit que trop véritable : J'en fus vivement affligé, & me dérobant à tout le monde, je me rendis sécrettement au Cimetiére public, où il y avoit une infinité de tombeaux semblables à celui que j'avois vû. Je passai la journée à les considérer l'un après l'autre; mais je ne pûs démêler celui que je cherchois; & je fis durant quatre jours la même recherche inutilement.

Il faut savoir que pendant ce tems-là le Roi mon Oncle étoit absent, il y avoit plusieurs jours qu'il étoit à la Chasse ; je m'ennuyai de l'attendre, & après avoir prié les Ministres de lui faire mes excuses à son retour, je partis de son Palais pour me rendre à la Cour de mon Pére, dont je n'avois pas coûtume d'être éloigné si long tems. Je laissai les Ministres du Roi mon Oncle fort en peine d'aprendre ce qu'étoit devenu le Prince mon Cousin;

mais pour ne pas violer le ferment que j'avois fait de lui garder le secret, je n'osai les tirer d'inquiétude, & ne voulus rien leur communiquer de ce que je savois.

J'arrivai à la Capitale où le Roi mon Pére faisoit sa résidence, & contre l'ordinaire, je trouvai à la porte de son Palais une grosse Garde, dont je fus environné en entrant. J'en demandai la raison, & l'Officier prenant la parole me répondit: Prince, l'Armée a reconnu le grand Visir à la place du Roi vôtre Pére, qui n'est plus; & je vous arrête prisonnier de la part du nouveau Roi. A ces mots, les Gardes se saisirent de moi, & me conduisirent devant le Tiran. Jugez, Madame, de ma surprise & de ma douleur.

Ce rebelle Visir avoit conçû pour moi une forte haine qu'il nourrissoit depuis long tems, en

voici le ſujet: Dans ma plus tendre jeuneſſe, j'aimois à tirer de l'arbaleſte, j'en tenois une un jour au haut du Palais ſur la terraſſe, & je me divertiſſois à en tirer. Il ſe préſenta un oiſeau devant moi, je mirai à lui, mais je le manquai, & la balle par hazard alla donner droit dans l'œil du Viſir qui prenoit l'air ſur la terraſſe de ſa maiſon, & le creva. Lors que j'apris ce malheur, j'en fis faire des excuſes au Viſir, & je lui en fis moi-même; mais il ne laiſſa pas d'en conſerver un vif reſſentiment, dont il me donnoit des marques quand l'occaſion s'en préſentoit. Il le fit éclater d'une maniére barbare: quand il me vit en ſon pouvoir, il vint à moi comme un furieux d'abord qu'il m'aperçut, & enfonçant ſes doigts dans mon œil droit, il l'arracha lui-même. Voila par quelle avanture je ſuis borgne.

Mais l'Uſurpateur ne borna pas là ſa cruauté ; il me fit enfermer dans une caiſſe , & ordonna au Bourreau de me porter en cet état fort loin du Palais , & de m'abandonner aux oiſeaux de proye après m'avoir coupé la tête. Le Bourreau accompagné d'un autre homme , monta à cheval , chargé de la caiſſe , & s'arrêta dans la campagne pour éxécuter ſon ordre. Mais je fis ſi bien par mes priéres & par mes larmes , que j'excitai ſa compaſſion : Allez , me dit-il , ſortez promptement du Royaume & gardez-vous bien d'y revenir , car vous y rencontreriez vôtre perte , & vous ſeriez cauſe de la mienne. Je le remerciai de la grace qu'il me faiſoit , & je ne fus pas plûtôt ſeul , que je me conſolai d'avoir perdu mon œil , en ſongeant que j'avois évité un plus grand malheur.

Dans l'état où j'étois je ne faiſois

ſois pas beaucoup de chemin. J
me retirois en des lieux écart
pendant le jour, & je marcho
la nuit autant que mes forces m
le pouvoient permettre. J'arr
vai enfin dans les Etats du R
mon Oncle, & je me rendis
ſa Capitale.

Je lui fis un long détail de
cauſe tragique de mon retour,
du triſte état où il me voyoit. H
las ! s'écria-t-il, n'étoit-ce p
aſſez d'avoir perdu mon Fils? F
loit-il que j'apriſſe encore la mo
d'un Frére qui m'étoit cher,
que je vous viſſe dans le déplo
ble état où vous êtes réduit?
me marqua l'inquiétude où il
toit de n'avoir reçû aucune no
velle du Prince ſon Fils, quelq
perquiſition qu'il en eût fait f
re, & quelque diligence qu'i
eût aportée. Ce malheureux P
pleuroit à chaudes larmes en
parlant, & il me parut tellem
affligé, que je ne pûs réſiſter
 d

douleur. Quelque ferment que j'euſſe fait au Prince mon Couſin, il me fut impoſſible de le garder: Je racontai au Roi ſon Pére tout ce que je ſavois.

Le Roi m'écouta avec quelque ſorte de conſolation ; & quand j'eus achevé: Mon Neveu, me dit-il, le recit que vous venez de me faire me donne quelque eſpérance. J'ai ſû que mon Fils faiſoit bâtir ce tombeau, & je ſai à peu près en quel endroit, avec l'idée qui vous en eſt reſtée, je me flate que nous le trouverons. Mais puis qu'il l'a fait faire ſécretement; & qu'il a éxigé de vous le ſecret, je ſuis d'avis que nous l'allions chercher tous deux ſeuls pour éviter l'éclat. Il avoit une autre raiſon, qu'il ne me diſoit pas, d'en vouloir dérober la connoiſſance à tout le monde, c'étoit une raiſon très importante, comme la ſuite de mon diſcours le fera connoître.

Nous

Nous nous déguisâmes l'un & l'autre, & nous sortîmes par une porte du Jardin qui ouvroit sur la campagne. Nous fûmes assez heureux pour trouver bien-tôt ce que nous cherchions. Je reconnus le tombeau, & j'en eus d'autant plus de joye, que je l'avois en vain cherché long tems. Nous y entrâmes, & trouvâmes la trape de fer abattuë sur l'entrée de l'escalier. Nous eûmes de la peine à la lever, parce que le Prince l'avoit scellée en dedans avec le Plâtre & l'eau dont j'ai parlé; mais enfin nous la levâmes.

Le Roi mon Oncle descendit le premier. Je le suivis, & nous descendîmes environ cinquante degrez. Quand nous fûmes au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes dans une espéce d'antichambre remplie d'une fumée épaisse & de mauvaise odeur, dont la lumiére que rendoit un très beau lustre étoit obscurcie.

De cette antichambre nous passâmes dans une chambre fort grande, soûtenuë de grosses colomnes, & éclairée de plusieurs autres lustres. Il y avoit une citerne au milieu, & l'on voyoit plusieurs sortes de provisions de bouche rangées d'un côté. Nous fumes assez surpris de n'y voir personne. Il y avoit en face un Sofa assez élevé, où l'on montoit par quelques degrez, & au dessus duquel paroissoit un lit fort large, dont les rideaux étoient fermez. Le Roi monta, & les ayant ouverts, il aperçut le Prince son Fils & la Dame couchez ensemble; mais brûlez & changez en charbon, comme si on les eût jettez dans un grand feu, & qu'on les en eût retirez avant que d'être consumez.

Ce qui me surprit plus que toute autre chose; c'est qu'à ce spectacle qui faisoit horreur, le Roi mon Oncle, au lieu de témoi-

moigner de l'affliction en voyant le Prince son Fils dans un état si affreux, lui crache au visage, en lui disant d'un air indigné: Voila quel est le châtiment de ce monde; mais celui de l'autre durera éternellement: Il ne se contenta pas d'avoir prononcé ces paroles, il se déchaussa, & donna sur la jouë de son fils un grand coup de sa babouche.

Mais, Sire, dit Scheherazade, il est jour; je suis fâchée que vôtre Majesté n'ait pas le loisir de m'écouter davantage. Comme cette Histoire du premier Calender n'étoit pas encore finie, & qu'elle paroissoit étrange au Sultan, il se leva dans la résolution d'en entendre le reste la Nuit suivante.



XXXIX. NUIT.

Dinarzade s'étant encore réveillée de meilleure heure qu'à son ordinaire, elle apella sa Sœur Scheherazade : Ma bonne Sultane, lui dit-elle, je vous prie d'achever l'Histoire du premier Calender, car je meurs d'impatience d'en savoir la fin.

Hé bien, dit Scheherazade, vous saurez donc que le premier Calender continuant de raconter son Histoire à Zobéide : je ne puis vous exprimer, Madame, poursuivit-il, quel fut mon étonnement, lors que je vis le Roi mon Oncle maltraiter ainsi le Prince son fils après sa mort. Sire, lui dis-je, quelque douleur qu'un objet si funeste soit capable de me causer, je ne laisse pas de la sus-

suspendre pour demander à vôtre Majesté quel crime peut avoir commis le Prince mon Cousin, pour mériter que vous traitiez ainsi son cadavre? Mon Neveu, me répondit le Roi, je vous dirai que mon fils, indigne de porter ce nom, aima sa Sœur dès ses premiéres années, & que sa Sœur l'aima de même: Je ne m'oposai point à leur amitié naissante, parce que je ne prévoyois pas le mal qui en pourroit arriver: & qui auroit pû le prévoir? Cette tendresse augmenta avec l'âge & parvint à un point, que j'en craignis enfin la suite. J'y aportai alors le reméde qui étoit en mon pouvoir: je ne me contentai pas de prendre mon fils en particulier, & de lui faire une forte réprimande, en lui représentant l'horreur de la passion dans laquelle il s'engageoit, & la honte éternelle dont il alloit couvrir ma Famille, s'il persistoit dans des sen-

ſentimens ſi criminels. Je repréſentai les mêmes choſes à ma fille, & je la renfermai de ſorte qu'elle n'eut plus de communication avec ſon Frére. Mais la malheureuſe avoit avalé le poiſon, & tous les obſtacles que put mettre ma prudence à leur amour, ne ſervirent qu'à l'irriter.

Mon Fils, perſuadé que ſa Sœur étoit toûjours la même pour lui sous prétexte de ſe faire bâtir un tombeau, fit préparer cette demeure ſoûterraine, dans l'eſpérance de trouver un jour l'occaſion d'enlever le coupable objet de ſa flame & de l'amener ici. Il a choiſi le tems de mon abſence, pour forcer la retraite où étoit ſa Sœur, & c'eſt une circonſtance que mon honneur ne m'a pas permis de publier. Après une action ſi condamnable, il s'eſt venu renfermer avec elle dans ce lieu, qu'il a muni, comme vous voyez, de toutes ſortes de proviſions

visions afin d'y pouvoir jouir long tems de ses détestables amours, qui doivent faire horreur à tout le monde : Mais Dieu n'a pas voulu souffrir cette abomination ; & les a justement châtiez l'un & l'autre. Il fondit en pleurs en achevant ces paroles : & je mêlai mes larmes avec les siennes.

Quelque tems après, il jetta les yeux sur moi. Mais, mon cher Neveu, reprit-il en m'embrassant, si je perds un indigne fils, je trouve heureusement en vous, de quoi mieux remplir la place qu'il occupoit. Les réfléxions qu'il fit encore sur la triste fin du Prince & de la Princesse sa fille, nous arrachérent de nouvelles larmes.

Nous remontâmes par le même escalier, & sortîmes enfin de ce lieu funeste : nous abaissâmes la trape de fer, & la couvrîmes de terre, & de matériaux dont le Sepulchre avoit été bâti, afin de

cacher autant qu'il nous étoit possible, un effet si terrible de la colére de Dieu.

Il n'y avoit pas long tems que nous étions de retour au Palais, sans que personne se fût aperçû de nôtre absence, lors que nous entendîmes un bruit confus de trompettes, de timbales, de tambours, & d'autres instrumens de guerre. Une poussiére épaisse dont l'air étoit obscurci nous aprit bien-tôt ce que c'étoit, & nous annonça l'arrivée d'une Armée formidable. C'étoit le même Visir qui avoit détrôné mon Pére, & usurpé ses Etats, qui venoit pour s'emparer aussi de ceux du Roi mon Oncle, avec des troupes innombrables.

Ce Prince qui n'avoit alors que sa Garde ordinaire, ne put résister à tant d'Ennemis. Ils investirent la Ville, & comme les Portes leur furent ouvertes sans résistance, ils eurent peu de

peine

peine à s'en rendre maîtres. Ils n'en eurent pas davantage à pénétrer jusqu'au Palais du Roi mon Oncle qui se mit en défense ; mais il fut tue après avoir vendu chérement sa vie. De mon côté, je combattis quelque tems, mais voyant bien qu'il faloit céder à la force, je songeai à me retirer, & j'eus le bonheur de me sauver par des détours, & de me rendre chez un Officier du Roi dont la fidélité m'étoit connuë.

Accablé de douleur, persécuté par la fortune, j'eus recours à un stratagême, qui étoit la seule ressource qui me restoit pour me conserver la vie. Je me fis raser la barbe & les sourcils, & ayant pris l'habit de Calender, je sortis de la Ville sans que personne me reconnût. Après cela il me fut aisé de m'éloigner du Royaume du Roi mon Oncle en marchant par des chemins

écartez

écortez. J'évitai de passer par les Villes, jusqu'à-ce qu'étant arrivé dans l'Empire du puissant Commandeur des Croyans, le glorieux & renommé Calife Haroun Alraschid, je cessai de craindre. Alors me consultant sur ce que j'avois à faire je pris la resolution de venir à Bagdad me jetter aux pieds de ce grand Monarque, dont on vante par tout la générosité. Je le toucherai, disois-je, par le recit d'une Histoire aussi surprenante que la mienne; il aura pitié sans doute d'un malheureux Prince, & je n'implorerai pas vainement son apui.

Enfin, après un Voyage de plusieurs mois, je suis arrivé aujourd'hui à la Porte de cette Ville: j'y suis entré sur la fin du jour; & m'étant un peu arrêté pour, reprendre mes esprits, & déliberer de quel côté je tournerois mes pas, cet autre Calender que voici

voici près de moi, arriva aussi en voyageur. Il me saluë; je le saluë de même : à vous voir, lui dis-je, vous êtes étranger comme moi. Il me répond que je ne me trompe pas. Dans le moment qu'il me fait cette réponse, le troisiéme Calender que vous voyez, survient. Il nous saluë & fait connoître qu'il est aussi étranger, & nouveau venu à Bagdad. Comme fréres nous nous joignons ensemble, & nous résolvons de ne nous pas séparer.

Cependant il étoit tard, & nous ne savions où aller loger, dans une Ville où nous n'avions aucune habitude, & où nous n'étions jamais venus. Mais nôtre bonne fortune nous ayant conduits devant vôtre porte, nous avons pris la liberté de fraper; vous nous avez reçûs avec tant de charité & de bonté que nous ne pouvons assez vous en remercier. Voila, Madame,

 ajoûta.

ajoûta-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous raconter : pourquoi j'ai perdu mon œil droit, pourquoi j'ai la barbe & les sourcils ras, & pourquoi je suis en ce moment chez vous.

C'est assez, dit Zobéïde, nous sommes contentes, retirez-vous où il vous plaira. Le Calender s'en excusa, & suplia la Dame de lui permettre de demeurer, pour avoir la satisfaction d'entendre l'Histoire de ses deux Confréres, qu'il ne pouvoit, disoit-il, abandonner honnêtement, & celle des trois autres personnes de la compagnie.

Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois, m'empêche de passer à l'Histoire du second Calender ; mais si vôtre Majesté veut l'entendre demain, elle n'en sera pas moins satisfaite que de celle du premier. Le Sultan y consentit, & se leva pour aller tenir son Conseil.

XL. NUIT.

Dinarzade ne doutant point qu'elle ne prît autant de plaisir à l'Histoire du second Calender, qu'elle en avoit pris à l'autre, ne manqua pas d'éveiller la Sultane avant le jour : si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous prie de commencer l'Histoire que vous nous avez promise. Scheherazade aussi-tôt adressa la parole au Sultan, & parla en ces termes.

Sire, l'Histoire du Premier Calender parut étrange à toute la Compagnie, & particuliérement au Calife. La presence des Esclaves avec leurs sabres à la main ne l'empêcha pas de dire tout bas au Visir : depuis que je me connois j'ai bien entendu des Histoires, mais je n'ai jamais rien oui qui

aprochât de celle de ce Calender. Pendant qu'il parloit ainsi, le second Calender prit la parole, & l'adressant à Zobeïde.

HISTOIRE

Du second Calender fils de Roi.

MADAME,

Pour obéïr à vôtre commandement, & vous aprendre par quelle étrange Avanture je suis devenu borgne de l'œil droit, il faut que je vous conte toute l'Histoire de ma vie.

J'étois à peine hors de l'enfance, que le Roi mon Pére, car vous saurez, Madame, que je suis né Prince, remarquant en moi beaucoup d'esprit, n'épargna rien pour le cultiver. Il apella auprès de moi tout

tout ce qu'il y avoit dans ses Etats de gens qui excelloient dans les Sciences & dans les beaux Arts.

Je ne lûs pas plûtôt lire & écrire, que j'apris par cœur l'Alcoran tout entier, ce Livre admirable qui contient le fondement, les préceptes & la régle de nôtre Religion : & afin de m'en instruire à fonds, je lûs les Ouvrages des Auteurs les plus aprouvez, & qui l'ont éclairci par leurs Commentaires. J'ajoûtai à cette lecture la connoissance de toutes les Traditions recueillies de la bouche de nôtre Prophete par les grands Hommes ses Contemporains. Je ne me contentai pas de ne rien ignorer de tout ce qui regardoit nôtre Religion : Je me fis une étude particuliére de nos Histoires; je me perfectionnai dans les belles Lettres, dans la lecture de nos Poëtes, dans la Versification. Je m'attachai à la Géographie, à la Chronologie, & à parler pure-

ment nôtre Langue ; sans toutefois négliger aucun des éxercices qui conviennent à un Prince. Mais une chose que j'aimois beaucoup, & à quoi je réüssissois principalement, c'étoit à former les caractéres de nôtre Langue Arabe. J'y fis tant de progrès que je surpassai tous les Maîtres Ecrivains de nôtre Royaume qui s'étoient aquis le plus de réputation.

La renommée me fit plus d'honneur que je ne méritois : Elle ne se contenta pas de semer le bruit de mes talens dans les Etats du Roi mon Pére, elle le porta jusqu'à la Cour des Indes, dont le puissant Monarque, curieux de me voir, envoya un Ambassadeur avec des riches présens, pour me demander à mon Pére, qui fut ravi de cette Ambassade pour plusieurs raisons. Il étoit persuadé que rien ne convenoit mieux à un Prince de mon âge que de voyager dans les Cours Etrangéres ; &

d'ail-

d'ailleurs il étoit bien aise de s'attirer l'amitié du Sultan des Indes. Je partis donc avec l'Ambassadeur; mais avec peu d'équipage, à cause de la longueur & de la difficulté des chemins.

Il y avoit un mois que nous étions en marche, lors que nous découvrîmes de loin un gros nuage de poussiére, sous lequel nous vîmes bien-tôt paroître cinquante Cavaliers bien armez, c'étoient des voleurs qui venoient à nous au grand galop. . . . Scheherazade étant en cet endroit, aperçût le jour, & en avertit le Sultan, qui se leva; mais voulant savoir ce qui se passeroit entre les cinquante Cavaliers & l'Ambassadeur des Indes, ce Prince attendit la Nuit suivante impatiemment.

XLI. NUIT.

IL étoit presque jour lors que Dinarzade se réveilla le lendemain Ma chére Sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous suplie de continuer l'Histoire du second Calender. Scheherazade la reprit de cette maniére.

Madame, poursuivit le Calender, en parlant toûjours à Zobéïde, comme nous avions dix chevaux chargez de nôtre bagage, & des présens que je devois faire au Sultan des Indes, de la part du Roi mon Pére: & que nous étions peu de monde, vous jugez bien que ces voleurs ne manquérent pas de venir à nous hardiment. N'étant pas en état de repousser la force par la force, nous leur dîmes que nous étions

des Ambaſſadeurs du Sultan des Indes, & que nous eſpérions qu'ils ne feroient rien contre le reſpect qu'ils leur devoient. Nous crûmes ſauver par là nôtre équipage & nos vies; mais les voleurs nous répondirent inſolemment: Pourquoi voulez-vous que nous reſpections le Sultan vôtre Maître? Nous ne ſommes pas ſes Sujets; & nous ne ſommes pas même ſur ſes Terres. En achevant ces paroles, ils nous envelopérent & nous attaquérent. Je me défendis le plus long tems qu'il me fut poſſible; mais me ſentant bleſſé, & voyant que l'Ambaſſadeur, ſes gens, & les miens avoient tous été jettez par terre, je profitai du reſte des forces de mon cheval qui avoit auſſi été fort bleſſé, & je m'éloignai d'eux. Je le pouſſai tant qu'il pût me porter; mais venant tout à coup à manquer ſous moi, il tomba roide mort de laſſitude & du

sang qu'il avoit perdu. Je me débaraſſai de lui aſſez vîte ; & remarquant que perſonne ne me pourſuivoit, je jugeai que les voleurs n'avoient pas voulu s'écarter du butin qu'ils avoient fait.

En cet endroit Scheherazade s'apercevant qu'il étoit jour, fut obligée de s'arrêter. Ah ! ma Sœur, dit Dinarzade, je ferai demain plus diligente, & j'eſpére que vous dédommagerez la curioſité du Sultan, de ce que ma négligence lui a fait perdre. Schahriar ſe léva ſans rien dire, & alla à ſes occupations ordinaires.

XLII. NUIT.

Dinarzade ne manqua pas d'appeller la Sultane de meilleure heure que le jour précédent.

Ma chére Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, reprenez, je vous prie, le Conte du second Calender. J'y consens, répondit Scheherazade. En même tems elle le continua dans ces termes.

Me voila, dit le Calender seul, blessé, destitué de tout secours, dans un Païs qui m'étoit inconnu. Je n'osai reprendre le grand chemin, de peur de tomber entre les mains de ces voleurs. Après avoir bandé ma playe, qui n'étoit pas dangereuse, je marchai le reste du jour, & j'arrivai au pied d'une Montagne, où j'aperçûs à demi-côté l'ouverture d'une Grotte: j'y entrai, & j'y passai la nuit peu tranquillement, après avoir mangé quelques fruits que j'avois cueillis en mon chemin.

Je continuai de marcher le lendemain & les jours suivans, sans trouver d'endroit où m'arrêter. Mais au bout d'un mois, je dé-

couvris une grande Ville extrémement peuplée, & située d'autant plus avantageusement qu'elle étoit arrosée, aux environs, de plusieurs Riviéres, & qu'il y régnoit un Printems perpétuel.

Les objets agréables qui se présentérent alors à mes yeux, me causérent de la joye, & suspendirent pour quelques momens la tristesse mortelle où j'étois de me voir en l'état où je me trouvois. J'avois le visage, les mains & les pieds d'une couleur basanée, car le Soleil me les avoit brûlez: & à force de marcher, ma chaussure s'étoit usée, & j'avois été réduit à marcher nuds pieds: outre cela mes habits étoient tout en lambeaux.

J'entrai dans la Ville pour prendre langue, & m'informer du lieu où j'étois; je m'adressai à un Tailleur qui travailloit à sa boutique. A ma jeunesse, & à mon air qui marquoit autre chose que

ce

roissois, il me fit as-
le lui. Il me deman-
s, d'où je venois, &
oit amené. Je ne lui
n de tout ce qui m'é-
& ne fis pas même
e lui découvrir ma

eur m'écouta avec at-
ais lors que j'eus ache-
, au lieu de me don-
nsolation, il augmen-
grins. Gardez-vous
dit-il, de faire confi-
sonne de ce que vous
aprendre: car le Prin-
ne en ces lieux est le
Ennemi qu'ait le Roi
, & il vous feroit sans
lque outrage, s'il étoit
de vôtre arrivée en cette
ne doutai point de la sin-
Tailleur, quand il m'eut
le Prince; mais comme
ié qui est entre mon Pére,
n'ont pas de raport avec
mes

couvris une grande Ville trè pauplée, & située d'autant plus evantageusement qu'elle étoit arrosée, aux environs, de plusieurs Riviéres, & qu'il y régnoit un Printems perpétuel.

Les objets agréables qui se présentérent alors à mes yeux, me causérent de la joye, & suspendirent pour quelques momens la tristesse mortelle où j'étois de me voir en l'état où je me trouvois. J'avois le visage, les mains & les pieds d'une couleur bazanée, car le Soleil me les avoit brûlez: & à force de marcher, ma chaussure s'étoit usée, & j'avois été réduit à marcher nuds pieds: outre cela mes habits étoient tout en lambeaux.

J'entrai dans la Ville pour prendre langue, & m'informer du lieu où j'étois; je m'adressai à un Tailleur qui travailloit à sa boutique. A ma jeunesse, & à mon air qui marquoit autre chose que

ce que je paroiſſois, il me fit aſſeoir près de lui. Il me demanda qui j'étois, d'où je venois, & ce qui m'avoit amené. Je ne lui déguiſai rien de tout ce qui m'étoit arrivé, & ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition.

Le Tailleur m'écouta avec attention; mais lors que j'eus achevé de parler, au lieu de me donner de la conſolation, il augmenta mes chagrins. Gardez-vous bien, me dit-il, de faire confidence à perſonne de ce que vous venez de m'aprendre; car le Prince qui régne en ces lieux eſt le plus grand Ennemi qu'ait le Roi vôtre Pére, & il vous feroit ſans doute quelque outrage, s'il étoit informé de vôtre arrivée en cette Ville. Je ne doutai point de la ſincérité du Tailleur, quand il m'eut nommé le Prince; mais comme l'inimitié qui eſt entre mon Pére & lui, n'ont pas de raport avec

mes Avantures, vous trouverez bon, Madame, que je la passe sous silence.

Je remerciai le Tailleur de l'avis qu'il me donnoit, & lui témoignai que je me remettois entiérement à ses bons conseils, & que je n'oublierois jamais le plaisir qu'il me feroit. Comme il jugea que je ne devois pas manquer d'apétit, il me fit aporter à manger, & m'offrit même un logement chez lui, ce que j'acceptai. Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étois assez remis de la fatigue du long & pénible Voyage que je venois de faire: & n'ignorant pas que la plûpart des Princes de nôtre Religion, aprennent quelque Art, ou quelque Métier, pour s'en servir en cas de besoin, il me demanda si j'en savois quelqu'un dont je pusse vivre sans être à charge à personne. Je lui répondis que je savois l'un & l'autre Droit,

Droit, que j'étois Grammairien, Poëte, & sur tout que j'écrivois parfaitement bien. Avec tout ce que vous venez de dire, repliqua-t-il, vous ne gagneriez pas dans ce Païs-ci de quoi vous avoir un morceau de pain ; rien n'est ici plus inutile que ces sortes de connoissances : si vous voulez suivre mon conseil, ajouta-t-il, vous prendrez un habit court, & comme vous me paroissez robuste & d'une bonne constitution, vous irez dans la forêt prochaine faire du bois à brûler : vous viendrez l'exposer en vente à la Place, & je vous assure que vous vous ferez un petit revenu dont vous vivrez indépendamment de personne. Par ce moyen vous vous mettrez en état d'attendre que le Ciel vous soit favorable, & qu'il dissipe le nuage de mauvaise fortune qui traverse le bonheur de vôtre vie, & vous oblige à cacher vôtre naissance.

Je me charge à vous faire trouver une corde & une coignée.

La crainte d'être reconnu, & la nécessité de vivre me déterminérent à prendre ce parti, malgré la bassesse & la peine qui y étoient attachées.

Dès le jour suivant, le Tailleur m'acheta une coignée & une corde avec un habit court, & me recommanda à de pauvres Habitans qui gagnoient leur vie de la même maniére, il les pria de me mener avec eux. Ils me conduisirent à la forêt; & dès le premier jour, j'en raportai sur ma tête une grosse charge de bois que je vendis une demi piéce de monnoye d'or du Païs; car quoi que la forêt ne fût pas éloignée, le bois néanmoins ne laissoit point d'être cher en cette Ville, à cause du peu de gens qui se donnoient la peine d'en aller couper. En peu de tems je gagnai beaucoup, & je rendis au Tailleur l'argent

gent qu'il avoit avancé pour moi.

Il y avoit déja plus d'une année que je vivois de cette sorte, lors qu'un jour ayant pénétré dans la forêt plus avant que de coûtume, j'arrivai dans un endroit fort agréable où je me mis à couper du bois. En arrachant une racine d'arbre, j'aperçûs un anneau de fer attaché à une trape de même métail. J'ôtai aussi-tôt la terre qui la couvroit; je la levai, & je vis un escalier par où je descendis avec ma coignée.

Quand je fus au bas de l'escalier, je me trouvai dans un vaste Palais, qui me causa une grande admiration par la lumiére qui l'éclairoit, comme s'il eut été sur la terre dans l'endroit le mieux exposé. Je m'avançai par une galerie soûtenuë de colomnes de jaspe, avec des bases & des chapiteaux d'or massif; mais voyant venir au devant de moi une Dame, elle parut avoir un air si noble,

noble, si aisé, & une beauté si extraordinaire, que détournant mes yeux de tout autre objet, je m'attachai uniquement à la regarder.

Là, Scheherazade cessa de parler, parce qu'elle vit qu'il étoit jour; Ma chere sœur, dit alors Dinarzade, je vous avouë que je suis fort contente de ce que vous avez raconté aujourd'hui, & je m'imagine que ce qui vous reste à raconter n'est pas moins merveilleux. Vous ne vous trompez pas, répondit la Sultane, car la suite de l'Histoire de ce second Calender est plus digne de l'attention du Sultan mon Seigneur, que tout ce qu'il a entendu jusqu'à présent. J'en doute, dit Schahriar en se levant; mais nous verrons cela demain.

XLIII. NUIT.

DInarzade fut encore très diligente cette nuit : Si vous ne dormiez pas, ma Sœur, dit-elle à la Sultane, je vous prie de nous raconter ce qui se passa dans ce Palais soûterrain entre la Dame & le Prince. Vous l'allez entendre, répondit Scherazade. Ecoutez-moi.

Le second Calender, continua-t-elle poursuivant son Histoire; Pour épargner à la belle Dame, dit-il, la peine de venir jusqu'à moi, je me hâtai de la joindre; & dans le tems que je lui faisois une profonde révérence, elle me dit : Qui êtes-vous? Etes-vous homme, ou Génie? Je suis homme, Madame, lui répondis-je en me relevant; & je n'ai point de com-

commerce avec les Génies. Par quelle avanture, reprit-elle avec un grand soûpir, vous trouvez-vous ici? Il y a vingt-cinq ans que j'y demeure, & pendant tout ce tems-là je n'y ai pas vû d'autre homme que vous.

Sa grande beauté qui m'avoit déja donné dans la vûë, sa douceur & l'honnêteté avec laquelle elle me recevoit, me donnérent la hardiesse de lui dire : Madame, avant que j'aye l'honneur de satisfaire vôtre curiosité, permettez-moi de vous dire que je me sçai un gré infini de cette rencontre imprévûë qui m'offre l'occasion de me consoler dans l'affliction où je suis, & peut-être celle de vous rendre plus heureuse que vous n'êtes. Je lui racontai fidèlement par quel étrange accident elle voyoit en ma personne, le Fils d'un Roi, dans l'état où je paroissois en sa présence; & comment le hazard avoit

avoit voulu que je découvrisse l'entrée de la prison magnifique où je la trouvois, mais ennuyeuse selon toutes les aparences.

Hélas ! Prince, dit-elle en soûpirant encore, vous avez bien raison de croire que cette prison si riche & si pompeuse ne laisse pas d'être un sejour fort ennuyeux. Les lieux les plus charmans ne sauroient plaire lors qu'on y est contre sa volonté. Il n'est pas possible que vous n'ayez jamais entendu parler du grand Epitimarus Roi de l'Isle d'Ebéne, ainsi nommée à cause de ce bois précieux qu'elle produit si abondamment. Je suis la Princesse sa Fille.

Le Roi mon Pére m'avoit choisi pour Epoux un Prince qui étoit mon Cousin : Mais la premiére nuit de mes nôces, au milieu des réjouïssances de la Cour & de la Capitale du Royaume de l'Isle d'Ebene, avant que je

fusse

fusse livrée à mon Mari, un Génie m'enleva. Je m'évanouïs en ce moment, je perdis toute connoissance; & lors que j'eus repris mes esprits, je me trouvai dans ce Palais: j'ai été long-tems inconsolable; mais le tems & la nécessité m'ont accoûtumée à voir & à souffrir le Génie. Il y a vingt-cinq ans, comme je vous l'ai déja dit, que je suis dans ce lieu, où je puis dire que j'ai à souhait tout ce qui est nécessaire à la vie, & tout ce qui peut contenter une Princesse qui n'aimeroit que les parures & les ajustemens.

De dix en dix jours, continua la Princesse, le Génie vient coucher une nuit avec moi; il n'y couche pas plus souvent, & l'excuse qu'il en aporte, est qu'il est marié à une autre femme, qui auroit de la jalousie, si l'infidélité qu'il lui fait, venoit à sa connoissance. Cependant, si j'ai be-

soin

soin de lui, soit de jour, soit de nuit, je n'ai pas plûtôt touché un Talisman qui est à l'entrée de ma chambre, que le Génie paroît. Il y a aujourd'hui quatre jours qu'il est venu; ainsi je ne l'attens que dans six: C'est pourquoi vous en pourrez demeurer cinq avec moi, pour me tenir compagnie, si vous le voulez bien, & je tâcherai de vous régaler selon vôtre qualité & vôtre mérite.

Je me serois estimé trop heureux d'obtenir une si grande faveur en la demandant, repartis-je, pour la refuser après une offre si obligeante. La Princesse me fit entrer dans un bain le plus propre, le plus commode, & le plus somptueux que l'on puisse s'imaginer; & lors que j'en sortis, à la place de mon habit, j'en trouvai un autre très-riche, que je pris moins pour sa richesse que pour me rendre plus digne d'être avec elle.

Nous

Nous nous assîmes sur un Sofa garni d'un superbe tapis & de coussins d'apui, du plus beau brocard des Indes, & quelque tems après elle mit sur une table des mets très délicats: Nous mangeâmes ensemble; nous passâmes le reste de la journée très agréablement, & la Nuit elle me reçût dans son lit.

Le lendemain, comme elle cherchoit tous les moyens de me faire plaisir, elle servit au dîner une bouteille de vin vieux, le plus excellent que l'on puisse goûter, & elle voulut bien par complaisance en boire quelques coups avec moi. Quand j'eus la tête un peu échauffée de cette liqueur agréable: Belle Princesse, lui dis-je, il y a trop long tems que vous êtes enterrée toute vive. Suivez-moi, venez jouïr de la clarté du véritable jour, dont vous êtes privée depuis tant d'années; abandonnez

la

la fausse lumiére dont vous jouïssez ici.

Prince, me répondit-elle en soûriant, laissez-là ce discours: je compte pour rien le plus beau jour du monde, pourvû que de dix vous m'en donniez neuf, & que vous cédiez le dixiéme au Génie. Princesse, repris-je, je vois bien que la crainte du Genie vous fait tenir ce langage: Pour moi, je le redoute si peu; que je vais mettre son Talisman en piéces, avec le Grimoire qui est écrit dessus: qu'il vienne alors, je l'attens: quelque brave, quelque redoutable qu'il puisse être, je lui ferai sentir le poids de mon bras. Je fais serment d'exterminer tout ce qu'il y a de Génies au monde, & lui le premier. La Princesse qui en savoit la conséquence, me conjura de ne pas toucher au Talisman. Ce seroit le moyen, me dit-elle, de nous perdre vous & moi. Je

connois les Génies mieux que vous ne les connoissez. Les vapeurs du vin ne me permirent pas de goûter les raisons de la Princesse, je donnai du pied dans le Talisman & le mis en plusieurs morceaux.

En achevant ces paroles, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, se tût; & le Sultan se leva. Mais comme il ne douta point que le Talisman brisé ne fût suivi de quelque événement fort remarquable, il résolut d'entendre le reste de l'Histoire.

XLIV. NUIT.

QUelque tems avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, dit à la Sultane: Ma Sœur, si vous ne dormez pas, aprenez-nous, je vous en suplie, ce qui arriva dans le Palais soûterrain

terrain, après que le Prince eût brisé le Talisman. Je vais vous le dire, répondit Scheherazade, & aussi-tôt reprenant sa narration, elle continua de parler ainsi sous la personne du second Calender.

Le Talisman ne fut pas sitôt rompu, que le Palais s'ébranla, prêt à s'écrouler, avec un bruit effroyable, & pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs redoublez & d'une grande obscurité. Ce fracas épouvantable dissipa en un moment les fumées du vin, & me firent connoître, mais trop tard, la faute que j'avois faite. Princesse, m'écriai-je, que signifie ceci? Elle me répondit toute effrayée, & sans penser à son propre malheur: Hélas! c'est fait de vous, si vous ne vous sauvez.

Je suivis son conseil, & mon épouvante fut si grande que j'oubliai ma coignée & mes babouches. J'avois à peine gagné l'Escalier

calier par où j'étois descendu, que le Palais enchanté s'entr'ouvrit, & fit un passage au Génie. Il demanda en colére à la Princesse, que vous est-il arrivé? Et pourquoi m'apellez-vous? Un mal de cœur, lui répondit la Princesse, m'a obligée d'aller chercher la bouteille que vous voyez; j'en ai bû deux ou trois coups; par malheur j'ai fait un faux pas, & je suis tombée sur le Talisman qui s'est brisé. Il n'y a pas autre chose.

A cette réponse, le Génie furieux, lui dit: Vous êtes une imprudente, une menteuse; la coignée & les pabouches que voila, pourquoi se trouvent-elles ici? Je ne les ai jamais vûës qu'en ce moment, reprit la Princesse: de l'impétuosité dont vous êtes venu, vous les avez peut-être enlevées avec vous en passant en quelqu'endroit, & vous les avez aportées sans y prendre garde.

Le

Le Génie ne repartit que par des injures & par des coups dont j'entendis le bruit. Je n'eus pas la fermeté d'ouïr les pleurs & les cris pitoyables de la Princesse maltraitée d'une maniére si cruelle. J'avois déja quité l'habit qu'elle m'avoit fait prendre, & repris le mien que j'avois porté *sur l'Escalier* le jour précédent à la sortie du bain. Ainsi, j'achevai de monter, d'autant plus pénétré de douleur & de compassion, que j'étois la cause d'un si grand malheur, & qu'en sacrifiant la plus belle Princesse de la terre à la barbarie d'un Génie impitoyable, je m'étois rendu criminel & le plus ingrat de tous les hommes.

Il est vrai, disois-je, qu'elle est prisonniére depuis vingt-cinq ans; mais la liberté à part, elle n'avoit rien à desirer pour être heureuse. Mon emportement met fin à son bonheur, & la soûme

met à la cruauté d'un Démon impitoyable. J'abaissai la trape, la recouvris de terre, & retournai à la Ville avec une charge de bois, que j'accommodai sans savoir ce que je faisois, tant j'étois troublé & affligé.

Le Tailleur mon hôte marqua une grande joye de me revoir : votre absence, me dit-il, m'a causé beaucoup d'inquiétude à cause du secret de votre naissance que vous m'avez confié. Je ne savois ce que je devois penser ; & je craignois que quelqu'un ne vous eût reconnu : Dieu soit loué de votre retour. Je le remerciai de son zèle & de son affection ; mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'étoit arrivé, ni de la raison pourquoi je retournois sans coignée & sans babouches. Je me retirai dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès de mon imprudence. Rien, disois-je, n'auroit

égalé le bonheur de la Princesse & le mien, si j'eusse pû me contenir, & que je n'eusse pas brisé le Talisman.

Pendant que je m'abandonnois à ces pensées affligeantes, le Tailleur entra & me dit: Un Vieillard que je ne connois pas, vient d'arriver avec vôtre coignée & vos pabouches qu'il a trouvées en son chemin, à ce qu'il dit: il a apris de vos Camarades qui vont au bois avec vous que vous demeuriez ici; venez lui parler, il veut vous les rendre en main propre.

A ce discours, je changeai de couleur, & tout le corps me trembla. Le Tailleur m'en demandoit le sujet, lors que le pavé de ma chambre s'entr'ouvrit. Le Vieillard qui n'avoit pas eu la patience d'attendre, parut, & se presenta à nous avec la coignée & les pabouches. C'étoit le Génie ravisseur de la belle Prin-

 cesse

cesse de l'Isle d'Ebéne, qui s'étoit ainsi déguisé, après l'avoir traitée avec la derniére barbarie. Je suis Génie, nous dit-il, Fils de la Fille d'Eblis, Prince des Génies. N'est-ce pas là ta coignée, ajoûta-t-il, en s'adressant à moi? Ne sont-ce pas là tes pabouches?

Scheherazade en cet endroit aperçut le jour & cessa de parler. Le Sultan trouvoit l'Histoire du second Calender trop belle, pour ne pas en vouloir entendre davantage. C'est pourquoi il se leva dans l'intention d'en aprendre la suite le lendemain.

XLV. NUIT.

LE jour suivant, Dinarzade apella la Sultane: Ma chére Sœur, lui dit-elle, je vous prie de

de nous raconter de quelle maniére le Génie traita le Prince. Je vais satisfaire vôtre curiosité, répondit Scheherazade. Alors elle reprit de cette sorte l'Histoire du second Calender.

Le Calender continuant de parler à Zobéïde : Madame, dit-il, le Génie m'ayant fait cette question, ne me donna pas le tems de lui répondre, & je ne l'aurois pû faire, tant sa présence affreuse m'avoit mis hors de moi-même. Il me prit par le milieu du corps, me traîna hors de la chambre, & s'élançant dans l'air, m'enleva jusqu'au Ciel avec tant de force & de vitesse, que je m'apperçûs plûtôt que j'étois monté si haut, que du chemin qu'il m'avoit fait faire en peu de momens. Il fondit de même vers la terre, & l'ayant fait entr'ouvrir en frapant du pied, il s'y enfonça, & aussitôt je me trouvai dans le Palais enchanté, devant la belle Prin-

cesse de l'Isle d'Ebéne. Mais, hélas, quel spectacle! Je vis une chose qui me perça le cœur. Cette Princesse étoit nuë & tout en sang, étenduë sur la terre, plus morte que vive, & les jouës baignées de larmes.

Perfide, lui dit le Génie, en me montrant à elle, n'est-ce pas là ton Amant? Elle jetta sur moi ses yeux languissans, & répondit tristement: je ne le connois pas: jamais je ne l'ai vû qu'en ce moment. Quoi! reprit le Génie, il est cause que tu es dans l'état où te voila si justement; & tu oses dire que tu ne le connois pas? Si je ne le connois pas, repartit la Princesse, voulez-vous que je fasse un mensonge qui soit cause de sa perte? Hé bien, dit le Génie, en tirant un sabre, & le présentant à la Princesse, si tu ne l'as jamais vû, prens ce sabre & lui coupe la tête. Hélas, dit la Princesse,

com-

comment pourrois-je éxécuter ce que vous éxigez de moi? Mes forces sont tellement épuisées que je ne saurois lever le bras; & quand je le pourrois, aurois-je le courage de donner la mort à une personne que je ne connois point, à un innocent? Ce refus, dit alors le Génie à la Princesse, me fait connoître tout ton crime. Ensuite se tournant de mon côté: & toi, me dit-il, ne la connois-tu pas?

J'aurois été le plus ingrat & le plus perfide de tous les hommes, si je n'eusse pas eu pour la Princesse la même fidélité qu'elle avoit pour moi; qui étois la cause de son malheur: C'est pourquoi je répondis au Génie: Comment la connoîtrois-je? Moi qui ne l'ai jamais vûë que cette seule fois. Si cela est, reprit-il, prend donc ce sabre & coupe lui la tête. C'est à ce prix que je te mettrai en liberté; & que je serai convaincu

que tu ne l'as jamais vûë qu'à présent, comme tu le dis. Très volontiers, lui repartis-je. Je pris le sabre à la main... Mais, Sire, dit Scheherazade en l'interrompant, il est jour, & je ne dois point abuser de la patience de vôtre Majesté. Voila des évémemens merveilleux, dit le Sultan, en lui-même : Nous verrons demain si le Prince eut la cruauté d'obéïr au Génie.

XLVI. NUIT.

SUr la fin de la nuit Dinarzade ayant apellé la Sultane, lui dit : Ma Sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de continuer l'Histoire que vous ne pûtes achever hier. Je le veux, répondit Scheherazade : & sans perdre de tems, vous saurez que le second Calender poursuivit ainsi.

Ne croyez pas, Madame, que je m'aprochai de la belle Princesse de l'Isle d'Ebéne pour être le Ministre de la barbarie du Génie : Je le fis seulement pour lui marquer par mes gestes autant qu'il m'étoit permis, que comme elle avoit la fermeté de sacrifier sa vie pour l'amour de moi, je ne refusois pas d'immoler aussi la mienne pour l'amour d'elle. La Princesse comprit mon dessein, malgré ses douleurs & son affliction, elle me le témoigna par un regard obligeant, & me fit entendre qu'elle mouroit volontiers, & qu'elle étoit contente de voir que je voulois aussi mourir pour elle. Je reculai alors, & jettant le sabre par terre : je serois, dis-je au Génie, éternellement blâmable devant tous les hommes, si j'avois la lâcheté de massacrer, je ne dis pas une personne que je ne connois point, mais même une Dame comme

 celle

celle que je vois dans l'état où elle est, prête à rendre l'ame. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, puis que je suis à vôtre discrétion, mais je ne puis obéir à votre commandement barbare.

Je vois bien, dit le Génie, que vous me bravez l'un & l'autre, & que vous insultez à ma jalousie. Mais par le traitement que je vous ferai, vous connoîtrez tous deux de quoi je suis capable. A ces mots le monstre reprit le sabre, & coupa une des mains de la Princesse, qui n'eut que le tems de me faire un signe de l'autre, pour me dire un éternel adieu: Car le sang qu'elle avoit déja perdu, & celui qu'elle perdit alors, ne lui permirent pas de vivre plus d'un moment ou deux après cette derniére cruauté dont le spectacle me fit épanouïr.

Lors que je fus revenu à moi, je me plaignis au Génie de ce qu'il

qu'il me failoit languir dans l'attente de la mort. Frapez, lui dis-je, je ſuis prêt à recevoir le coup mortel; je l'attens de vous comme la plus grande grace que vous me puiſſiez faire. Mais au lieu de me l'accorder: voila, me dit-il, de quelle ſorte les Génies traitent les femmes qu'ils ſoupçonnent d'infidèlité. Elle t'a reçû ici; ſi j'étois aſſuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferois périr dans ce moment; mais je me contenterai de te changer en chien, en âne, en lion, ou en oiſeau, choiſis un de ces changemens: je veux bien te laiſſer maître du choix.

Ces paroles me donnérent quelqu'eſpérance de le fléchir, ô, Génie, lui dis-je, modérez vôtre colére; & puis que vous ne voulez pas m'ôter la vie, accordez-la moi généreuſement. Je me ſouviendrai toûjours de vôtre clémence, ſi vous me pardonnez de

de même que le meilleur homme du monde pardonna à un de ses voisins qui lui portoit une envie mortelle. Le Génie me demanda ce qui s'étoit passé entre ces deux voisins, en me disant qu'il vouloit bien avoir la patience d'écouter cette Histoire. Voici de quelle maniére je lui en fis le recit. Je crois, madame, que vous ne serez pas fachée que je vous la raconte aussi.

HISTOIRE

De l'Envieux & de l'Envie.

DAns une Ville assez considérable, deux hommes demeuroient porte à porte. L'un conçut contre l'autre une envie si violente, que celui qui en étoit l'objet résolut de changer de demeure, & de s'éloigner, persuadé

ſuadé que le voiſinage ſeul lui avoit attiré l'animoſité de ſon voiſin : Car quoi qu'il lui eut rendu de bons offices, il s'étoit aperçû qu'il n'en étoit pas moins haï. C'eſt pourquoi il vendit ſa maiſon avec le peu de bien qu'il avoit, & ſe retirant à la Capitale du Païs qui n'étoit pas éloignée, il acheta une petite terre environ à une demi-lieuë de la Ville. Il y avoit une maiſon aſſez commode, un beau jardin, & une cour raiſonnablement grande, dans laquelle étoit une citerne profonde, dont on ne ſe ſervoit plus.

Le bon homme ayant fait cette aquiſition, prit l'habit de Derviche pour mener une vie plus retirée, & fit faire pluſieurs cellules dans la maiſon, où il établit en peu de tems une Communauté nombreuſe de Derviches. Sa vertu le fit bientôt connoître, & ne manqua pas de lui attirer une infinité

nité de monde, tant du Peuple que des Principaux de la Ville. Enfin, chacun l'honoroit & le chérissoit extrêmement. On venoit aussi de bien loin se recommander à ses priéres, & tous ceux qui se retiroient d'auprès de lui, publioient les bénédictions qu'ils croyoient avoir reçûës du Ciel par son moyen.

La grande réputation du Personnage s'étant répanduë dans la Ville d'où il étoit sorti, l'Envieux en eut un chagrin si vif, qu'il abandonna sa maison & ses affaires dans la resolution de l'aller perdre. Pour cet effet il se rendit au nouveau Convent de Derviches, dont le Chef, ci-devant son voisin, le reçût avec toutes les marques d'amitié imaginables. L'Envieux lui dit qu'il étoit venu exprès pour lui communiquer une affaire importante, dont il ne pouvoit l'entretenir qu'en particulier; Afin, ajoûta-

ajoûta-t-il, que personne ne no
entende, promenons-nous,
vous prie, dans vôtre Cour;
puis que la nuit aproche, con
mandez à vos Derviches de se r
tirer dans leurs cellules. Le Ch
des Derviches fit ce qu'il souha
toit.

Lors que l'Envieux se vit sei
avec ce bon homme, il commei
ça de lui raconter ce qui lui plû
en marchant l'un à côté de l'au
tre dans la cour jusqu'à-ce que
trouvant sur le bord de la Cite
ne, il le poussa, & le jetta d
dans, sans que personne fût t
moin d'une si méchante actio
Cela étant fait, il s'éloigna pron
ptement, gagna la porte du Co
vent, d'où il sortit sans être vû
& retourna chez lui, fort conte
de son voyage, & persuadé q
l'objet de son envie n'étoit pl
au monde. Mais il se trompo
fort.

Scheherazade n'en pût dire d
vantag

vantage, car le jour paroissoit. Le Sultan fut indigné de la malice de l'Envieux : Je souhaite fort, dit-il en lui-même, qu'il n'en arrive point de mal au bon Derviche. J'espére que j'aprendrai demain que le Ciel ne l'abandonna point dans cette occasion.

XLVII. NUIT.

SI vous ne dormez pas, ma Sœur, s'écria Dinarzade à son réveil, aprenez-nous, je vous en conjure, si le bon Derviche sortit sain & sauf de la Citerne.

Oui, répondit Scheherazade; & le second Calender poursuivant son Histoire : La vieille Citerne, dit-il, étoit habitée par des Fées & par des Génies, qui se trouvérent si à propos pour

ſecourir le Chef des Derviches, qu'ils le reçûrent & le ſoûtinrent juſqu'au bas, de maniére qu'il ne ſe fit aucun mal. Il s'aperçut bien qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans une chute dont il devoit perdre la vie; mais il ne voyoit, ni ne ſentoit rien. Néanmoins, il entendit bien-tôt une voix qui dit: Savez-vous qui eſt ce bon homme à qui nous venons de rendre ce bon office? Et d'autres voix ayant répondu que non, la premiére reprit: Je vais vous le dire: cet homme, par la plus grande charité du monde, a abandonné la Ville où il demeuroit, & eſt venu s'établir en ce lieu dans l'eſpérance de guérir un de ſes voiſins de l'envie qu'il avoit contre lui. Il s'eſt attiré ici une eſtime ſi générale, que l'Envieux ne pouvant le ſouffrir, eſt venu dans le deſſein de le faire périr. Ce qu'il auroit éxécuté ſans le ſecours

cours que nous avons prêté à ce bon homme, dont la réputation est si grande, que le Sultan qui fait son séjour dans la Ville voisine, doit venir demain le visiter pour recommander la Princesse sa fille à ses priéres.

Une autre voix demanda quel besoin la Princesse avoit des priéres du Derviche; à quoi la premiére repartit : Vous ne savez donc pas qu'elle est possédée du Génie Maimoun, Fils de Dimdim, qui est devenu amoureux d'elle? Mais je sai bien comment ce bon Chef des Derviches pourroit la guérir; la chose est très aisée, & je vais vous la dire. Il a dans son Convent un chat noir qui a une tache blanche au bout de la queuë, environ de la grandeur d'une petite piéce de monnoye d'argent. Il n'a qu'à arracher sept brins de poil de cette tache blanche, les brûler & parfumer la tête de la Princesse de

leur

leur fumée. A l'inftant elle fe
bien guérie, & fi bien délivre
de Maimoun Fils de Dimdim
que jamais il ne s'avifera d'appre
cher d'elle une feconde fois.

Le Chef des Derviches n
perdit pas un mot de cet entretie
des Fées & des Génies, qui gar
dérent un grand filence toute l
nuit après avoir dit ces paroles.

Le lendemain au commence
ment du jour, dès qu'il pût dif
tinguer les objets, comme la Ci
terne étoit démolie en plufieur
endroits, il aperçut un trou pa
où il fortit fans peine.

Les Derviches qui le cher
choient, furent ravis de le re
voir. Il leur raconta en peu d
mots la méchanceté de l'Hôt
qu'il avoit fi bien reçû le jou
précédent, & fe retira dans f
cellule. Le chat noir dont
avoit ouï parler la nuit dans l'en
tretien des Fées & des Génies n
fut pas long tems à venir lui fa

re des careſſes à ſon ordinaire. Il le prit, lui arracha ſept brins de poil de la tache blanche qu'il avoit à la queuë, & les mit à part pour s'en ſervir quand il en auroit beſoin.

Il n'y avoit pas long tems que le Soleil étoit levé : lors que le Sultan, qui ne vouloit rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir aporter une prompte guériſon à la Princeſſe, arriva à la porte du Convent. Il ordonna à ſa garde de s'y arrêter, & entra avec les principaux Officiers qui l'accompagnoient. Les Derviches le reçûrent avec un profond reſpect.

Le Sultan tira leur Chef à l'écart : Bon Scheich, lui dit-il, vous ſavez peut-être déja le ſujet qui m'améne. Oui, Sire, répondit modeſtement le Derviche; c'eſt, ſi je ne me trompe, la maladie de la Princeſſe qui m'attire cet honneur que je ne mé-

mérite pas. C'est cela même, repliqua le Sultan. Vous me rendriez la vie, si, comme je l'espére, vos priéres obtenoient la guérison de ma Fille. Sire, repartit le bon homme, si Vôtre Majesté veut bien la faire venir ici, je me flate, par l'aide & faveur de Dieu, qu'elle retournera en parfaite santé.

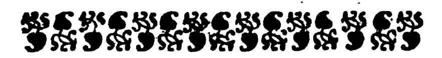
Le Prince transporté de joye envoya sur le champ chercher sa Fille, qui parut bien-tôt accompagnée d'une nombreuse suite de Femmes & d'Eunuques, & voilée de maniére qu'on ne lui voyoit pas le visage. Le Chef des Derviches fit tenir un Poële au dessus de la tête de la Princesse, & il n'eut pas sitôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumez, qu'il avoit fait apporter, que le Génie Maimoun, fils de Dimdim, fit un grand cri sans que l'on vît rien, & laissa la Princesse libre.

Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvroit le visage, & le leva pour voir où elle étoit: Où suis-je? s'écria-t-elle. Qui m'a amenée ici? A ces paroles, le Sultan ne put cacher l'excès de sa joye, il embrassa sa Fille & la baisa aux yeux. Il baisa aussi la main du Chef des Derviches, & dit aux Officiers qui l'accompagnoient; dites-moi votre sentiment; quelle récompense mérite celui qui a ainsi guéri ma Fille? Ils répondirent tous qu'il méritoit de l'épouser. C'est ce que j'avois dans la pensée, reprit le Sultan; & je le fais mon gendre dès ce moment.

Peu de tems après, le premier Visir mourut; Le Sultan mit le Derviche à sa place: Et le Sultan étant mort lui-même sans enfans mâles, les Ordres de la Religion & de Milice assemblez, le bon homme fut déclaré & reconnu Sultan d'un commun consentement.

Le

Le jour qui paroissoit obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le Derviche parut à Schahriar digne de la Couronne qu'il venoit d'obtenir ; mais ce Prince étoit en peine de savoir si l'Envieux n'en seroit pas mort de chagrin ; & il se leva dans la résolution de l'aprendre la Nuit suivante.



XLVIII. NUIT.

DInarzade, quand il en fut tems, adressa ces paroles à la Sultane : Ma chére Sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter la fin de l'Histoire de l'Envie & de l'Envieux. Très volontiers, répondit Scheherazade. Voici comme le second Calender la poursuivit.

Le bon Derviche, dit-il,

 étant

étant donc monté sur le Trône de son Beau-Pére, un jour qu'il etoit au milieu de sa Cour dans une marche, il aperçut l'Envieux parmi la foule du monde qui étoit sur son passage. Il fit aprocher un des Visirs qui l'accompagnoient, & lui dit tout bas: Allez, & amenez-moi cet homme que voila; & prenez bien garde de l'épouvanter. Le Visir obéït, & quand l'Envieux fut en presence du Sultan, le Sultan lui dit: Mon ami, je suis ravi de vous voir, & alors s'adressant à un Officier: qu'on lui compte, dit-il, tout à l'heure mille piéces de monnoye d'or de mon Trésor; de plus, qu'on lui livre vingt charges de marchandises les plus précieuses de mes magazins, & qu'une garde suffisante le conduise & l'escorte jusques chez lui. Après avoir chargé l'Officier de cette Commission, il dit adieu à l'Envieux, & continua sa marche.

Lors

Lors que j'eus achevé de conter cette Histoire au Génie assassin de la Princesse de l'Isle d'Ebéne, je lui en fis l'aplication : O, Génie, lui dis-je, vous voyez que ce Sultan bien-faisant ne se contenta pas d'oublier qu'il n'avoit pas tenu à l'Envieux qu'il n'eût perdu la vie ; Il le traita encore, & le renvoya avec toute la bonté que je viens de vous dire. Enfin, j'employai toute mon éloquence à le prier d'imiter un si bel éxemple, & de me pardonner; mais il ne me fut pas possible de le fléchir.

Tout ce que je puis faire pour toi, me dit-il, c'est de ne te pas ôter la vie ; ne te flate pas que je te renvoye sain & sauf. Il faut que je te fasse sentir ce que je puis par mes enchantemens. A ces mots, il se saisit de moi avec violence, & m'emportant au travers de la voute du Palais soûterrain, qui s'entr'ouvrit pour lui

faire un passage, il m'enleva si haut que la terre ne me parut qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur il se lança vers la terre comme la foudre, & prit pied sur la cime d'une montagne.

Là, il amassa une poignée de terre, prononça, ou plûtôt marmota dessus certaines paroles auxquelles je ne compris rien; & la jettant sur moi: quite, me dit-il, la figure d'homme, & prens celle de Singe. Il disparut aussi-tôt, & je demeurai seul, changé en Singe, accablé de douleur, dans un Païs inconnu, ne sachant si j'étois près ou éloigné des Etats du Roi mon Pére.

Je descendis du haut de la montagne, j'entrai dans un plat-païs, dont je ne trouvai l'extrémité qu'au bout d'un mois, que j'arrivai au bord de la mer. Elle étoit alors dans un grand calme, & j'aperçus un Vaisseau à une demi-lieuë de terre. Pour ne pas per-

perdre une si belle occasion, je rompis une grosse branche d'arbre, je la tirai après moi dans la mer, & me mis dessus, jambe deçà, jambe delà, avec un bâton à chaque main pour me servir de rames.

Je voguai dans cet état, & m'avançai vers le Vaisseau. Quand j'en fus assez près pour être reconnu, je donnai un spectacle fort extraordinaire aux Matelots & aux Passagers qui parurent sur le tillac. Ils me regardoient tous avec une grande admiration. Cependant j'arrivai à bord, & me prenant à un cordage, je grimpai jusques sur le tillac. Mais comme je ne pouvois parler, je me trouvai dans un terrible embaras: En effet, le danger que je courus alors ne fut pas moins grand que celui d'avoir été à la discrétion du Génie.

Les Marchands, superstitieux & scrupuleux, crûrent que je

porterois malheur à leur navigation si on me recevoit : C'est pourquoi l'un dit, je vais l'assommer d'un coup de maillet ; un autre, je veux lui passer une fléche au travers du corps ; un autre, il faut le jetter à la mer. Quelqu'un n'auroit pas manqué de faire ce qu'il disoit ; si me rangeant du côté du Capitaine, je ne m'étois pas prosterné à ses pieds ; mais le prenant par son habit, dans la posture de supliant, il fut tellement touché de cette action, & des larmes qu'il vit couler de mes yeux, qu'il me prit sous sa protection, en menaçant de faire repentir celui qui me feroit le moindre mal. Il me fit même mille caresses. De mon côté, au défaut de la parole, je lui donnai, par mes gestes toutes les marques de reconnoissance qu'il me fut possible.

Le vent qui succéda au calme ne fut pas fort ; mais il fut favo-

rable ;

rable ; il ne changea point durant cinquante jours, & il nous fit heureusement aborder au Port d'une belle Ville, très peuplée, & d'un grand Commerce, où nous jettâmes l'ancre. Elle étoit d'autant plus considérable, que c'étoit la Capitale d'un puissant Etat.

Nôtre Vaisseau fut bien-tôt environné d'une infinité de petits bateaux remplis de gens qui venoient pour féliciter leurs Amis sur leur arrivée, ou s'informer de ceux qu'ils avoient vûs au Païs d'où ils arrivoient, ou simplement par la curiosité de voir un Vaisseau qui venoit de loin.

Il arriva entr'autres quelques Officiers qui demandérent à parler, de la part du Sultan, aux Marchands de nôtre bord. Les Marchands se présentérent à eux, & l'un des Officiers prenant la parole, leur dit : Le Sultan nôtre

Maître nous a chargez de vous témoigner, qu'il a bien de la joye de vôtre arrivée, & de vous prier de prendre la peine d'écrire sur le Rouleau de papier que voici, chacun quelques lignes de vôtre écriture.

Pour vous aprendre quel est son dessein, vous saurez qu'il avoit un premier Visir, qui avec une très grande capacité dans le maniement des affaires, écrivoit dans la derniére perfection. Ce Ministre est mort depuis peu de jours. Le Sultan en est fort affligé; & comme il ne regardoit jamais les écritures de sa main sans admiration, il a fait un serment solemnel de ne donner sa place qu'à un homme qui écrira aussi-bien qu'il écrivoit. Beaucoup de gens ont présenté de leurs écritures, mais jusqu'à présent il ne s'est trouvé personne dans l'étenduë de cet Empire qui ait été jugé

digne d'occuper la place du Visir.

Ceux des Marchands qui crûrent assez bien écrire pour prétendre à cette haute Dignité, écrivirent l'un après l'autre ce qu'ils voulurent. Lors qu'ils eurent achevé, je m'avançai & enlevai le Rouleau de la main de celui qui le tenoit. Tout le monde, & particuliérement les Marchands qui venoient d'écrire, s'imaginant que je voulois le déchirer ou le jetter à la mer, firent de grands cris; mais ils se rassurérent quand ils virent que je tenois le rouleau fort proprement & que je faisois signe de vouloir écrire à mon tour: Cela fit changer leur crainte en admiration: Néanmoins, comme ils n'avoient jamais vû de Singe qui sût écrire, & qu'ils ne pouvoient se persuader que je fusse plus habile que les autres, ils vouloient m'arracher le Rou-

leau des mains ; mais le Capitaine prit encore mon parti : Laiſſez le faire, dit-il, qu'il écrive. S'il ne fait que barbouiller le papier, je vous promets que je le punirai ſur le champ : Si au contraire il écrit bien comme je l'eſpére ; car je n'ai vû de ma vie un Singe plus adroit & plus ingénieux, ni qui comprît mieux toutes choſes ; je déclare que je le reconnoîtrai pour mon Fils. J'en avois un qui n'avoit pas, à beaucoup près, tant d'eſprit que lui.

Voyant que perſonne ne s'oppoſoit plus à mon deſſein, je pris la plume, & ne la quitai qu'après avoir écrit ſix ſortes d'écritures uſitées chez les Arabes ; & chaque eſſai d'écriture contenoit un Diſtique, ou un Quatrain impromptu à la louange du Sultan ; mon écriture n'effaçoit pas ſeulement celle des Marchands, j'oſe dire qu'on n'en avoit point vû de ſi belle juſqu'alors en ce Païs-là.

là. Quand j'eus achevé, les Offi ciers prirent le Rouleau & le por terent au Sultan.

Scheherazade en étoit là, lo qu'elle aperçût le jour. Sire dit-elle à Schahriar, si j'avois tems de continuer, je raconterc à vôtre Majesté des choses encor plus surprenantes, que celles qu je viens de raconter. Le Sultan q s'étoit proposé d'entendre tou cette Histoire, se leva sans dire qu'il pensoit.

XLIX. NUIT.

LE lendemain, Dinarzade veillée avant le jour, ape la la Sultane, & lui dit: M Sœur, si vous ne dormez pas, vous suplie de nous aprendre suite des Avantures du Sing Je crois que le Sultan mon Se gneur, n'a pas moins de curiosi

que moi de l'entendre. Vous allez être satisfaits l'un & l'autre, répondit Scheherazade, & pour ne vous pas faire languir, je vous dirai que le second Calender continua ainsi son Histoire.

Le Sultan ne fit aucune attention aux autres écritures, il ne regarda que la mienne, qui lui plût tellement qu'il dit aux Officiers : Prenez le cheval de mon écurie le plus beau & le plus richement enharnaché, & une robe de brocard des plus magnifiques pour revêtir la personne de qui sont ces six sortes d'écritures, & amenez-le moi.

A cet ordre du Sultan, les Officiers se mirent à rire. Ce Prince irrité de leur hardiesse étoit prêt à les punir ; mais ils lui dirent : Sire, nous suplions vôtre Majesté de nous pardonner. Ces écritures ne sont pas d'un homme, elles sont d'un Singe. Que dites-vous, s'écria le

le Sultan ? Ces écritures merveilleuses ne sont pas de la main d'un homme ? Non, Sire, répondit un des Officiers, nous assurons vôtre Majesté qu'elles sont d'un Singe, qui les a faites devant nous. Le Sultan trouva la chose trop surprenante pour n'être pas curieux de me voir. Faites ce que je vous ai commandé, leur dit-il, amenez-moi promptement un Singe si rare.

Les Officiers revinrent au Vaisseau, & exposérent leur ordre au Capitaine, qui leur dit que le Sultan étoit le Maître. Aussi-tôt ils me revêtirent d'une robe de brocard très riche, & me portérent à terre, où ils me mirent sur le cheval du Sultan qui m'attendoit dans son Palais avec un grand nombre des Personnes de sa Cour, qu'il avoit assemblées pour me faire plus d'honneur.

La marche commença. Le

Port, les ruës, les Places publiques, les fenêtres, les terrasses des Palais & des maisons, tout étoit rempli d'une multitude innombrable de monde de l'un & de l'autre sexe, & de tous les âges, que la curiosité avoit fait venir de tous les endroits de *la* Ville pour me voir; car le bruit s'étoit répandu en un moment que le Sultan venoit de choisir un Singe pour son Grand Visir. Après avoir donné un spectacle si nouveau à tout ce Peuple, qui par des cris redoublez ne cessoit de marquer sa surprise; j'arrivai au Palais du Sultan.

Je trouvai ce Prince assis sur son Trône au milieu des Grands de la Cour. Je lui fis trois révérences profondes, & à la derniére, je me prosternai, & baisai la terre devant lui. Je me mis ensuite sur mon séant en posture de Singe. Toute l'Assemblée ne pouvoit se lasser de m'admirer,

mirer, & ne comprenoit pas comment il étoit possible qu'un Singe sût si bien rendre au Sultan le respect qui lui étoit dû; & le Sultan en étoit plus étonné que personne. Enfin, la Cérémonie de l'Audience eût été complette, si j'eusse pû ajoûter la harangue à mes gestes; mais les Singes ne parlérent jamais: & l'avantage d'avoir été homme, ne me donnoit pas ce privilége.

Le Sultan congédia ses Courtisans, & il ne resta auprès de lui que le Chef de ses Eunuques, un petit Esclave fort jeune, & moi. Il passa de la Salle d'Audience dans son Apartement, où il se fit aporter à manger. Lors qu'il fut à table, il me fit signe d'aprocher & de manger avec lui. Pour lui marquer mon obéïssance, je baisai la terre, je me levai, & me mis à table. Je mangeai avec beaucoup de retenuë & de modération.

Avant que l'on desservît j'aperçûs une écritoire ; je fis signe qu'on me l'aportât ; & quand je l'eus, j'écrivis sur une grosse pêche des Vers de ma façon qui marquoient ma reconnoissance au Sultan, & la lecture qu'il en fit après que je lui eus présenté la pêche, augmenta son étonnement. La table levée, on lui aporta d'une boisson particuliére dont il me fit présenter un verre. Je bûs, & j'écrivis dessus de nouveaux Vers qui expliquoient l'état où je me trouvois après de grandes souffrances. Le Sultan les lut encore, & dit : Un homme qui seroit capable d'en faire autant, seroit au dessus des plus grands hommes.

Ce Prince s'étant fait aporter un jeu d'Echecs, me demanda par signe si je savois jouër, & si je voulois jouër avec lui. Je baisai la terre, & en portant la main sur ma tête, je marquai que j'étois

tois prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la premiére partie mais je gagnai la seconde & la troisiéme ; & m'apercevant que cela lui faisoit quelque peine, pour le consoler, je fis un Quatrain que je lui présentai. Je lui disois que deux puissantes Armées s'étoient batuës tout le jour avec beaucoup d'ardeur, mais qu'elles avoient fait la Paix sur le soir, & qu'elles avoient passé la nuit ensemble fort tranquilement sur le Champ de Bataille.

Tant de choses paroissant au Sultan fort au delà de tout ce qu'on avoit jamais vû ou entendu de l'adresse de l'esprit des Singes, il ne vouloit pas être le seul témoin de ces prodiges. Il avoit une Fille qu'on appelloit Dame de beauté : Allez, dit-il, au Chef des Eunuques qui étoit présent, & attaché à cette Princesse, allez, faites venir ici vôtre Dame, je suis bien aise qu'elle ait part au plaisir que je prens.

La

Le Chef des Eunuques partit, & amena bien-tôt la Princeſſe. Elle avoit le viſage découvert; mais elle ne fut pas plûtôt dans la chambre qu'elle ſe couvrit promptement de ſon voile, en diſant au Sultan: Sire, il faut que vôtre Majeſté ſe ſoit oubliée: Je ſuis fort ſurpriſe qu'Elle me faſſe venir pour paroître devant les hommes. Comment donc, ma Fille, répondit le Sultan, vous n'y penſez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit Eſclave, l'Eunuque vôtre Gouverneur, & moi, qui avons la liberté de vous voir le viſage; néanmoins, vous baiſſez vôtre voile, & vous me faites un crime de vous avoir fait venir ici. Sire, repliqua la Princeſſe, vôtre Majeſté va connoître que je n'ai pas tort. Le Singe que vous voyez, quoi qu'il ait la forme d'un Singe, eſt un jeune Prince Fils d'un grand

Roi;

Roi ; Il a été métamorphosé en Singe par enchantement. Un Génie, fils de la fille d'Eblis, lui a fait cette malice, après avoir cruellement ôté la vie à la Princesse de l'Isle d'Ebéne, Fille du Roi Epitimarus.

Le Sultan étonné de ce discours, se tourna de mon côté, & ne me parlant plus par signe, me demanda si ce que la Fille venoit de dire étoit véritable : comme je ne pouvois parler, je mis la main sur ma tête pour lui témoigner que la Princesse avoit dit la vérité. Ma Fille, reprit alors le Sultan, comment savez-vous que ce Prince a été transformé en Singe par enchantement ? Sire, repartit la Princesse Dame de beauté, vôtre Majesté peut se souvenir qu'au sortir de mon enfance, j'ai eu près de moi une vieille Dame. C'étoit une Magicienne très habile. Elle m'a enseigné soixante-dix régles de sa

Scien-

Science, par la vertu de laquelle je pourrois en un clin-d'œil faire transporter vôtre Capitale au milieu de l'Océan, ou au de là du Mont Caucase. Par cette Science je connois toutes les personnes qui sont enchantées, seulement à les voir; je sai qui elles sont, & par qui elles ont été enchantées. Ainsi, ne soyez pas surpris si j'ai d'abord démêlé ce Prince au travers du Charme qui l'empêche de paroître à vos yeux tel qu'il est naturellement. Ma fille, dit le Sultan, je ne vous croyois point si habile. Sire, répondit la Princesse, ce sont des choses curieuses qu'il est bon de savoir; mais il m'a semblé que je ne devois pas m'en vanter. Puis que cela est ainsi, reprit le Sultan, vous pourrez donc dissiper l'enchantement du Prince. Oui, Sire, repartit la Princesse, je puis lui rendre sa premiére forme. Rendez-la lui donc,

in-

interrompit le Sultan, vous ne me ſauriez faire un plus grand plaiſir, je veux qu'il ſoit mon Viſir, & qu'il vous épouſe. Sire, dit la Princeſſe. Je ſuis prête à vous obéïr en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

Scheherazade en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour, & ceſſa de pourſuivre l'Hiſtoire du ſecond Calender. Schahriar jugeant que la ſuite ne ſeroit pas moins agréable que ce qu'il avoit entendu, réſolut de l'écouter le lendemain.

L. NUIT.

DInarzade apellant la Sultane à l'heure ordinaire, lui dit: Ma Sœur, ſi vous ne dormez pas, racontez-nous de grace, com-

comment la Dame de Beauté remit le ſecond Calender dans ſon premier état. Vous l'allez ſavoir, répondit Scheherazade; le Calender reprit ainſi ſon diſcours.

La Princeſſe Dame de Beauté alla dans ſon apartement, d'où elle aporta un couteau qui avoit des mots hébreux gravez ſur la lame. Elle nous fit deſcendre enſuite le Sultan, le Chef des Eunuques, le petit Eſclave & moi, dans une cour ſecrette du Palais, & là nous laiſſant ſous une gallerie qui régnoit autour, elle s'avança au milieu de la cour, où elle décrivit un grand Cercle, & y traça pluſieurs mots en caractéres Arabes, anciens & autres qu'on apelle caractére de Cléopatre.

Lors qu'elle eut achevé, & préparé le Cercle de la maniére qu'elle ſouhaitoit, [illegible] plaça & s'arrêta au milieu, où elle fit des adjurations, & recita des verſets

verſets de l'Alcoran. Inſenſiblement l'air s'obſcurcit, de ſorte qu'il ſembloit qu'il fût nuit, & que la machine du monde alloit ſe diſſoudre. Nous nous ſentîmes ſaiſis d'une frayeur extrême, & cette frayeur augmenta encore, quand nous vîmes tout à coup paroître le Génie, fils de la fille d'Eblis, ſous la forme d'un lion d'une grandeur épouvantable.

Dès que la Princeſſe aperçut ce monſtre, elle lui dit, Chien, au lieu de ramper devant moi, tu oſes te préſenter ſous cette forme, & tu crois m'épouvanter; Et toi, reprit le Lion, tu ne crains pas de contrevenir au traité que nous avons fait & confirmé par un ſerment ſolemnel, de ne nous nuire, ni faire aucun tort l'un à l'autre? Ah! maudit, repliqua la Princeſſe, c'eſt à toi que j'ai ce reproche à faire. Tu vas, interrompit bruſquement le Lion, être payée de la peine que tu m'as don-

née de revenir. En disant cela il ouvrit une gueule effroyable, & s'avança sur elle pour la devorer: Mais elle, qui étoit sur ses gardes, fit un saut en arriére, eut le tems de s'arracher un cheveu, & en prononçant deux ou trois paroles, elle se changea en un glaive tranchant dont elle coupa le Lion en deux par le milieu du corps.

Les deux parties du Lion disparurent, & il ne resta que la tête, qui se changea en un gros Scorpion. Aussi-tôt la Princesse se changea en Serpent, & livra un rude combat au Scorpion, qui n'ayant pas l'avantage, prit la forme d'une Aigle & s'envola. Mais le Serpent prit alors celle d'une Aigle noire plus puissante, & la poursuivit. Nous les perdîmes de vûë l'une & l'autre.

Quelque tems aprés qu'elles eurent disparu, la terre s'entr'ouvrit devant nous, & il en sortit un chat noir & blanc dont le poil

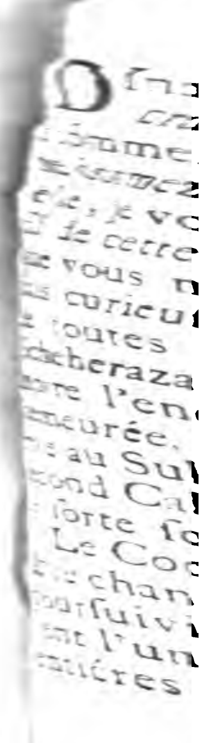
étoit

étoit tout hérissé, & qui miauloit d'une maniére effroyante. Un *Loup* noir le suivit de près, & ne lui donna aucun relâche. Le Chat trop pressé se change en un ver, & se trouva près d'une grenade tombée par hazard d'un grenadier qui étoit planté sur le bord d'un canal assez profond, mais peu large. Ce ver perça la grenade en un instant, & s'y cacha. La grenade alors s'enfla, devint grosse comme une citrouille, & s'éleva sur le toît de la gallerie, d'où après avoir fait quelques tours en roulant, elle tomba dans la cour & se rompit en plusieurs morceaux.

Le Loup qui pendant ce tems-là s'étoit transformé en Coq, se jetta sur les grains de la grenade, & se mit à les avaler l'un après l'autre. Lors qu'il n'en vit plus, il vint à nous les aîles étenduës en faisant un grand bruit, comme pour nous demander s'il n'y avoit plus de grains. Il en restoit un

l du canal, dont il s'a-
se retournant. Il y cou-
mais dans le moment
porter le bec dessus, le
la dans le canal, & se
petit poisson... Mais
ir, Sire, dit Scheheraza-
ut pas sitôt paru, je suis
que Vôtre Majesté au-
aucoup de plaisir à en-
que je lui aurois raconté.
, elle se tût: & le Sul-
rempli de tous ces évé-
ouïs, qui lui inspiré-
rte envie & une extrê-
nce d'aprendre le reste
istoire.





LI. NUIT.

DInarzade le lendemain ne craignit pas d'interrompre le sommeil de la Sultane : Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous prie de reprendre le fil de cette merveilleuse Histoire que vous ne pûtes achever. Je suis curieuse d'entendre la suite de toutes ces métamorphoses. Scheherazade rapelle dans sa mémoire l'endroit où elle en étoit demeurée, & puis adressant la parole au Sultan : Sire, dit-elle, le second Calender continua de cette sorte son Histoire.

Le Coq se jetta dans le canal, & se changea en un Brochet qui poursuivit le petit poisson. Ils furent l'un & l'autre deux heures entiéres sous l'eau, & nous ne sa-

vions ce qu'ils étoient devenus, lors que nous entendîmes des cris horribles qui nous firent frémir. Peu de tems après nous vîmes le Génie & la Princesse tout en feu. Ils se lancérent l'un contre l'autre des flames par la bouche jusques à ce qu'ils vinrent à se prendre corps à corps. Alors les deux feux s'augmentérent, & jettérent une fumée épaisse & enflamée qui s'éleva fort haut; nous craignîmes avec raison qu'elle n'embrazât tout le Palais; mais nous eûmes bien-tôt un sujet de crainte beaucoup plus pressant: car le Génie s'étant débarassé de la Princesse, vint jusqu'à la gallerie où nous étions, & nous souffla des tourbillons de feu. C'étoit fait de nous si la Princesse accourant à nôtre secours, ne l'eût obligé, par ses cris, à s'éloigner & à se garder d'elle. Néanmoins, quelque diligence qu'elle fit, elle ne pût empêcher que le Sultan n'eût la barbe brû-

lée & le visage gâté : Que le Chef des Eunuques ne fût étouffé & consumé sur le champ : & qu'une étincelle n'entrât dans mon œil droit, & ne me rendît borgne. Le Sultan & moi nous nous attendions à périr; mais bientôt nous ouïmes crier : victoire, victoire ; & nous vîmes tout à coup paroître la Princesse sous sa forme naturelle, & le Génie réduit en un monceau de cendres.

La Princesse s'aprocha de nous, & pour ne pas perdre de tems, elle demanda une tasse pleine d'eau, qui lui fut aportée par le jeune Esclave à qui le feu n'avoit fait aucun mal. Elle la prit, & après quelques paroles prononcées dessus, elle jetta l'eau sur moi en disant : Si tu es Singe par enchantement, change de figure, & prens celle d'homme, que tu avois auparavant. A peine eut-elle achevé ces mots, que je redevins homme tel que j'étois avant ma

métamorphose, à un œil près.

Je me préparois à remercier *la* Princesse; mais elle ne m'en donna pas le tems. Elle s'adressa au Sultan son Pére, & lui dit: Sire, j'ai remporté la victoire sur le Génie, comme vôtre Majesté le peut voir: Mais c'est une victoire qui me coûte cher. Il me reste peu de momens à vivre, & vous n'aurez pas la satisfaction de faire le mariage que vous méditiez. Le feu m'a pénétrée dans ce combat terrible, & je sens qu'il me consume peu à peu. Cela ne seroit point arrivé, si je m'étois aperçûë du dernier grain de la grenade, & que je l'eusse avalé comme les autres, lors que j'étois changée en Coq. Le Génie s'y étoit réfugié comme en son dernier retranchement, & de là dépendoit le succès du combat, qui auroit été heureux & sans danger pour moi. Cette faute m'a obligée de recourir au feu, & de

com-

combattre avec ces puissantes armes, comme je l'ai fait entre le Ciel & la Terre, & en vôtre presence. Malgré le pouvoir de son Art redoutable, & son expérience, j'ai fait connoître au Génie que j'en savois plus que lui ; je l'ai vaincu, & réduit en cendres. Mais je ne puis échaper à la mort qui s'aproche.

Scheherazade interrompit en cet endroit l'Histoire du second Calender, & dit au Sultan : Sire, le jour qui paroît, m'avertit de n'en pas dire davantage ; mais si vôtre Majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, Elle entendra la fin de cette Histoire. Schahriar y consentit, & se leva suivant sa coûtume, pour aller vaquer aux affaires de son Empire.

LII. NUIT.

QUelque tems avant le jour, Dinarzade éveillée apelle la Sultane: Ma chére Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous suplie d'achever l'Histoire du second Calender. Scheherazade prit aussi-tôt la parole, & poursuivit ainsi son Conte.

Le Calender parlant toûjours à Zobéïde, lui dit, Madame, le Sultan laissa la Princesse Dame de Beauté, achever le recit de son Combat, & quand elle l'eut fini, il lui dit d'un ton qui marquoit la vive douleur dont il étoit pénétré: Ma Fille, vous voyez en quel état est vôtre Pére. Hélas, je m'étonne que je sois encore en vie! L'Eunuque vôtre Gouverneur est

mort,

mort, & le Prince que vous venez de delivrer de son enchantement a perdu un œil. Il n'en pût dire davantage, car les larmes, les soûpirs & les sanglots lui coupérent la parole. Nous fûmes extrêmement touchez de son affliction, la Fille & moi, & nous pleurâmes avec lui.

Pendant que nous nous affligions comme à l'envi l'un de l'autre, la Princesse se mit à crier : je brûle, je brûle. Elle sentit que le feu qui la consumoit, s'étoit enfin empané de tout son corps, & elle ne cessa de crier ; je brûle, que la mort n'eût mis fin à ses douleurs insupportables. L'effet de ce feu fut si extraordinaire, qu'en peu de momens elle fut réduite toute en cendres, comme le Génie.

Je ne vous dirai pas, Madame, jusqu'à quel point je fus touché d'un spectacle si funeste. J'aurois mieux aimé être toute

ma vie Singe ou Chien, que de voir ma Bienfaictrice périr si misérablement. De son côté, le Sultan affligé au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, poussa des cris pitoyables en se donnant de grands coups à la tête & sur la poitrine, jusqu'à-ce que succombant à son desespoir, il s'évanouït, & me fit craindre pour sa vie.

Cependant, les Eunuques & les Officiers accoururent aux cris du Sultan, qu'ils n'eurent pas peu de peine à faire revenir de sa foiblesse. Ce Prince & moi n'eûmes pas besoin de leur faire un long recit de cette avanture pour les persuader de la douleur que nous en avions: Les deux monceaux de cendres en quoi la Princesse & le Génie avoient été réduits, la leur firent assez concevoir. Comme le Sultan pouvoit à peine se soûtenir, il fut obligé de s'apuyer sur eux pour gagner son Apartement.

Dès que le bruit d'un événement si tragique se fut répandu dans le Palais & dans la Ville, tout le monde plaignit le malheur de la Princesse Dame de Beauté, & prit part à l'affliction du Sultan. On mena grand deuil durant sept jours: on fit beaucoup de Cérémonies, on jetta au vent les cendres du Génie : On recueillit celles de la *Princesse* dans un vase précieux, pour y être conservées; & ce vase fut déposé dans un superbe Mausolée que l'on bâtit au même endroit où les cendres avoient été recueillies.

Le chagrin que conçut le Sultan de la perte de sa Fille, lui causa une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'avoit pas encore entiérement recouvré sa santé, qu'il me fit apeller: Prince, me dit-il, écoutez l'ordre que j'ai à vous donner; il y va de vôtre vie, si vous ne l'éxécutez. Je l'assurai que j'obéirois éxactement. Après quoi reprenant la parole:

j'avois toûjours vécu, pourſuivit-il, dans une parfaite félicité, & jamais aucun accident ne l'avoit traverſée, vôtre arrivée a fait évanoüir le bonheur dont je jouïſſois : Ma Fille eſt morte, ſon Gouverneur n'eſt plus, & ce n'eſt que par un Miracle que je ſuis en vie. Vous êtes donc la cauſe de tous ces malheurs, dont il n'eſt pas poſſible que je puiſſe me conſoler. C'eſt pourquoi retirez-vous en paix ; mais retirez-vous inceſſamment ; je périrois moi-même ſi vous demeuriez ici davantage ; car je ſuis perſuadé que vôtre préſence porte malheur : c'eſt tout ce que j'avois à vous dire : Partez, & prenez garde de paroître jamais dans mes Etats : aucune conſidération ne m'empêcheroit de vous en faire repentir. Je voulus parler ; mais il me ferma la bouche par des paroles remplies de colére, & je fus obligé de m'éloigner de ſon Palais.
Rebuté, chaſſé, abandonné de
tout

tout le monde, & ne sachant ce que je deviendrois; avant que de sortir de la Ville j'entrai dans un bain, je me fis raser la barbe & les sourcils, & pris l'habit de Calender. Je me mis en chemin en pleurant moins ma misére que la mort des belles Princesses que j'avois causée. Je traversai plusieurs Païs sans me faire connoître; enfin, je résolus de venir à Bagdad, dans l'espérance de me faire présenter au Commandeur des Croyans, & d'exciter sa compassion par le recit d'une Histoire si étrange; j'y suis arrivé ce soir, & la premiére personne que j'ai rencontrée en arrivant, c'est le Calender, nôtre frére, qui vient de parler avant moi. Vous savez le reste, Madame, & pourquoi j'ai l'honneur de me trouver dans vôtre Hôtel.

Quand le second Calender eut achevé son Histoire, Zobéïde à qui il avoit adressé la parole, lui dit: Voila qui est bien; allez, reti-

retirez-vous où il vous plaira, je vous en donne la permission. Mais au lieu de sortir, il suplia aussi la Dame de lui faire la même grace qu'au premier Calender, auprès duquel il alla prendre place .... Mais, Sire, dit Scheherazade, en achevant ces derniers mots; il est jour, & il ne m'est pas permis de continuer. J'ose assurer néanmoins que quelque agréable que soit l'Histoire du second Calender, celle du troisiéme n'est pas moins belle; que vôtre Majesté se consulte; qu'Elle voye si Elle veut avoir la patience de l'entendre. Le Sultan curieux de savoir si elle étoit aussi merveilleuse que la derniére, se leva résolu de prolonger encore la vie de Scheherazade, quoi que le délai qu'il avoit accordé fût fini depuis plusieurs jours.

LIII.

LIII. NUIT.

SUr la fin de la Nuit suivante Dinarzade adressa ces paroles à la Sultane : Ma chére Sœur, je vous prie en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt, de me raconter quelqu'un de ces beaux Contes que vous savez. Je voudrois bien, dit alors Schahriar, entendre l'Histoire du troisiéme Calender : Sire, répondit Scheherazade, vous allez être obéï. Le troisiéme Calender, ajoûta-t-elle, voyant que c'étoit à lui à parler, s'adressant comme les autres à Zobéïde, commença son Histoire de cette maniére.



HIS-

HISTOIRE

Du troisiéme Calender fils de Roi.

TRES HONORABLE DAME,

Ce que j'ai à vous raconter, eſt bien différent de ce que vous venez d'entendre. Les deux Princes qui ont parlé avant moi ont perdu chacun un œil par un pur effet de leur deſtinée; & moi je n'ai perdu le mien que par ma faute; qu'en prévenant moi-même, & cherchant mon propre malheur, comme vous l'aprendrez par la ſuite de mon diſcours.

Je m'apelle Agib, & ſuis Fils d'un Roi qui ſe nommoit Caſſib: Après ſa mort, je pris poſſeſſion de ſes Etats, & j'établis mon ſéjour

jour dans la même Ville où il avoit demeuré. Cette Ville est située sur le bord de la mer; Elle a un Port des plus beaux & des plus sûrs; avec un Arsenal assez grand pour fournir à l'armement de cinquante Vaisseaux de guerre, toûjours prêts à servir dans l'occasion: pour en équiper cinquante en marchandises; & autant de petites Frégates legéres pour les promenades & les divertissemens sur l'eau. Plusieurs belles Provinces composoient mon Royaume en Terre-ferme, avec un grand nombre d'Isles considérables, presque toutes situées à la vûë de ma Capitale.

Je visitai premiérement les Provinces: Je fis ensuite armer & équiper toute ma Flote, & j'allai descendre dans mes Isles, pour me concilier, par ma présence, le cœur de mes Sujets, & les affermir dans le devoir. Quelque tems après que j'en fus revenu, j'y retournai; & ces

ces voyages en me donnant quelque teinture de la navigation, m'y firent prendre tant de goût, que je résolus d'aller faire des découvertes au de là de mes Isles. Pour cet effet, je fis équiper dix Vaisseaux seulement, je m'embarquai, & nous mîmes à la voile.

Nôtre navigation fut heureuse pendant quarante jours de suite; mais la nuit du quarante-uniéme, le vent devint contraire, & même si furieux que nous fûmes battus d'une tempête violente qui pensa nous submerger. Néanmoins, à la pointe du jour le vent s'apaisa, les nuages se dissipérent, & le Soleil ayant ramené le beau tems, nous abordâmes à une Isle, où nous nous arrêtâmes deux jours à prendre des rafraîchissemens. Cela étant fait, nous nous remîmes en Mer. Après dix jours de navigation, nous commencions à espérer de voir terre, car la tempête que nous avions essuyée m'avoit

voit détourné de mon dessein, & j'avois fait prendre la route de mes Etats, lors que je m'aperçûs que mon Pilote ne savoit où nous étions. Effectivement, le dixiéme jour un Matelot, commandé pour faire la découverte au haut du grand mât, raporta qu'à la droite & à la gauche il n'avoit vû que Ciel & Mer qui bornassent l'horison; mais que devant lui du côte où nous avions la prouë, il avoit remarqué une grande noirceur.

Le Pilote changea de couleur à ce recit; jetta d'une main son turban sur le tillac, & de l'autre se frapant le visage: Ah! Sire, s'écria-t-il, nous sommes perdus! personne de nous ne peut échaper du danger où nous nous trouvons; & avec toute mon expérience il n'est pas en mon pouvoir de nous en garantir. En disant ces paroles, il se mit à pleurer comme un homme qui croyoit

sa perte inévitable, & son desespoir jetta l'épouvante dans tout le Vaisseau. Je lui demandai quelle raison il avoit de se desespérer ainsi. Hélas! Sire, me répondit-il, la tempête que nous avons essuyée nous a tellement égaré de nôtre route, que demain à midi, nous nous trouverons près de cette noirceur, qui n'est autre chose que la Montagne noire: & cette Montagne noire est une mine d'Aiman, qui dès à présent attire toute vôtre Flotte, à cause des cloux & des ferremens qui entrent dans la structure des Vaisseaux. Lors que nous en serons demain à une certaine distance, la force de l'Aiman sera si violente, que tous les cloux se détacheront, & iront se coller contre la Montagne: Vos Vaisseaux se dissoudront, & seront submergez. Comme l'Aiman a la vertu d'attirer le fer à soi, & de se

se fortifier par cette attraction, cette Montagne, du côté de la Mer, est couverte des cloux d'une infinité de Vaisseaux qu'elle a fait périr ; ce qui conserve & augmente en même tems cette vertu.

Cette Montagne, poursuivit le Pilote, est très escarpée ; & au sommet, il y a un Dôme de bronze fin, soûtenu de colomnes de même métail : au haut du Dôme paroît un cheval aussi de bronze, sur lequel est un Cavalier qui a la poitrine couverte d'une plaque de plomb, sur laquelle sont gravez des caractéres talismaniques. La tradition, Sire, ajoûta-t-il, est, que cette Statuë est la cause principale de la perte de tant de Vaisseaux & de tant d'hommes qui ont été submergez en cet endroit ; & qu'elle ne cessera d'être funeste à tous ceux qui auront le malheur d'en aprocher, jusqu'à ce qu'elle soit renversée.

Le

Le Pilote ayant tenu ce discours se remit à pleurer, & ses larmes excitérent celles de tout l'équipage. Je ne doutai pas moi-même que je ne fusse arrivé à la fin de mes jours. Chacun ne laissa pas toutefois de songer à sa conservation ; & de prendre pour cela toutes les mesures possibles : & dans l'incertitude de l'événement, ils se firent tous Héritiers les uns des autres par un Testament en faveur de ceux qui se sauveroient.

Le lendemain matin, nous aperçûmes à découvert la Montagne noire, & l'idée que nous en avions conçûë, nous la fit paroître plus affreuse qu'elle n'étoit. Sur le midi, nous nous en trouvâmes si près, que nous éprouvâmes ce que le Pilote nous avoit prédit. Nous vîmes voler les cloux & tous les ferremens de la Flotte vers la Montagne, où, par la violence de l'attraction

traction ils se collérent avec un bruit horrible. Les Vaisseaux s'entr'ouvrirent, & s'abîmérent dans la Mer, qui étoit si haute en cet endroit, qu'avec la sonde nous n'aurions pû en découvrir la profondeur. Tous mes gens furent noyez; mais Dieu eut pitié de moi, & permit que je me sauvasse en me saisissant d'une planche qui fut poussée par le vent droit au pied de la Montagne. Je ne me fis pas le moindre mal, mon bonheur m'ayant fait aborder à un endroit où il y avoit des degrez pour monter au sommet.

Schéhérazade vouloit poursuivre ce Conte; mais le jour qui vint à paroître lui imposa silence. Le Sultan jugea bien par ce commencement que la Sultane ne l'avoit pas trompé. Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner s'il ne la fit pas encore mourir ce jour là.

LIV. NUIT.

Au nom de Dieu, ma Sœur, s'écria le lendemain Dinarzade, si vous ne dormez pas, continuez, je vous en conjure, l'Histoire du troisiéme Calender. Ma chére Sœur, répondit Scheherazade, voici comment ce Prince la reprit.

A la vûë de ces degrez, dit-il, car il n'y avoit pas de terrain à droit ni à gauche où l'on pût mettre le pied, & par conséquent se sauver, je remerciai Dieu & invoquai son saint nom en commençant à monter. L'escalier étoit si roide & si difficile, que pour peu que le vent eût eu de violence, il m'auroit renversé & précipité dans la mer. Mais enfin j'arrivai jusqu'au haut sans accident: J'entrai

trai sous le Dôme, & me prosternant contre terre, je remerciai Dieu de la grace qu'il m'avoit faite.

Je passai la Nuit sous le Dôme; pendant que je dormois, un vénérable Vieillard s'aparut à moi, & me dit: Ecoute Agib: Lors que tu seras éveillé, creuse la terre sous tes pieds. Tu y trouveras un arc de bronze & trois fléches de plomb, fabriquées sous certaines constellations, pour delivrer le Genre humain de tant de maux qui le menacent. Tire les trois fléches contre la Statuë: Le Cavalier tombera dans la Mer, & le cheval de ton côté, que tu enterreras au même endroit d'où tu as tiré l'arc & les fléches. Cela fait, la Mer s'enflera, & montera jusqu'au pied du Dôme, à la hauteur de la Montagne. Lors qu'elle y sera montée, tu verras aborder une chaloupe, où il n'y aura qu'un seul homme avec une

ame à chaque main. Cet homme
:ra de bronze, mais différent de
elui que tu auras renversé. Em-
arque-toi avec lui sans pronon-
er le nom de Dieu, & te laisse
onduire. Il te conduira en dix
ours dans une autre Mer, où tu
ouveras le moyen de retourner
hez toi sain & sauf, pourvû que,
omme je te l'ai déja dit, tu ne
rononce pas le nom de *Dieu*
endant tout ton Voyage.

Tel fut le discours du Vieillard.
)'abord que je fus éveillé, je me
:vai extrémement consolé de
:tte vision, & je ne manquai pas
: faire ce que le Vieillard m'avoit
ommandé. Je déterrai l'arc & les
éches, & les tirai contre le Ca-
alier. A la troisiéme fléche je le
:nversai dans la Mer & le che-
al tomba de mon côté. Je l'en-
rrai à la place de l'arc & des
:ches, & dans cet intervalle,
Mer s'enfla & s'éleva peu à
u. Lors qu'elle fut arrivée au

pied

pied du Dôme à la hauteur de la Montagne, je vis de loin sur la Mer une chaloupe qui venoit à moi. Je bénis Dieu, voyant que les choses succédoient conformément au songe que j'avois eu.

Enfin, la chaloupe aborda, & je vis l'homme de bronze tel qu'il m'avoit été dépeint. Je m'embarquai, & me gardai bien de prononcer le nom de Dieu. Je ne dis pas même un seul autre mot. Je m'assis, & l'homme de bronze recommença à ramer en s'éloignant de la Montagne. Il vogua sans discontinuer jusqu'au neuviéme jour que je vis des Isles qui me firent espérer que je serois bien-tôt hors du danger que j'avois à craindre. L'excès de ma joye me fit oublier la défense qui m'avoit été faite; Dieu soit beni, dis-je alors, Dieu soit loué.

Je n'eus pas achevé ces paroles, que la chaloupe s'enfonça dans la Mer avec l'homme de bronze.

Je demeurai ſur l'eau, & je nageai le reſte du jour du côté de la terre, qui me parut la plus voiſine. Une Nuit fort obſcure ſuccéda, & comme je ne ſavois plus où j'étois, je nageois à l'avanture. Mes forces s'épuiſérent à la fin, & je commençois à deſeſpérer de me pouvoir ſauver, lors que le vent venant à ſe fortifier, une vague plus groſſe qu'une Montagne me jetta ſur une plage, où elle me laiſſa en ſe retirant. Je me hâtai auſſi-tôt à prendre terre, de crainte qu'une autre vague ne me reprît, & la premiére choſe que je fis fut de me dépouiller, d'exprimer l'eau de mon habit, & de l'étendre pour le faire ſecher ſur le ſable qui étoit encore échauffé de la chaleur du jour.

Le lendemain le Soleil eut bientôt achevé de ſecher mon habit. Je le repris, & m'avançai pour reconnoître où j'étois. Je n'eus pas marché long tems que je connus

nus que j'étois dans une petite Isle deserte fort agréable, où il y avoit plusieurs sortes d'arbres fruitiers & sauvages. Mais je remarquai qu'elle étoit considérablement éloignée de terre ; ce qui diminua fort la joye que j'avois d'être échapé de la Mer. Néanmoins, je me remettois à Dieu du soin de disposer de mon sort selon sa volonté, quand j'aperçûs un petit Bâtiment qui venoit de Terre-ferme à pleines voiles, & avoit la prouë sur l'Isle où j'étois.

Comme je ne doutois pas qu'il n'y vint mouiller, & que j'ignorois si les gens qui étoient dessus seroient Amis, ou Ennemis, je crûs ne devoir pas me montrer d'abord. Je montai sur un arbre fort touffu, d'où je pouvois impunément examiner leur contenance. Le Bâtiment vint se ranger dans une petite anse, où débarquérent dix Esclaves qui por-

toient une pêle & d'autres instrumens propres à remuer la terre. Ils marchérent vers le milieu de l'Isle, où je les vis s'arrêter & remuer la terre quelque tems, & à leur action, il me parut qu'ils levérent une trape. Ils retournérent ensuite au Bâtiment, débarquérent plusieurs sortes de provisions & de meubles, & en firent chacun une charge qu'ils portérent à l'endroit où ils avoient remué la terre, & ils y descendirent. Ce qui me fit comprendre qu'il y avoit là un lieu soûterrain. Je les vis encore une fois aller au Vaisseau, & en ressortir peu de tems après avec un Vieillard qui menoit avec lui un jeune Homme de quatorze ou quinze ans, très bien fait. Ils descendirent tous où la trape avoit été levée; & quand ils furent remontez, qu'ils eurent abaissé la trape, qu'ils l'eurent recouverte de terre, & qu'ils reprirent le che-

chemin de l'anse où étoit le Navire, je remarquai que le jeune Homme n'étoit pas avec eux ; d'où je conclus qu'il étoit resté dans le lieu soûterrain ; circonstance qui me causa un extrême étonnement.

Le Vieillard & les Esclaves se rembarquérent, & le bâtiment ayant remis à la voile, reprit la route de la Terre-ferme. Quand je le vis si éloigné que je ne pouvois être aperçû de l'équipage, je descendis de l'arbre, & me rendis promptement à l'endroit où j'avois vû remuer la terre. Je la remuai à mon tour, jusqu'à-ce que trouvant une pierre de deux ou trois pieds en quarré, je la levai, & je vis qu'elle couvroit l'entrée d'un escalier aussi de pierre. Je le descendis, & me trouvai au bas dans une grande chambre où il y avoit un tapis de pied & un Sofa garni d'un autre tapis & de

coussins d'une riche étofe, où le jeune Homme étoit assis avec un évantail à la main. Je distinguai toutes ces choses à la clarté de deux bougies, aussi bien que des fruits & des pots de fleurs qu'il avoit près de lui.

Le jeune Homme fut effrayé de ma vûë. Mais pour le rassurer, je lui dis en entrant: Qui que vous soyez, Seigneur, ne craignez rien; un Roi & Fils de Roi tel que je suis, n'est pas capable de vous faire la moindre injure. C'est au contraire vôtre bonne destinée qui a voulu aparemment que je me trouvasse ici pour vous tirer de ce tombeau, où il semble qu'on vous ait enterré tout vivant pour des raisons que j'ignore. Mais ce qui m'embarrasse, & que je ne puis concevoir; car je vous dirai que j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé depuis que vous êtes arrivé dans cette Isle, c'est qu'il m'a

paru que vous vous êtes laissé ensevelir dans ce lieu sans résistance..... Scheherazade se tut en cet endroit, & le Sultan se leva très impatient d'aprendre pourquoi ce jeune Homme avoit ainsi été abandonné dans une Isle deserte. Ce qu'il se promit d'entendre la Nuit suivante.



LV. NUIT.

DInarzade, lors qu'il en fut tems apella la Sultane: Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous suplie de reprendre l'Histoire du troisiéme Calender. Scheherazade ne se le fit pas répéter; & la poursuivit de cette sorte.

Le jeune Homme, continua le troisiéme Calender, se rassura à ces paroles, & me pria d'un air

riant de m'asseoir près de lui. Dès que je fus assis : Prince, me dit-il, je vais vous aprendre une chose qui vous surprendra par sa singularité. Mon Pére est un Marchand Jouaillier qui a aquis de grands biens par son travail, & par son habileté dans sa profession. Il a un grand nombre d'Esclaves & de Commissionnaires, qui font des voyages par mer sur des Vaisseaux qui lui apartiennent, afin d'entretenir les correspondances qu'il a en plusieurs Cours où il fournit les Pierreries dont on a besoin.

Il y avoit long tems qu'il étoit marié sans avoir eu d'enfans, lors qu'il aprit en songe qu'il auroit un fils dont la vie néanmoins ne seroit pas de longue durée, ce qui lui donna beaucoup de chagrin à son réveil. Quelques jours après, ma Mére lui annonça qu'elle étoit grosse, & le tems qu'elle croyoit avoir conçû s'accordoit fort avec le

jour du ſonge de mon Pére. Elle accoucha de moi dans le terme des neuf mois, & ce fut une grande joye dans la Famille.

Mon Pére qui avoit éxactement obſervé le moment de ma naiſſance, conſulta les Aſtrologues qui lui dirent : vôtre Fils vivra ſans nul accident juſqu'à l'âge de quinze ans. Mais alors il courra riſque de perdre la vie, & il ſera difficile qu'il en échape. Si néanmoins ſon bonheur veut qu'il ne périſſe pas, ſa vie ſera de longue durée. C'eſt qu'en ce tems-là, ajoûtérent-ils, la Statuë équeſtre de bronze qui eſt au haut de la Montagne d'Aiman, aura été renverſée dans la mer par le Prince Agib, fils du Roi Caſſib ; & que les aſtres marquent que cinquante jours après, vôtre Fils doit être tué par ce Prince.

Comme cette prédiction s'accordoit avec le ſonge de mon

Pére, il en fut vivement frapé & affligé. Il ne laissa pas pourtant de prendre beaucoup de soin de mon éducation, jusqu'à cette présente année, qui est la quinziéme de mon âge. Il aprit hier que depuis dix jours le Cavalier de bronze a été jetté dans la mer par le Prince que je viens de vous nommer. Cette nouvelle lui a coûté tant de pleurs & causé tant d'alarmes, qu'il n'est pas reconnoissable dans l'état où il est.

Sur la prédiction des Astrologues, il a cherché les moyens de tromper mon horoscope, & de me conserver la vie. Il y a long tems qu'il a pris la précaution de faire bâtir cette demeure, pour m'y tenir caché durant cinquante jours, dès qu'il apprendroit que la Statuë seroit renversée. C'est pourquoi comme il a sû qu'elle l'étoit depuis dix jours, il est venu promptement

ment me cacher ici, & il a promi
que dans quarante il viendra m
reprendre. Pour moi, ajoûta
t-il, j'ai bonne eſpérance, & j
ne crois pas que le Prince Agi
vienne me chercher ſous terre a
milieu d'une Iſle deſerte. Voila
Seigneur, ce que j'avois à vou
dire.

Pendant que le Fils du Jouail
lier me racontoit ſon Hiſtoire
je me moquois en moi-même d
Aſtrologues qui avoient préd
que je lui ôterois la vie : & je m
ſentois ſi éloigné de vérifier
prédiction, qu'à peine eut-il
chevé de parler, que je lui d
avec tranſport : Mon cher S
gneur, ayez de la confiance
la bonté de Dieu, & ne craign
rien. Comptez que c'étoit u
dette que vous aviez à payer,
que vous en êtes quite dès à p
ſent. Je ſuis ravi, après av
fait naufrage, de me trouv
heureuſement ici pour vous

fen

tendre contre ceux qui voudroient attenter à vôtre vie. Je ne vous abandonnerai pas durant ces quarante jours que les vaines conjectures des Astrologues vous font apréhender. Je vous rendrai pendant ce tems là tous les services qui dépendront de moi. Après cela je profiterai de l'occasion de gagner la Terre-ferme en m'embarquant avec vous sur vôtre bâtiment, avec la permission de vôtre Pére & la vôtre; & quand je serai de retour en mon Royaume, je n'oublierai point l'obligation que je vous aurai, & je tâcherai de vous en témoigner ma reconnoissance, de la maniére que je le devrai.

Je rassurai par ce discours le Fils du Jouaillier & m'attirai sa confiance. Je me gardai bien, de peur de l'épouvanter, de lui dire que j'étois cet Agib qu'il craignoit, & je pris grand soin de ne lui donner aucun soupçon.

Nous

Nous nous entretinmes de plusieurs choſes juſqu'à la nuit, je connus que le jeune Homme avoit beaucoup d'eſprit. Nous mangeâmes enſemble de ſes proviſions: Il en avoit une ſi grande quantité qu'il en auroit eu de reſte au bout des quarante jours, quand il auroit eu d'autres hôtes que moi. Après le ſouper, nous continuâmes de nous entretenir quelque tems, & enſuite nous nous couchâmes.

Le lendemain à ſon lever, je lui préſentai le baſſin & l'eau. Il ſe lava; je préparai le dîner, & le ſervis quand il fut tems. Après le repas, j'inventai un jeu pour nous deſennuyer, non ſeulement ce jour là, mais encore les ſuivans. Je préparai le ſouper de la même maniére que j'avois aprêté le dîner. Nous ſoupâmes, & nous nous couchâmes comme le jour précédent.

Nous eûmes le tems de con-

tracter

tracter amitié ensemble. Je m'apperçûs qu'il avoit de l'inclination pour moi, & de mon côté j'en avois conçû une si forte pour lui, que je me disois souvent à moi-même, que les Astrologues qui avoient prédit au Pére que son Fils seroit tué par mes mains, étoient des imposteurs; & qu'il n'étoit pas possible que je pusse commettre une si méchante action. Enfin, Madame, nous passâmes trente-neuf jours le plus agréablement du monde dans ce lieu soûterrain.

Le quarantiéme arriva. Le matin le jeune Homme en s'éveillant, me dit avec un transport de joye dont il ne fut pas maître: Prince, me voila aujourd'hui au quarantiéme jour & je ne suis pas mort, graces à Dieu, & à vôtre bonne compagnie. Mon Pere ne manquera pas tantôt de vous en marquer sa reconnoissance, & de vous fournir tous les moyens &

tou-

toutes les commoditez néceſſaires pour vous en retourner dans vôtre Royaume. Mais en attendant, ajoûta-t-il, je vous ſuplie de vouloir bien faire chaufer de l'eau pour me laver tout le corps dans le bain portatif; Je veux me décraſſer, & changer d'habit pour mieux recevoir mon Pére.

Je mis de l'eau ſur le feu, & lors qu'elle fut tiéde, j'en remplis le bain portatif. Le jeune Homme ſe mit dedans: Je le lavai & le frotai moi-même. Il en ſortit enſuite, ſe coucha dans ſon lit que j'avois préparé, & je le couvris de ſa couverture. Après qu'il ſe fut repoſé, & qu'il eût dormi quelque tems: Mon Prince, me dit-il, obligez-moi de m'aporter un melon & du ſucre, que j'en mange pour me rafraîchir.

De pluſieurs melons qui nous reſtoient, je choiſis le meilleur, & le mis dans un plat; & comme

me je ne trouvois pas de couteau pour le couper, je demandai au jeune Homme s'il ne ſavoit pas où il y en avoit: Il y en a un, me répondit-il, ſur cette corniche au deſſus de ma tête. Effectivement j'y en aperçûs un; mais je me preſſai ſi fort pour le prendre, & dans le tems que je l'avois à la main, mon pied s'embaraſſa de ſorte dans la couverture, que je tombai & gliſſai ſi malheureuſement ſur le jeune Homme, que je lui enfonçai le coûteau dans le cœur. Il expira dans le moment.

A ce ſpectacle, je pouſſai des cris épouvantables. Je me frapai la tête, le viſage, & la poitrine: Je déchirai mon habit, & me jettai par terre avec une douleur & des regrets inexprimables. Hélas! m'écriai-je, il ne lui reſtoit que quelques heures pour être hors du danger contre lequel il avoit cherché un azile; & dans le tems que je compte moi-même que le

péril

péril est passé, c'est alors que je deviens son assassin, & que je rens la prédiction véritable. Mais, Seigneur, ajoûtai-je, en levant la tête & les mains au Ciel, je vous en demande pardon, & si je suis coupable de sa mort, ne me laissez pas vivre plus long tems.

Scheherazade voyant paroître le jour en cet endroit, fut obligée d'interrompre ce recit funeste. Le Sultan des Indes en fût émû, & se sentant quelque inquiétude sur ce que deviendroit après cela le Calender, il se garda bien de faire mourir ce jour-là Scheherazade, qui seule pouvoit le tirer de peine.

LVI. NUIT.

Dinarzade, suivant sa coûtume, éveilla la Sultane le len-

lendemain : Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter ce qui se passa après la mort du jeune Homme, Scheherazade prit aussi-tôt la parole, & parla de cette sorte.

Madame, poursuivit le troisiéme Calender en s'adressant à Zobéïde, après le malheur qui venoit de m'arriver, j'aurois reçû la mort sans frayeur, si elle s'étoit presentée à moi. Mais, le mal, ainsi que le bien, ne nous arrive pas toûjours lors que nous le souhaitons.

Néanmoins, faisant réfléxion que mes larmes & ma douleur ne feroient pas revivre le jeune Homme, & que les quarante jours finissant, je pouvois être surpris par son Pére, je sortis de cette demeure soûterraine, & montai au haut de l'escalier. J'abaissai la grosse pierre sur l'entrée, & la couvris de terre.

J'eus à peine achevé, que portant

tant la vûë sur la mer du côté de Terre-ferme, j'aperçûs le bâtiment qui venoit reprendre le jeune Homme. Alors me consultant sur ce que j'avois à faire, je dis en moi-même : Si je me fais voir, le Vieillard ne manquera pas de me faire arrêter & massacrer peut-être par ses Esclaves, quand il aura vû son Fils dans l'état où je l'ai mis. Tout ce que je pourrai alléguer pour me justifier, ne le persuadera point de mon innocence. Il vaut mieux, puisque j'en ai le moyen, me soustraire à son ressentiment que de m'y exposer.

Il y avoit près du lieu soûterrain un gros arbre dont l'épais feuillage me parut propre à me cacher. J'y montai, & je ne me fus pas plûtôt placé de maniére que je ne pouvois être aperçû, que je vis aborder le bâtiment au même endroit que la premiére fois.

Le

Le Vieillard & les Esclaves débarquérent bien-tôt & s'avancérent vers la demeure soûterraine d'un air qui marquoit qu'ils avoient quelque espérance; mais lors qu'ils virent la terre nouvellement remuée, ils changérent de visage, & particuliérement le Vieillard. Ils levérent la pierre & descendirent. Ils apellerent le jeune Homme par son nom; il ne répond point; leur crainte redouble; ils le cherchent, & le trouvent enfin étendu sur son lit, avec le couteau au milieu du cœur; car je n'avois pas eu le courage de l'ôter. A cette vûë, ils poussérent des cris de douleur, qui renouvellérent la mienne: Le Vieillard en tomba évanouï: Ses Esclaves, pour lui donner de l'air, le portérent en haut entre leurs bras, & le posérent au pied de l'arbre où j'étois. Mais malgré tous leurs soins, ce malheureux Pére demeura

meura long tems en cet état, & leur fit plus d'une fois desespérer de sa vie.

Il revint toutefois de ce long évanouïssement. Alors les Esclaves apportérent le corps de son Fils, revêtu de ses plus beaux habillemens, & dès que la fosse qu'on lui faisoit, fût achevée, on l'y descendit. Le Vieillard soûtenu par deux Esclaves, & le visage baigné de larmes, lui jetta, le premier, un peu de terre; après quoi les Esclaves en comblérent la fosse.

Cela étant fait, l'ameublement de la demeure soûterraine fut enlevé, & embarqué avec le reste des provisions. Ensuite le Vieillard accablé de douleur, ne pouvant se soûtenir, fut mis sur une espéce de brancard, & transporté dans le Vaisseau, qui remit à la voile. Il s'éloigna de l'Isle en peu de tems, & je le perdis de vûë.

Le jour qui éclairoit déja l'Apartement du Sultan des Indes, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Schahriar se leva à son ordinaire, & par la même raison que le jour précédent, prolongea encore la vie de la Sultane, qu'il laissa avec Dinarzade.

LVII. NUIT.

LE lendemain avant le jour, Dinarzade adressa ces paroles à la Sultane : Ma chére Sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre les Avantures du troisiéme Calender. Hé bien, ma Sœur, répondit Scheherazade, vous saurez que ce Prince continua de les raconter ainsi à Zobéïde, & à sa Compagnie.

Après le départ, dit-il, du Vieillard, de ses Esclaves, & du Na-

Navire, je restai seul dans l'Isle: je passois la nuit dans la demeure soûterraine qui n'avoit pas été rebouchée; & le jour je me promenois autour de l'Isle, & m'arrêtois dans les endroits les plus propres à prendre du repos, quand j'en avois besoin.

Je menai cette vie ennuyeuse pendant un mois. Au bout de ce tems-là je m'aperçûs que la Mer diminuoit considérablement, & que l'Isle devenoit plus grande; il sembloit que la terre s'aprochoit. Effectivement les eaux devinrent si basses, qu'il n'y avoit plus qu'un petit trajet de Mer entre moi & la Terre-ferme. Je le traversai, & n'eus de l'eau presque qu'à mi-jambes. Je marchai si long tems sur la plage & sur le sable, que j'en fus très fatigué. A la fin je gagnai un terrain plus ferme, & j'étois déja assez éloigné de la Mer, lors que je vis fort loin au

devant de moi comme un grand feu. Ce qui me donna quelque joye. Je trouverai quelqu'un, disois-je; & il n'est pas possible, que ce feu se soit allumé de lui-même. Mais à mesure que je m'en aprochois, mon erreur se dissipoit, & je reconnus bien-tôt que ce que j'avois pris pour du feu, étoit un Château de *cuivre* rouge, que les rayons du Soleil faisoient paroître de loin comme enflammé.

Je m'arrêtai près de ce Château, & m'assis, autant pour en considérer la structure admirable, que pour me remettre un peu de ma lassitude. Je n'avois pas encore donné à cette maison magnifique toute l'attention qu'elle méritoit, quand j'aperçus dix jeunes Hommes fort bien faits, qui paroissoient venir de la promenade. Mais ce qui me parut assez surprenant, ils étoient tous borgnes de l'œil droit. Ils accom-

accompagnoient un Vieillard, d'une taille haute, & d'un air vénérable.

J'étois étrangement étonné de rencontrer tant de borgnes à la fois, & tous privez du même œil: Dans le tems que je cherchois dans mon esprit par quelle Avanture ils pouvoient être assemblez; ils m'abordérent, & me témoignérent de la joye. Après les premiers complimens, ils me demandérent ce qui m'avoit amené là. Je leur répondis que mon Histoire étoit un peu longue, & que s'ils vouloient prendre la peine de s'asseoir, je leur donnerois la satisfaction qu'ils souhaitoient. Ils s'assirent, & je leur racontai ce qui m'étoit arrivé depuis que j'étois sorti de mon Royaume jusqu'alors; ce qui leur causa une grande surprise.

Après que j'eus achevé mon discours, ces jeunes Seigneurs me priérent d'entrer avec eux dans

le Château. J'acceptai leur offre; nous traversâmes une enfilade de Salles, d'Antichambres, de Chambres, & de Cabinets fort proprement meublez, & nous arrivâmes dans un grand Salon, où il y avoit en rond dix petits Sofas bleux, & séparez, tant pour s'asseoir & se reposer le jour, que pour dormir la Nuit. Au milieu de ce rond étoit un onziéme Sofa moins élevé, & de la même couleur, sur lequel se plaça le Vieillard dont on a parlé: & les jeunes Seigneurs s'assirent sur les dix autres.

Comme chaque Sofa ne pouvoit tenir qu'une personne, un de ces jeunes Gens me dit: Camarade, asséyez-vous sur le tapis au milieu de la place, & ne vous informez de quoi que ce soit qui nous regarde, non plus que du sujet pourquoi nous sommes tous borgnes de l'œil droit, contentez-vous de voir, & ne portez

tez pas plus loin vôtre curiosité.

Le Vieillard ne demeura pas long tems assis : Il se leva, & sortit, mais il revint quelques momens après, aportant le souper des dix Seigneurs auxquels il distribua à chacun sa portion en particulier. Il me servit aussi la mienne, que je mangeai seul à l'éxemple des autres : Et sur la fin du repas, le même Vieillard nous présenta une tasse de vin à chacun.

Mon Histoire leur avoit paru si extraordinaire qu'ils me la firent répéter à l'issuë du souper, & elle donna lieu à un entretien qui dura une grande partie de la Nuit. Un des Seigneurs faisant réfléxion qu'il étoit tard, dit au Vieillard : Vous voyez qu'il est tems de dormir, & vous ne nous aportez pas de quoi nous aquiter de nôtre devoir. A ces mots, le Vieillard se leva & entra dans un Cabinet d'où il aporta sur sa tête dix bassins, l'un après l'autre,

 tous

tous couverts d'une étofe bleuë; il en posa un avec un flambeau devant chaque Seigneur.

Ils découvrirent leurs bassins, dans lesquels il y avoit de la cendre, du charbon en poudre & du noir à noircir. Ils mêlérent toutes ces choses ensemble, & commencérent à s'en froter & barbouiller le visage de maniére qu'ils étoient affreux à voir. Aprés s'être noircis de la sorte, ils se mirent à pleurer, à se lamenter, & à se fraper la tête & la poitrine en criant sans cesse: *Voila le fruit de nôtre oisiveté, & de nos débauches!*

Ils passérent presque toute la Nuit dans cette étrange occupation. Ils la cessérent enfin; aprés quoi le Vieillard leur aporta de l'eau dont ils se lavérent le visage & les mains. Ils quitérent aussi leurs habits, qui étoient gâtez, & en prirent d'autres: De sorte qu'il ne paroissoit point qu'ils eussent rien fait des choses étonnantes

dont

dont je venois d'être spectateur.

Jugez, Madame, de la contrainte où j'avois été durant tout ce tems-là. J'avois été mille fois tenté de rompre le silence que ces Seigneurs m'avoient imposé pour leur faire des questions, & il me fut impossible de dormir le reste de la Nuit.

Le jour suivant, d'abord que nous fûmes levez, nous sortîmes pour prendre l'air, & alors je leur dis: Seigneurs, je vous déclare que je renonce à la loi que vous me prescrivîtes hier au soir: je ne puis l'observer: vous êtes des gens sages, & vous avez tous de l'esprit infiniment; vous me l'avez fait assez connoître: Néanmoins, je vous ai vû faire des actions dont toutes autres personnes que des Insensez ne peuvent être capables. Quelque malheur qui puisse m'arriver, je ne saurois m'empêcher de vous demander pourquoi vous vous êtes bar-

bouillé le visage de cendres, de charbon & de noir à noircir; & enfin, pourquoi vous n'avez tous qu'un œil; il faut que quelque chose de singulier en soit la cause; c'est pourquoi, je vous conjure de satisfaire ma curiosité. A des instances si pressantes, *ils ne* répondirent rien, sinon que les demandes que je leur faisois, ne me regardoient pas; que je n'y avois point le moindre intérêt, & que je demeurasse en repos.

Nous passâmes la journée à nous entretenir de choses indifférentes; & quand la Nuit fut venuë, après avoir tous soupé séparément, le Vieillard aporta encore les bassins bleux, les jeunes Seigneurs se barbouillérent, ils pleurérent, se frapérent, & criérent; *Voila le fruit de nôtre oisiveté, & de nos débauches!* Ils firent le lendemain, & les Nuits suivantes, la même action.

A la fin, je ne pus résister à

ma curiosité, & je les priai très sérieusement de la contenter, ou de m'enseigner par quel chemin je pourrois retourner dans mon Royaume, car je leur dis qu'il ne m'étoit pas possible de demeurer plus long tems avec eux, & d'avoir toutes les Nuits un spectacle si extraordinaire, sans qu'il me fût permis d'en savoir les motifs.

Un des Seigneurs me répondit pour tous les autres : Ne vous étonnez pas de nôtre conduite à vôtre égard, si jusqu'à présent nous n'avons pas cédé à vos priéres, ce n'a été que par pure amitié pour vous épargner le chagrin d'être reduit au même état où vous nous voyez. Si vous voulez bien éprouver nôtre malheureuse destinée, vous n'avez qu'à parler, nous allons vous donner la satisfaction que vous nous demandez. Je leur dis que j'étois résolu à tout événement. Encore une fois, reprit le mê-

me Seigneur, nous vous conseillons de modérer vôtre curiosité: Il y va de la perte de vôtre œil droit. Il n'importe, repartis-je, je vous déclare que si ce malheur m'arrive, je ne vous en tiendrai pas coupables, & que je ne l'imputerai qu'à moi-même.

Il me représenta encore que quand j'aurois perdu un œil, je ne devois point espérer de demeurer avec eux, supposé que j'eusse cette pensée, parce que leur nombre étoit complet, & qu'il ne pouvoit pas être augmenté. Je leur dis que je me ferois un plaisir de ne me séparer jamais d'aussi honnêtes gens qu'eux; mais que si c'étoit une nécessité, j'étois prêt encore à m'y soûmettre, puisqu'à quelque prix que ce fût, je souhaitois qu'ils m'accordassent ce que je leur demandois.

Les dix Seigneurs voyant que j'étois inébranlable dans ma résolution,

solution, prirent un mouton qu'ils égorgérent, & après lui avoir ôté la peau, ils me presentérent le coûteau dont ils s'étoient servi, & me dirent : Prenez ce coûteau, il vous servira dans l'occasion que nous vous dirons bientôt. Nous allons vous coudre dans cette peau, dont il faut que vous vous envelopiez : ensuite nous vous laisserons sur la place, & nous nous retirerons. Alors un oiseau d'une grosseur énorme, qu'on apelle Roc, paroîtra dans l'air, & vous prenant pour un mouton, fondra sur vous, & vous enlévera jusqu'aux nuës; mais que cela ne vous épouvante pas : Il reprendra son vol vers la terre, & vous posera sur la cime d'une montagne. D'abord que vous vous sentirez à terre, fendez la peau avec le coûteau, & vous dévelopez. Le Roc ne vous aura pas plûtôt vû qu'il s'envolera de peur, & vous laissera libre.

Ne vous arrêtez point ; marchez jusqu'à-ce que vous arriviez à un Château d'une grandeur prodigieuse, tout couvert de Plaques d'or, de grosses Emeraudes, & d'autres Pierreries fines. Presentez-vous à la porte, qui est toûjours ouverte, & entrez. Nous avons été dans ce Château, tous tant que nous sommes ici. Nous ne vous disons rien de ce que nous y avons vû, ni de ce qui nous y est arrivé; vous l'aprendrez par vous-même. Ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'il nous en coûte à chacun nôtre œil droit; & la pénitence dont vous êtes témoin, est une chose que nous sommes obligez de faire pour y avoir été. L'Histoire de chacun de nous en particulier est remplie d'avantures extraordinaires & on en feroit un gros Livre ; mais nous ne pouvons vous en dire davantage.

En achevant ces mots, Scheherazade

razade interrompit son Conte, & dit au Sultan des Indes, Sire, comme ma Sœur m'a réveillée aujourd'hui un peu plûtôt que de coûtume, je commençois à craindre d'ennuyer vôtre Majesté ; mais voila le jour qui paroît à propos, & m'impose silence. La curiosité de Schahriar l'emporta encore sur le serment cruel qu'il avoit fait.

LVIII. NUIT.

DInarzade ne fut pas si matineuse cette Nuit que la précédente, elle ne laissa pas néanmoins d'apeller la Sultane avant le jour : Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous prie de continuer l'Histoire du troisiéme Calender. Scheherazade la poursuivit ainsi, en faisant toûjours parler le Calender à Zobéide.

Ma-

Madame, un des dix Seigneurs borgnes, m'ayant tenu le discours que je viens de vous raporter; je m'envelopai dans la peau du mouton, saisi du coûteau qui m'avoit été donné; & après que les jeunes Seigneurs eurent pris la peine de me coudre dedans, ils me laissérent sur la place, & se retirérent dans leur Salon. Le Roc, dont ils m'avoient parlé, ne fut pas long tems à se faire voir: il fondit sur moi, me prit entre ses griffes, comme un mouton, & me transporta au haut d'une Montagne.

Lors que je me sentis à terre, je ne manquai pas de me servir du coûteau, je fendis la peau, me dévelopai, & parus devant le Roc, qui s'envola dès qu'il m'aperçût. Ce Roc est un oiseau blanc, d'une grandeur & d'une grosseur monstrueuse: pour sa force, elle est telle, qu'il enléve les Eléphans dans

les plaines, & les porte ſur le ſommet des Montagnes, où il en fait ſa pâture.

Dans l'impatience que j'avois d'arriver au Château, je ne perdis pas de tems; & je preſſai ſi bien qu'en moins d'une demi-journée je m'y rendis, & je puis dire que je le trouvai encore plus beau qu'on ne me l'avoit dépeint.

La Porte étoit ouverte; j'entrai dans une Cour quarrée & ſi vaſte, qu'il y avoit autour quatrevingt-dix-neuf Portes de bois de ſandal & d'aloës, & une d'Or; ſans compter celles de pluſieurs eſcaliers magnifiques qui conduiſoient aux Apartemens d'enhaut, & d'autres encore que je ne voyois pas. Les cent que je dis, donnoient entrée dans des Jardins ou des Magazins remplis de richeſſes, ou enfin dans des lieux qui renfermoient des choſes ſurprenantes à voir.

Je

Je vis en face une Porte ouverte, par où j'entrai dans un grand Salon, où étoient quarante jeunes Dames d'une beauté si parfaite, que l'imagination même ne sauroit aller au delà. Elles étoient habillées très magnifiquement. Elles se levérent toutes ensemble, si-tôt qu'elles m'aperçûrent; & sans attendre mon compliment, elles me dirent avec de grandes démonstrations de joye: Brave Seigneur, soyez le bien venu: & une d'entr'elles prenant la parole pour les autres: Il y a long tems, dit-elle, que nous attendions un Cavalier comme vous: Vôtre air nous marque assez que vous avez toutes les bonnes qualitez que nous pouvons souhaiter; & nous espérons que vous ne trouverez pas nôtre compagnie desagréable & indigne de vous.

Après beaucoup de resistance de ma part, elles me forcérent

de

de m'aſſeoir dans une place un peu élevée au deſſus des leurs : & comme je témoignois que cela me faiſoit de la peine : C'eſt vôtre place, me dirent-elles, vous êtes de ce moment nôtre Seigneur, nôtre Maître, & nôtre Juge ; & nous ſommes vos Eſclaves, prêtes à recevoir vos commandemens.

Rien au monde, Madame, ne m'étonna tant que l'ardeur & l'empreſſement de ces Belles Filles à me rendre tous les ſervices imaginables. L'une aporta de l'eau chaude & me lava les pieds ; une autre me verſa de l'eau de ſenteur ſur les mains ; celles-ci aportérent tout ce qui étoit néceſſaire pour me faire changer d'habillement ; celles-là ſervirent une Collation magnifique ; & d'autres enfin ſe préſentérent le verre à la main, prêtes à me verſer d'un vin délicieux : & tout cela s'éxécutoit ſans confu-
ſion,

sion, avec un ordre, une union admirable, & des maniéres dont j'étois charmé. Je bus & mangeai: après quoi toutes les Dames s'étant placées autour de moi, me demandérent une Relation de mon Voyage. Je leur fis un détail de mes Avantures, qui dura jusqu'à l'entrée de la Nuit.

Scheherazade s'étant arrêtée en cet endroit; Sa Sœur lui en demanda la raison. Ne voyez-vous pas bien qu'il est jour, répondit la Sultane; pourquoi ne m'avez-vous pas plûtôt éveillée? Le Sultan à qui l'arrivée du Calender au Palais des quarante belles Dames promettoit d'agréables choses, ne voulant pas se priver du plaisir de les entendre, différa encore la mort de la Sultane.

LIX. NUIT.

DInarzade ne fut pas plus diligente cette Nuit que la derniére ; & il étoit presque jour, lors qu'elle dit à la Sultane : Ma chére Sœur, si vous ne dormez pas, je vous suplie de m'aprendre ce qui se passa dans le beau Château où vous nous laissâtes hier. Je vais vous le dire, répondit Scheherazade ; & s'adressant au Sultan : Sire, poursuivit-elle, le Prince Calender reprit ainsi sa Narration dans ces termes.

Lors que j'eus achevé de raconter mon Histoire aux quarante Dames, quelques-unes de celles qui étoient assises le plus près de moi, demeurérent pour m'entretenir, pendant que d'autres voyant qu'il étoit Nuit, se levérent pour aller querir des bou-

bougies. Elles en apotérent une prodigieuse quantité, qui répara merveilleusement la clarté du jour; mais elles les disposérent avec tant de simétrie, qu'il sembloit qu'on n'en pouvoit moins souhaiter.

D'autres Dames servirent une Table de fruits secs, de confitures, & d'autres mets propres à boire, & garnirent un buffet de plusieurs sortes de vins & de liqueurs: & d'autres enfin parurent avec des instrumens de musique. Quand tout fut prêt, elles m'invitérent à me mettre à Table. Les Dames s'y assirent avec moi: & nous y demeurâmes assez long tems. Celles qui devoient jouër des instrumens & les accompagner de leur voix, se levérent, & firent un Concert charmant. Les autres commencérent une espéce de Bal, & dansérent deux à deux les unes aprés les autres, de la meilleure grace du monde.

Il

Il étoit plus de minuit lors que tous ces divertissemens finirent. Alors une des Dames, prenant la parole, me dit: Vous êtes fatigué du chemin que vous avez fait aujourd'hui: il est tems que vous vous reposiez. Vôtre Apartement est préparé; mais avant que de vous y retirer, choisissez de nous toutes celle qui vous plaira davantage, & la menez coucher avec vous. Je répondis que je me garderois bien de faire le choix qu'elles me proposoient; qu'elles étoient toutes également belles, spirituelles, dignes de mes respects & de mes services; & que je ne commettrois pas l'incivilité d'en préférer une aux autres.

La même Dame qui m'avoit parlé reprit: Nous sommes très persuadées de vôtre honnêteté; & nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalousie entre nous vous retient: mais que

cette

cette discretion ne vous arrête pas : nous vous avertissons que le bonheur de celle que vous choisirez ne sera point de jalouses ; car nous sommes convenuës que tous les jours, nous aurons l'une après l'autre le même honneur : & qu'au bout des quarante jours ce sera à recommencer. Choisissez donc librement, & ne perdez pas un tems que vous devez donner au repos dont vous avez besoin.

Il falut céder à leurs instances: Je presentai la main à la Dame qui portoit la parole pour les autres. Elle me donna la sienne, & on nous conduisit à un Apartement magnifique. On nous y laissa seuls, & les autres Dames se retirérent dans les leurs...... Mais il est jour, Sire, dit Scheherazade au Sultan, & vôtre Majesté voudra bien me permettre de laisser le Prince Calender avec sa Dame. Schahriar ne répondit rien,

rien, mais il dit en lui-même en se levant : il faut avouër que le Conte est parfaitement beau : J'aurois le plus grand tort du monde de ne me pas donner le loisir de l'entendre jusqu'à la fin.

LX. NUIT.

DInarzade, sur la fin de la Nuit suivante, ne manqua pas d'adresser ces paroles à la Sultane : si vous ne dormez pas, ma Sœur, je vous prie de nous raconter la suite de la merveilleuse Histoire du troisiéme Calender. Très volontiers, répondit Scheherazade ; voici de quelle maniére le Prince en reprit le fil.

J'avois, dit-il, à peine achevé de m'habiller le lendemain, que les trente-neuf autres Dames vinrent dans mon Apartement tou-

tes parées autrement que le jour précédent. Elles me souhaitérent le bon jour, & me demandérent des nouvelles de ma santé. Ensuite elles me conduisirent au bain, où elles me lavérent elles-mêmes, & me rendirent, malgré moi, tous les services dont on y a besoin: & lors que j'en sortis, elles me firent prendre un autre habit qui étoit encore plus magnifique que le premier.

Nous passâmes la journée presque toûjours à Table, & quand l'heure de se coucher fut venuë, elles me priérent encore de choisir une d'entr'elles pour me tenir Compagnie. Enfin, Madame, pour ne vous point ennuyer en répétant toûjours la même chose, je vous dirai que je passai une année entiére avec les quarante Dames, en les recevant dans mon lit l'une après l'autre; & que pendant tout ce tems là cette vie voluptueuse ne fut point inter-

rompuë

rompuë par le moindre chagrin.

Au bout de l'année rien ne pouvoit me surprendre davantage, les quarante Dames, au lieu de se présenter à moi avec leur gayeté ordinaire, & me demander comment je me portois, entrérent un matin dans mon Apartement les joues baignées de pleurs. Elles vinrent m'embrasser tendrement l'une après l'autre, en me disant: Adieu, cher Prince, Adieu, il faut que nous vous quitions.

Leurs larmes m'attendrirent. Je les supliai de me dire le sujet de leur affliction, & de cette séparation dont elles me parloient: Au nom de Dieu, mes Belles Dames, ajoûtai-je, aprenez-moi s'il est en mon pouvoir de vous consoler, & si mon secours vous est inutile. Au lieu de me répondre précisément: plût à Dieu, dirent-elles, que nous ne vous eussions jamais vû, ni connu; plusieurs Cavaliers, avant vous,

nous ont fait l'honneur de nous visiter; mais pas un n'avoit cette grace, cette douceur, cet enjoûment, & ce mérite que vous avez. Nous ne savons comment nous pourrons vivre sans vous. En achevant ces paroles elles recommencérent à pleurer amérement. Mes aimables Dames, repris-je, de grace ne me faites pas languir davantage: dites-moi la cause de votre douleur. Hélas! répondirent-elles, quel autre sujet seroit capable de nous affliger, que la nécessité de nous séparer de vous? Peut-être ne vous reverrons-nous jamais! si pourtant vous le vouliez bien, & si vous aviez assez de pouvoir sur vous pour cela, il ne seroit pas impossible de nous rejoindre. Mes Dames, repartis-je, je ne comprens rien à ce que vous dites; je vous prie de me parler plus clairement.

Hé bien, dit une d'elles, pour

vous

vous satisfaire, nous sommes toutes Princesses, Filles de Rois. Nous vivons ici ensemble avec l'agrément que vous avez vû; mais au bout de chaque année, nous sommes obligées de nous absenter pendant quarante jours pour des devoirs indispensables, ce qu'il ne nous est pas permis de révéler: après quoi nous revenons dans ce Château. L'année finit hier, il faut que nous vous quitions aujourd'hui: c'est ce qui fait le sujet de nôtre affliction. Avant que de partir, nous vous laissons les clefs de toutes choses, particuliérement celles des cent Portes, où vous trouverez de quoi contenter vôtre curiosité, & adoucir vôtre solitude pendant nôtre absence. Mais pour vôtre bien & pour nôtre intérêt particulier, nous vous recommandons de vous abstenir d'ouvrir la Porte d'or. Si vous l'ouvrez, nous ne vous reverrons ja-

mais, & la crainte que nous en avons, augmente nôtre douleur. Nous esperons que vous profiterez de l'avis que nous vous donnons. Il y va de vôtre repos, & du bonheur de vôtre vie : prenez-y garde ; si vous cédiez à vôtre indiscréte curiosité, vous vous feriez un tort considérable. Nous vous conjurons donc de ne pas commettre cette faute, & de nous donner la consolation de vous retrouver ici dans quarante jours. Nous emporterions bien la Clef de la Porte d'or avec nous; mais ce seroit faire une offense à un Prince tel que vous, que de douter de sa discrétion, & de sa retenuë.

Scheherazade vouloit continuer, mais elle vit paroître le jour. Le Sultan, curieux de sçavoir ce que feroit le Calender seul dans le Château après le depart des quarantes Dames, remit au jour suivant à s'en éclaircir.

LXI. NUIT.

L'Officieuse Dinarzade s'étant réveillée assez long tems avant le jour, apella la Sultane : Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, songez qu'il est tems de raconter au Sultan nôtre Seigneur la suite de l'Histoire que vous avez commencée. Scheherazade alors s'adressant à Schahriar, lui dit : Sire, Vôtre Majesté saura que le Calender poursuivit ainsi son Histoire.

Madame, dit-il, le discours de ces belles Princesses, me causa une véritable douleur. Je ne manquai pas de leur témoigner que leur absence me causoit beaucoup de peine, & je les remerciai des bons avis qu'elles me donnoient. Je les assurai que j'en profiterois, & que je ferois des

choſes encore plus difficiles pour me procurer le bonheur de paſſer le reſte de mes jours avec des Dames d'un ſi rare mérite. Nos adieux furent des plus tendres : Je les embraſſai toutes l'une après l'autre : elles partirent enſuite & je reſtai ſeul dans le Château.

L'agrément de la Compagnie, la bonne chére, les concerts, les plaiſirs, m'avoient tellement occupé durant l'année, que je n'avois pas eu le tems, ni la moindre envie de voir les merveilles qui pouvoient être dans ce Palais enchanté. Je n'avois pas fait même attention à mille objets admirables que j'avois tous les jours devant les yeux, tant j'avois été charmé de la beauté des Dames, & du plaiſir de les voir uniquement occupées du ſoin de me plaire. Je fus ſenſiblement affligé de leur départ, & quoi que leur abſence ne dût être que de quarante

jours,

jours, il me parut que j'allois passer un siécle sans elles.

Je me promettois bien de ne pas oublier l'avis important qu'elles m'avoient donné de ne pas ouvrir la Porte d'or; mais comme à cela près, il m'étoit permis de satisfaire ma curiosité, je pris la premiére des Clefs des autres Portes, qui étoient rangées par ordre.

J'ouvris la premiére Porte, & j'entrai dans un Jardin fruitier auquel je croi que dans l'Univers il n'y en a point qui soit comparable. Je ne pense pas que celui que nôtre Religion nous promet après la mort puisse le surpasser. La simétrie, la propreté, la disposition admirable des arbres, l'abondance & la diversité des fruits de mille espéces inconnuës, leur fraîcheur, leur beauté, tout ravissoit ma vûë. Je ne dois pas négliger, Madame, de vous faire remarquer que ce Jardin delicieux étoit arrosé d'u-

 ne

ne maniére fort singuliére : des rigoles creusées avec art & proportion, portoient de l'eau abondamment à la racine des arbres qui en avoient besoin pour pousser leurs premiéres feuilles & leur fleurs : d'autres en portoient à ceux dont les fruits étoient déja nouez : d'autres encore moins à ceux où ils grossissoient : d'autres n'en portoient que ce qu'il en falloit précisément à ceux dont le fruit avoit aquis la grosseur convenable, & n'attendoit plus que sa maturité ; mais cette grosseur surpassoit de beaucoup celle des fruits ordinaires de nos Jardins. Les autres rigoles enfin, qui aboutissoient aux arbres dont le fruit étoit meur, n'avoient d'humidité que ce qui étoit necessaire pour le conserver dans le même état sans le corrompre.

Je ne pouvois me lasser d'éxaminer & d'admirer un si beau lieu, & je n'en serois jamais sorti, si

si je n'eusse pas conçû dès lors une plus grande idée des autres choses que je n'avois point vûës. J'en sortis l'esprit rempli de ces merveilles; je fermai la Porte, & ouvris celle qui suivoit.

Au lieu d'un Jardin de fruits, j'en trouvai un de fleurs qui n'étoit pas moins singulier dans son genre. Il renfermoit un parterre spacieux, arrosé non pas avec la même profusion que le précedent, mais avec un plus grand ménagement, pour ne pas fournir plus d'eau que chaque fleur n'en avoit besoin. La Rose, le Jasmin, la Violette, le Narcisse, l'Hyacinthe, l'Anemone, la Tulipe, la Renoncule, l'Oeillet, le Lys, & une infinité d'autres fleurs qui ne fleurissent ailleurs qu'en différens tems, se trouvoient là fleuries toutes à la fois: & rien n'étoit plus doux que l'air qu'on respiroit dans ce Jardin.

J'ouvris la troisiéme Porte : j'y trouvai une Voliere très-vaste. Elle étoit pavée de marbre de plusieurs sortes de couleurs, du plus fin & du moins commun. La Cage étoit de sandal & de bois d'aloës : elle renfermoit une infinité de Rossignols, de Chardonnerets, de Serins, d'Alouettes, & d'autres oiseaux encore plus harmonieux dont je n'avois entendu parler de ma vie. Les vases où étoit leur grain & leur eau, étoient de Jaspe ou d'Agathe la plus précieuse.

D'ailleurs, cette Voliére étoit d'une grande propreté : à voir sa capacité, je jugeois qu'il ne falloit pas moins de cent personnes pour la tenir aussi nette qu'elle étoit : personne toutefois n'y paroissoit, non plus que dans les Jardins où j'avois été, dans lesquels je n'avois pas remarqué une mauvaise herbe, ni la moindre superfluïté qui m'eut blessé la vûë.

Le Soleil étoit déja couché, & je me retirai charmé du ramage de cette multitude d'oiseaux qui cherchoient alors à se percher dans l'endroit le plus commode, pour joüir du repos de la Nuit. Je me rendis à mon Apartement, résolu d'ouvrir les autres Portes les jours suivans, à l'exception de la centiéme.

Le lendemain je ne manquai pas d'aller ouvrir la quatriéme Porte. Si ce que j'avois vû le jour précédent avoit été capable de me causer de la surprise, ce que je vis alors, me ravit en extase. Je mis le pied dans une grande Cour environnée d'un Bâtiment d'une architecture merveilleuse, dont je ne vous ferai point la description pour éviter la prolixité.

Ce Bâtiment avoit quarante Portes toutes ouvertes, dont chacune donnoit entrée dans un

Tresor; & de tous ces Tresors il y en avoit plusieurs qui valoient mieux que les plus grands Royaumes; Le premier contenoit des monceaux de Perles, & ce qui passe toute croyance, les plus precieuses, qui étoient grosses comme des œufs de pigeon, surpassoient en nombre les médiocres. Dans le second Tresor il y avoit des Diamans, des Escarboucles, & des Rubis. Dans le troisiéme des Emeraudes. Dans le quatriéme de l'Or en lingots. Dans le cinquiéme du monnoyé. Dans le sixiéme de l'Argent en lingots. Dans les deux suivans du monnoyé. Les autres contenoient des Amethistes, des Chrysolistes, des Topazes, des Opales, des Turquoises, des Hyacinthes, & toutes les autres Pierres fines que nous connoissons: sans parler de l'Agathe, du Jaspe, de la Cornaline & du Corail, dont il y avoit un magasin

rempli, non seulement de branches, mais même d'arbres entiers.

Rempli de surprise & d'admiration, je m'écriai après avoir vû toutes ces Richesses; Non, quand tous les Tresors de tous les Rois de l'Univers seroient assemblez en un même lieu, ils n'aprocheroient pas de ceux-ci. Quel est mon bonheur de posséder tous ces biens avec tant d'admirables Princesses!

Je ne m'arrêterai point, Madame, à vous faire le détail de toutes les autres choses rares & précieuses que je vis les jours suivans. Je vous dirai seulement qu'il ne me fallut pas moins de trente-neuf jours pour ouvrir les quatre-vingt-dix-neuf Portes, & admirer tout ce qui s'offrit à ma vûë. Il ne me restoit plus que la centiéme Porte dont l'ouverture m'étoit défenduë.

Le jour qui vint éclairer l'Apartement du Sultan des Indes, im-

imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Mais cette Histoire faisoit trop de plaisir a Schahriar, pour qu'il n'en voulût pas entendre la suite le lendemain. Ce Prince se leva dans cette résolution.

LXII. NUIT.

DInarzade qui ne souhaitoit pas moins ardemment que Schahriar d'aprendre quelles merveilles pouvoient être renfermées sous la Clef de la centiéme Porte, apella la Sultane de très bonne heure. Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous prie d'achever la surprenante Histoire du troisiéme Calender. Il la continua de cette sorte, dit Scheherazade.

J'étois, dit-il, au quarantiéme jour depuis le depart des charmantes Princesses. Si j'avois

pû ce jour là conserver sur moi le pouvoir que je devois avoir, je serois aujourd'hui le plus heureux de tous les hommes, au lieu que j'en suis le plus malheureux. Elles devoient arriver le lendemain, & le plaisir de les revoir devoit servir de frein à ma curiosité; mais par une foiblesse dont je ne cesserai jamais de me repentir, je succombai à la tentation du démon, qui ne me donna point de repos que je ne me fusse livré moi-même à la peine que j'ai éprouvée.

J'ouvris la porte fatale que j'avois promis de ne pas ouvrir, & je n'eus pas avancé le pied pour entrer, qu'une odeur assez agréable, mais contraire à mon tempérament, me fit tomber évanoui. Néanmoins, je revins à moi, & au lieu de profiter de cet avertissement, de refermer la Porte, & de perdre l'envie de satisfaire ma curiosité, j'entrai

après

après avoir attendu quelque tems que le grand air eût modére cette odeur. Je n'en fus plus incommodé.

Je trouvai un lieu vaste, bien vouté, & dont le pavé étoit parsemé de safran. Plusieurs flambeaux d'or massif avec des bougies allumées qui rendoient l'odeur d'aloës & d'ambre gris, y servoient de lumiére; & cette illumination étoit encore augmentée par des lampes d'or & d'argent remplies d'une huile composée de diverses sortes d'odeurs.

Parmi un assez grand nombre d'objets qui attirérent mon attention, j'aperçus un cheval noir, le plus beau & le mieux fait qu'on puisse voir au Monde. Je m'aprochai de lui pour le considérer de près : je trouvai qu'il avoit une selle & une bride d'or massif, d'un ouvrage excellent : que son auge d'un côté étoit

étoit rempli d'orge mondée & de ſeſame, & de l'autre, d'eau de roſe. Je le pris par la bride, & le tirai dehors pour le voir au jour. Je le montai, & voulus le faire avancer ; mais comme il ne branloit pas, je le frapai d'une houſſine que j'avois ramaſſée dans ſon écurie magnifique. Mais à peine eut-il ſenti le coup, qu'il ſe mit à hannir avec un bruit horrible ; puis étendant des aîles, dont je ne m'étois point aperçu, il s'éleva dans l'air à perte de vûë. Je ne ſongeai plus qu'à me tenir ferme, & malgré la frayeur dont j'étois ſaiſi, je ne me tenois pas mal. Il reprit enſuite ſon vol vers la terre, & ſe poſa ſur le toict en terraſſe d'un Château, où ſans me donner le tems de mettre pied à terre, il me ſecoua ſi violemment qu'il me fit tomber en arriere, & du bout de ſa queuë il me creva l'œil droit.

Voila de quelle maniére je devi-

vins borgne ; & je me souvins alors de ce que m'avoient prédit les dix jeunes Seigneurs. Le cheval reprit son vol, & disparut. Je me relevai fort affligé du malheur que j'avois cherché moi-même. Je marchai sur la terrasse, la main sur mon œil qui me faisoit beaucoup de douleur. Je descendis, & me trouvai dans un Salon qui me fit connoître par les dix Sofas disposez en rond, & un autre moins élevé au milieu, que ce Château étoit celui d'où j'avois été enlevé par le Roc.

Les dix jeunes Seigneurs Borgnes n'étoient pas dans le Salon. Je les y attendis, & ils arrivérent peu de tems après avec le Vieillard. Ils ne parurent pas étonnez de me revoir, ni de la perte de mon œil. Nous sommes bien fachez, me dirent-ils, de ne pouvoir vous féliciter sur vôtre retour de la maniére que nous

nous le ſouhaiterions. Mais nous ne ſommes pas la cauſe de vôtre malheur. J'aurois tort de vous en accuſer, leur répondis-je : je me le ſuis attiré moi-même, & je m'en impute toute la faute. Si la conſolation des malheureux, reprirent-ils, eſt d'avoir des ſemblables, nôtre éxemple peut nous en fournir un ſujet. Tout ce qui vous eſt arrivé nous eſt arrivé auſſi. Nous avons goûté toute ſorte de plaiſirs pendant une année entiére. Et nous aurions continué de joüir du même bonheur, ſi nous n'euſſions par ouvert la Porte d'or pendant l'abſence des Princeſſes. Vous n'avez pas été plus ſage que nous, & vous avez éprouvé la même punition. Nous voudrions bien vous recevoir parmi nous pour faire la pénitence que nous faiſons : & dont nous ne ſavons pas de combien ſera la durée ; mais nous vous avons déja déclaré les raiſons

ſons qui nous en empêchent. C'eſt pourquoi, retirez-vous, & vous en allez à la Cour de Bagdad; vous y trouverez celui qui doit décider de vôtre deſtinée. Ils m'enſeignérent la route que je devois tenir, & je me ſéparai d'eux.

Je me fis raſer en chemin la barbe & les ſourcils, & pris l'habit de Calender. Il y a long tems que je marche. Enfin, je ſuis arrivé aujourd'hui en cette Ville à l'entrée de la Nuit. J'ai rencontré à la Porte ces Calenders mes Confréres, tous étrangers comme moi. Nous avons été tous trois fort ſurpris de nous voir borgnes du même œil. Mais nous n'avons pas eu le tems de nous entretenir de cette diſgrace qui nous eſt commune. Nous n'avons eu, Madame, que celui de venir implorer le ſecours que vous nous avez généreuſement accordé.

Le troisiéme Calender ayant achevé de raconter son Histoire, Zobéïde prit la parole, & s'adressant à lui & à ses Confréres, allez, dit-elle, vous êtes libres tous trois, retirez-vous où il vous plaira. Mais l'un d'entr'eux lui répondit. Madame, nous vous suplions de nous pardonner nôtre curiosité, & de nous permettre d'entendre l'Histoire de ces Seigneurs qui n'ont point encore parlé. Alors la Dame se tournant du côté du Calife, du Visir Giafar, & de Mésrour, qu'elle ne connoissoit pas pour ce qu'ils étoient, leur dit: c'est à vous à me raconter vôtre Histoire, parlez.

Le Grand Visir Giafar qui avoit toûjours porté la parole, répondit encore à Zobéïde: Madame, pour vous obéïr, nous n'avons qu'à répéter ce que nous avons déja dit avant que d'entrer chez vous. Nous sommes, pour-

suivit,

ſuivit-il, des Marchands de Mouſſol, & nous venons à Bagdad négocier nos Marchandiſes qui ſont en Magaſin dans un Khan où nous ſommes logez. Nous avons dîné aujourd'hui avec pluſieurs autres perſonnes de nôtre profeſſion, chez un Marchand de cette Ville, lequel après nous avoir régalez de mets délicats & de vins exquis, a fait venir des danſeurs & des danſeuſes avec des chanteurs & des joueurs d'inſtrumens. Le grand bruit que nous faiſions tous enſemble a attiré le Guet, qui a arrêté une partie des gens de l'aſſemblée; pour nous, par bonheur, nous nous ſommes ſauvez; mais comme il étoit déja tard, & que la porte de nôtre Khan étoit déja fermée, nous ne ſavions où nous retirer. Le hazard a voulu que nous ayons paſſé par vôtre ruë, & que nous ayons entendu qu'on ſe réjouïſ-

ſoit

ſoit chez vous. Cela nous a déterminé à fraper à vôtre porte. Voila, Madame, le compte que nous avons à vous rendre pour obéir à vos ordres.

Zobéïde après avoir écouté ce diſcours, ſembloit héſiter ſur ce qu'elle devoit dire. De quoi les Calenders s'apercevant; la ſupliérent d'avoir pour les trois prétendus Marchands de Mouſſol la même bonté qu'elle avoit eu pour eux. Hé bien, leur dit-elle, j'y conſens. Je veux que vous m'ayez tous la même obligation. Je vous fais grace, mais c'eſt à condition que vous ſortire tous de ce logis préſentement, & que vous vous retirerez où il vous plaira. Zobéïde ayant donné cet ordre d'un ton qui marquoit qu'elle vouloit être obéïe, le Calife, le Viſir, Meſrour, les trois Calenders & le Porteur, ſortirent ſans replique: car la preſence des ſept Eſclaves armez

les tenoient en respect. Lors qu'ils furent hors de la maison, & que la porte fut fermée, le Calife dit aux Calenders, sans leur faire connoître qui il étoit: & vous Seigneurs, qui êtes étrangers, & nouvellement arrivez en cette Ville, de quel côté allez-vous présentement qu'il n'est pas encore jour? Seigneur, leur répondirent-ils, c'est ce qui nous embarrasse. Suivez-nous, reprit le Calife, nous allons vous tirer d'embarras. Après avoir achevé ces paroles, il parla bas au Visir, & lui dit: Conduisez-les chez vous, & demain matin vous me les amènerez. Je veux faire écrire leurs Histoires; elles méritent bien d'avoir place dans les Annales de mon Régne.

Le Visir Giafar emmena avec lui les trois Calenders, le Porteur se retira dans sa maison, & le Calife, accompagné de Mesrour, se rendit à son Palais. Il se coucha, mais

mais il ne pût fermer l'œil, tant il avoit l'eſprit agité de toutes les choſes extraordinaires qu'il avoit vûës & entenduës: Il étoit ſur tout fort en peine de ſavoir qui étoit Zobéïde; quel ſujet elle pouvoit avoir de maltraiter les deux Chiennes noires, & pourquoi Amine avoit le ſein meurtri. Le jour parut qu'il étoit encore occupé de ces penſées. Il ſe leva, & ſe rendit dans la Chambre où il tenoit ſon Conſeil & donnoit Audience, il s'aſſit ſur ſon Trône.

Le Grand Viſir arriva peu de tems après, & lui rendit ſes reſpects à ſon ordinaire. Viſir, lui dit le Calife, les affaires que nous aurions à régler préſentement ne ſont pas fort preſſantes: celle des trois Dames & des deux Chiennes noires l'eſt davantage. Je n'aurai pas l'eſprit en repos que je ne ſois pleinement inſtruit de tant de choſes qui m'ont ſurpris. Allez, faites venir ces Dames, & ame-

amenez en même tems les Calenders. Partez, & souvenez-vous que j'attens impatiemment vôtre retour.

Le Visir qui connoissoit l'humeur vive & bouillante de son Maître, se hâta de lui obéir; il arriva chez les Dames, & leur exposa d'une maniére très honnête l'ordre qu'il avoit de les conduire au Calife, sans toutefois leur parler de ce qui s'étoit passé la Nuit chez elles.

Les Dames se couvrirent de leur voile, & partirent avec le Visir, qui prit en passant chez lui les trois Calenders, qui avoient eu le tems d'aprendre qu'ils avoient vû le Calife & qu'ils lui avoient parlé sans le connoître. Le Visir les mena au Palais, & s'aquita de sa Commission avec tant de diligence que le Calife en fut fort satisfait. Ce Prince, pour garder la bienséance devant tous les Officiers de sa Maison

qui étoient présens, fit placer les trois Dames derriére la portiére de la Salle qui conduisoit à son Apartement, & retint près de lui les trois Calenders qui firent assez connoître par leurs respects, qu'ils n'ignoroient pas devant qui ils avoient l'honneur de paroître.

Lors que les Dames furent placées, le Calife se tourna de leur côté, & leur dit: Mesdames, en vous aprenant que je me suis introduit chez vous cette Nuit déguisé en Marchand, je vais sans doute vous allarmer. Vous craindrez de m'avoir offensé, & vous croirez, peut-être, que je ne vous ai fait venir ici, que pour vous donner des marques de mon ressentiment, mais rassurez-vous: Soyez persuadées que j'ai oublié le passé, & que je suis même très content de vôtre conduite. Je souhaiterois que toutes les Dames de Bagdad eussent autant de sagesse que vous m'en avez fait

voir. Je me souviendrai toûjours de la modération que vous eûtes après l'incivilité que nous avions commise. J'étois alors Marchand de Moussol, mais je suis à présent Haroun Alraschid, le septiéme Calife de la glorieuse Maison d'Abbas, qui tiens la place de nôtre grand Prophete. Je vous ai mandées seulement pour savoir de vous qui vous êtes, & vous demander pour quel sujet l'une de vous, après avoir maltraité les deux Chiennes noires, a pleuré avec elles. Je ne suis pas moins curieux d'aprendre pourquoi une autre a le sein tout couvert de cicatrices.

Quoi que le Calife eût prononcé ces paroles très distinctement, & que les trois Dames les eussent entenduës, le Visir Giafar, par un air de Cérémonie, ne laissa pas de leur répéter... Mais, Sire, dit Scheherazade, il est jour: Si vôtre Majesté veut que je lui racon-

raconte la suite, il faut qu'elle ait la bonté de prolonger encore ma vie jusqu'à demain. Le Sultan y consentoit, jugeant bien que Scheherazade lui conteroit l'Histoire de Zobéïde, qu'il n'avoit pas peu d'envie d'entendre.

LXIII. NUIT.

MA chére Soeur, s'écria Dinarzade sur la fin de la Nuit, si vous ne dormez pas, dites-nous, je vous en conjure, l'Histoire de Zobéïde, car cette Dame la raconta sans doute au Calife. Elle n'y manqua pas, répondit Scheherazade. Dès que le Prince l'eut rassurée par le discours qu'il venoit de faire, elle lui donna de cette sorte la satisfaction qu'il lui demandoit.

HISTOIRE
De Zobéïde.

COmmandeur des Croyans, dit-elle, l'Histoire que j'ai à raconter à vôtre Majesté, est une des plus surprenantes dont on ait jamais ouï parler. Les deux Chiennes noires & moi, sommes trois Sœurs nées d'une même Mére, & d'un même Pére, & je vous dirai par quel accident étrange elles ont été changées en Chiennes.

Les deux Dames qui demeurent avec moi & qui sont ici présentes, sont aussi mes Sœurs de même Pére; mais d'une autre Mére. Celle qui a le sein couvert de cicatrices se nomme Amine, l'autre s'apelle Safie, & moi Zobéïde.

Après la mort de nôtre Pére, le

le bien qu'il nous avoit laissé fut partagé entre nous également, & lors que ces deux derniéres sœurs eurent touché leur portion, elles se séparérent & allérent demeurer en particulier avec leur Mére. Mes deux autres Sœurs & moi restâmes avec la nôtre qui vivoit encore, & qui depuis en mourant nous laissa à chacune mille sequins.

Lors que nous eûmes touché ce qui nous apartenoit, mes deux aînées, car je suis la cadette, se mariérent, suivirent leurs Maris, & me laissérent seule. Peu de tems après leur mariage, le Mari de la premiére vendit tout ce qu'il avoit de biens & de meubles, & avec l'argent qu'il en put faire, & celui de ma Sœur, ils passérent tous deux en Afrique: Là le Mari dépensa en bonne chére & en débauche tout son bien, & celui que ma Sœur lui avoit aporté. Ensuite, se voyant réduit à la derniére misére, il trouva un prétexte pour la répudier & la chassa.

Elle revint à Bagdad, non sans avoir souffert des maux incroyables dans un si long Voyage. Elle vint se réfugier chez moi dans un état si digne de pitié, qu'elle en auroit inspiré aux cœurs les plus durs. Je la reçûs avec toute l'affection qu'elle pouvoit attendre de moi. Je lui demandai pourquoi je la voyois dans une si malheureuse situation; elle m'aprit en pleurant la mauvaise conduite de son Mari & l'indigne traitement qu'il lui avoit fait. Je fus touchée de son malheur, & j'en pleurai avec elle. Je la fis ensuite entrer au Bain, je lui donnai de mes propres habits, & lui dis: Ma Sœur, vous êtes mon aînée, & je vous regarde comme ma Mére. Pendant vôtre absence Dieu a beni le peu de bien qui m'est tombé en partage, & l'emploi que j'en fais à nourrir & à élever des Vers à soye. Comptez que je n'ai rien qui ne soit à vous, & dont vous ne puissiez disposer comme moi-même. Nous

Nous demeurâmes ensemble & vécûmes pendant plusieurs mois en fort bonne intelligence. Comme nous nous entretenions souvent de nôtre troisiéme Sœur, & que nous étions surprises de ne pas aprendre de ses nouvelles, elle arriva en aussi mauvais état que nôtre aînée. Son Mari l'avoit traitée de la même sorte : je la reçus avec la même amitié.

Quelque tems après, mes deux Sœurs, sous prétexte qu'elles m'étoient à charge, me dirent qu'elles étoient dans le dessein de se remarier. Je leur répondis que si elles n'avoient pas d'autres raisons que celle de m'être à charge, elles pouvoient continuer de demeurér avec moi en toute sûreté. Que mon bien suffisoit pour nous entretenir toutes trois d'une maniére conforme à nôtre condition. Mais, ajoûtai-je, je crains plûtôt que vous n'ayez véritablement envie de vous remarier. Si cela

étoit, je vous avouë, que j'en serois fort étonnée. Après l'expérience que vous avez du peu de satisfaction qu'on a dans le mariage, y pouvez-vous penser une seconde fois? Vous savez combien il est rare de trouver un Mari parfaitement honnête homme. Croyez-moi, continuons de vivre ensemble le plus agréablement qu'il nous sera possible.

Tout ce que je leur dis fut inutile. Elles avoient pris la résolution de se remarier; elles l'éxécutérent. Mais elles revinrent me trouver au bout de quelques mois, & me faire mille excuses de n'avoir pas suivi mon conseil. Vous êtes nôtre cadette, dirent-elles, mais vous êtes plus sage que nous. Si vous voulez bien nous recevoir encore dans votre maison, & nous regarder comme vos Esclaves, il ne nous arrivera plus de faire une si grande faute. Mes chéres Sœurs, leur répondis-je, je n'ai point

changé

changé à vôtre égard depuis nôtre derniére séparation, revenez & jouïssez avec moi de ce que j'ai. Je les embrassai, & nous demeurâmes ensemble comme auparavant.

Il y avoit un an que nous vivions dans une union parfaite; & voyant que Dieu avoit béni mon petit fond, je formai le dessein de faire un voyage par mer, & hazarder quelque chose dans le Commerce. Pour cet effet, je me rendis avec mes deux Sœurs à Balsora, où j'achetai un Vaisseau tout équipé, que je chargeai des Marchandises que j'avois fait venir de Bagdad. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable, & nous sortîmes bien-tôt du Golfe Persique. Quand nous fûmes en pleine mer, nous prîmes la route des Indes, & après vingt jours de navigation, nous vîmes terre. C'étoit une Montagne fort haute, au pied de laquelle nous aperçûmes une Ville de grande aparence. Comme

 nous

nous avions le vent frais nous arrivâmes de bonne heure au Port, & nous y jettâmes l'ancre.

Je n'eus pas la patience d'attendre que mes Sœurs fussent en état de m'accompagner ; je me fis débarquer seule, & j'allai droit à la Porte de la Ville. J'y vis une garde nombreuse de gens assis, & d'autres qui étoient debout avec un bâton à la main. Mais ils avoient tous l'air si hideux que j'en fus effrayée. Remarquant toutefois qu'*ils* étoient immobiles, & qu'ils ne remuoient pas même les yeux, je me rassurai, & m'étant aprochée d'eux, je reconnus qu'ils étoient pétrifiez.

J'entrai dans la Ville, & passai par plusieurs ruës où il y avoit des hommes d'espace en espace dans toutes sortes d'attitudes, mais ils étoient tous sans mouvement & pétrifiez. Au quartier des Marchands, je trouvai la plûpart des Boutiques fermées, & j'aperçus

dans

dans celles qui étoient ouvertes, des personnes aussi pétrifiées. Je jettai la vûë sur les cheminées, & n'en voyant pas sortir de fumée, cela me fit juger que tout ce qui étoit dans les maisons, de même que ce qui étoit dehors, étoit changé en pierre.

Etant arrivée dans une vaste place au milieu de la Ville, je découvris une grande Porte couverte de plaques d'or, & dont les deux battans étoient ouverts. Une portiére d'étofe de soye paroissoit tirée devant, & l'on voyoit une lampe suspenduë au dessus de la Porte. Après avoir considéré le Bâtiment, je ne doutai pas que ce ne fût le Palais du Prince qui régnoit en ce Païs-là. Mais fort étonnée de n'avoir rencontré aucun être vivant, j'allai jusques là dans l'espérance d'en trouver quelqu'un. Je levai la portiére, & ce qui augmenta ma surprise, je ne vis sous le vestibule que quelques

Portiers

Portiers ou Gardes pétrifiez, les uns debout & les autres assis, ou à demi couchez.

Je traversai une grande cour où il y avoit beaucoup de monde. Les uns sembloient aller, & les autres venir, & néanmoins ils ne bougeoient de la place, parce qu'ils étoient pétrifiez comme ceux que j'avois déja vûs. Je passai dans une seconde cour, & de celle-là dans une troisiéme; mais ce n'étoit par tout qu'une solitude & il y régnoit un silence affreux.

M'étant avancée dans une quatriéme cour, je vis en face un très beau Bâtiment dont les fenêtres étoient fermées d'un traillis d'Or massif. Je jugeai que c'étoit l'Apartement de la Reine J'y entrai. Il y avoit dans une grande Salle plusieurs Eunuques noirs pétrifiez. Je passai ensuite dans une chambre très richement meublée, où j'aperçûs une Dame aussi changée en pierre: Je connus que c'étoit la Reine à une Cou-

Couronne d'Or qu'elle avoit sur la tête, & un Collier de Perles très rondes & plus grosses que des noisettes. Je les examinai de près, & il me parut qu'on ne pouvoit rien voir de plus beau.

J'admirai quelque tems les richesses & la magnificence de cette Chambre, & sur tout le tapis de pied, les coussins, & le Sofa garni d'une étofe des Indes à fond d'Or avec des figures d'hommes & d'animaux en argent trait d'un travail admirable.

Scheherazade auroit continué de parler; mais la clarté du jour vint mettre fin à sa Narration. Le Sultan fut charmé de ce recit. Il faut, dit-il, en se levant, que je sache à quoi aboutira cette pétrification d'hommes étonnante.

LXIV. NUIT.

DInarzade, qui avoit pris beaucoup de plaisir au commencement de l'Histoire de Zobéïde, ne manqua pas d'apeller la Sultane avant le jour : Si vous ne dormez pas, ma Sœur, lui dit-elle, je vous suplie de nous aprendre ce que vit encore Zobéïde dans ce Palais singulier où elle étoit entrée. Voici, répondit Scheherazade, comment cette Dame continua de raconter son Histoire au Calife.

Sire, dit-elle, de la Chambre de la Reine pétrifiée, je passai dans plusieurs autres Apartemens & Cabinets propres & magnifiques qui me conduisirent dans une Chambre d'une grandeur extraordinaire, où il y avoit un Trône d'or massif, élevé de quelques degrez, & enrichi de grosses

ses Emeraudes enchassées ; & sur le Trône, un lit d'une riche étoffe, sur laquelle éclatait une broderie de Perles. Ce qui me surprit plus que tout le reste : ce fut une lumiére brillante qui partoit de dessus ce lit. Curieuse de savoir ce qui la rendoit, je montai, & avançant la tête, je vis sur un petit tabouret un Diamant gros comme un œuf d'Autruche, & si parfait, que je n'y trouvai nul defaut. Il brilloit tellement que je ne pouvois en soûtenir l'éclat en le regardant au jour.

Il y avoit au chevet du lit de l'un & de l'autre côté, un flambeau allumé dont je ne compris pas l'usage. Cette circonstance néanmoins me fit juger qu'il y avoit quelqu'un vivant dans ce superbe Palais ; car je ne pouvois croire que ces flambeaux pussent s'entretenir allumez d'eux-mêmes. Plusieurs autres singularitez m'arrêtérent dans cette chambre, que

ue le seul Diamant dont je viens e parler, rendoit inestimable. Comme toutes les portes étoient uvertes, ou poussées seulement, parcourus encore d'autres Apartemens aussi beaux que ceux ue j'avois déja vûs. J'allai jusqu'aux offices & aux garde-meubles qui étoient remplis de richesses infinies; & je m'occupai si fort e toutes ces merveilles, que je l'oubliai moi-même. Je ne pensois plus ni à mon Vaisseau, ni à es Sœurs; je ne songeois qu'à tisfaire ma curiosité. Cependant, la Nuit s'aprochoit, & son proche m'avertissant qu'il étoit ems de me retirer; je voulus reprendre le chemin des cours par ù j'étois venuë; mais il ne fut as aisé de le trouver. Je m'égai dans les Apartemens, & me trouvant dans la grande Chame où étoient le Trône, le Lit, gros Diamant, & les Flamaux allumez, je résolus d'y pas-

paſſer la Nuit, & de remettre au lendemain de grand matin à regagner mon Vaiſſeau. Je me jettai ſur le lit, non ſans quelque frayeur de me voir ſeule dans un lieu ſi deſert, & ce fût, ſans doute, cette crainte qui m'empêcha de dormir.

Il étoit environ minuit, lors que j'entendis la voix comme d'un homme qui liſoit l'Alcoran de la même maniére & du ton que nous avons coûtume de le lire dans nos Temples. Cela me donna beaucoup de joye. Je me levai auſſi-tôt, & prenant un flambeau pour me conduire, j'allai de Chambre en Chambre du côté où j'entendois la voix. Je m'arrêtai à la porte d'un Cabinet d'où je ne pouvois douter qu'elle ne partît. Je poſai le flambeau à terre, & regardant par une fente, il me parut que c'étoit un Oratoire. En effet, il y avoit, comme dans nos Temples, une Niche qui marquoit où il falloit ſe tourner

ner pour faire la Priére, des lampes suspenduës & allumées, & deux chandeliers avec de gros cierges de cire blanche allumez de même.

Je vis aussi un petit tapis étendu de la forme de ceux qu'on étend chez nous pour se poser dessus, & faire la Priére. Un jeune homme de bonne mine assis sur ce tapis, recitoit avec grande attention l'Alcoran qui étoit posé devant lui sur un petit pulpitre. A cette vûë, *ravie d'admiration*, je cherchois *en* mon esprit comment il se pouvoit faire qu'il fût le seul vivant dans une Ville où tout le monde étoit pétrifié, & je ne doutois pas qu'il n'y eût en cela quelque chose de très merveilleux.

Comme la porte n'étoit que poussée, je l'ouvris; j'entrai, & me tenant debout devant la Niche, je fis cette priére à haute voix. *Loüange à Dieu qui nous a favorisé d'une heureuse Navigation.*

Qu'il

Qu'il nous fasse le grace de nous protéger de même jusqu'à nôtre arrivée en nôtre Païs. Ecoutez-moi, Seigneur, & éxaucez ma priére.

Le jeune homme jetta les yeux sur moi, & me dit : Ma bonne Dame, je vous prie de me dire qui vous êtes, & ce qui vous a amenée en cette Ville desolée. En récompense, je vous aprendrai qui je suis, ce qui m'est arrivé, pour quel sujet les Habitans de cette Ville sont réduits en l'état où vous les avez vûs, pourquoi moi seul je suis sain & sauf dans un desastre si épouvantable.

Je lui racontai en peu de mots d'où je venois, ce qui m'avoit engagée à faire ce Voyage, & de quelle maniére j'avois heureusement pris port après une navigation de vingt jours. En achevant je le supliai de s'aquitter à son tour de la promesse qu'il m'avoit faite, & je lui témoignai combien j'étois frapée de la desolation affreuse que j'avois remarquée dans tous

les

les endroits par où j'avois passé.

Ma chére Dame, dit alors le jeune Homme, donnez-vous un moment de patience. A ces mots il ferma l'Alcoran, le mit dans un étui précieux, & le posa dans la Niche. Je pris ce tems là pour le considerer attentivement, & je lui trouvai tant de grace & de beauté, que je sentis des mouvemens que je n'avois jamais sentis jusqu'alors. Il me fit asseoir prês de lui, & avant qu'il commençât son discours, je ne pus m'empêcher de lui dire d'un air qui lui fit connoître les sentimens qu'il m'avoit inspirez: Aimable Seigneur, cher objet de mon ame, on ne peut attendre avec plus d'impatience que j'attens l'éclaircissement de tant de choses surprenantes, qui ont frapé ma vûë depuis le premier pas que j'ai fait pour entrer en vôtre Ville; & ma curiosité ne sauroit être assez-tôt satisfaite. Parlez, je vous en conjure, aprenez-moi par quel miracle vous

êtes seul en vie parmi tant de personnes mortes d'une maniére inouïe.

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, & dit à Schahriar : Sire, vôtre Majesté ne s'aperçoit peut-être pas qu'il est jour. Si je continuois de parler, j'abuserois de vôtre attention. Le Sultan se leva, résolu d'entendre la Nuit suivante la suite de cette merveilleuse Histoire.

LXV. NUIT.

SI vous ne dormez pas, ma Sœur, s'écria Dinarzade, le lendemain avant le jour, je vous prie de reprendre l'Histoire de Zobéide, & de nous raconter ce qui se passa entr'elle & le jeune Homme vivant qu'elle rencontra dans ce Palais dont vous nous avez fait une si belle description. Je vais vous satisfaire, répondit

la Sultane; Zobéïde poursuivit son Histoire dans ces termes.

Madame, me dit le jeune Homme, vous m'avez fait assez voir que vous avez la connoissance du vrai Dieu, par la Priére que vous venez de lui adresser. Vous allez entendre un effet très remarquable de sa grandeur & de sa puissance. Je vous dirai que cette Ville étoit la Capitale d'un puissant Royaume, dont le Roi mon Pére portoit le nom. Ce Prince, toute sa Cour, les Habitans de la Ville, & tous ses autres Sujets étoient Mages, Adorateurs du feu, & de Nardoun ancien Roi des Géans rebelles à Dieu.

Quoi que né d'un Pére & d'une Mére Idolatres, j'ai eu le bonheur d'avoir dans mon enfance pour gouvernante une bonne Dame Musulmane, qui savoit l'Alcoran par cœur, & l'expliquoit parfaitement bien. Mon Prince, me disoit-elle souvent, il

il n'y a qu'un vrai Dieu. Prenez garde d'en reconnoître & d'en adorer d'autres. Elle m'aprit à lire en Arabe, & le Livre qu'elle me donna pour m'exercer, fut l'Alcoran. Dès que je fus capable de raison, elle m'expliqua tous les points de cet excellent Livre, & elle m'en inspiroit tout l'esprit à l'insû de mon Pére, & de tout le monde. Elle mourut, mais ce fut aprés m'avoir fait toutes les instructions dont j'avois besoin pour être pleinement convaincu des veritez de la Religion Musulmane. Depuis sa mort, j'ai persisté constamment dans les sentimens qu'elle m'a fait prendre, & j'ai en horreur le faux Dieu Nardoun & l'adoration du Feu.

Il y a trois ans & quelques mois qu'une voix bruyante se fit tout à coup entendre par toute la Ville si distinctement, que personne ne perdit une de ces paroles

qu'elle dit; *Habitans, abandonnez le culte de Nardoun & du Feu; adorez le Dieu unique qui fait misericorde.*

La même voix se fit ouïr trois années de suite, mais personne ne s'étant converti, le dernier jour de la troisiéme, à quatre heures du matin, tous les Habitans généralement furent changez en pierre en un instant, chacun dans l'état & la posture où il se trouva. Le Roi mon Pére éprouva le même sort. Il fut métamorphosé en une pierre noire, tel qu'on le voit dans un endroit de ce Palais, & la Reine ma Mére eut une pareille destinée.

Je suis le seul sur qui Dieu n'ait pas fait tomber ce châtiment terrible: Depuis ce tems-là je continuë de le servir avec plus de ferveur que jamais, & je suis persuadé, ma belle Dame, qu'il vous envoye pour ma consolation; je lui en rends des graces infinies, car

car je vous avouë que cette solitude m'est bien ennuyeuse.

Tout ce recit, particulierement ces derniers mots acheverent de m'enflamer pour lui. Prince, lui dis-je, il n'en faut pas douter, c'est la Providence qui m'a attirée dans vôtre Port pour vous présenter l'occasion de vous éloigner d'un lieu si funeste. Le Vaisseau sur lequel je suis venuë, peut vous persuader que je suis en quelque considération à Bagdad, où j'ai laissé d'autres biens assez considérables. J'ose vous y offrir une retraite jusqu'à ce que le puissant Commandeur des Croyans, le Vicaire du grand Prophete que vous reconnoissez, vous ait rendu tous les honneurs que vous méritez. Ce célébre Prince demeure à Bagdad, & il ne sera pas plûtôt informé de vôtre arrivée en sa Capitale, qu'il vous fera connoître qu'on n'implore pas en vain son apui. Il n'est pas possible que vous de-

demeuriez davantage dans une Ville, où tous les objets doivent vous être insuportables. Mon Vaisseau est à vôtre service, & vous en pouvez disposer absolument. Il accepta l'offre; & nous passâmes le reste de la Nuit à nous entretenir de nôtre embarquement.

Dès que le jour parut nous sortîmes du Palais, & nous nous rendîmes au Port où nous trouvâmes mes Sœurs, le Capitaine, & mes Esclaves fort en peine de moi. Après avoir presenté mes Sœurs au Prince, je leur racontai ce qui m'avoit empêché de revenir au Vaisseau le jour précédent, la rencontre du jeune Prince, son Histoire, & le sujet de la desolation d'une si belle Ville.

Les Matelots employérent plusieurs jours à débarquer les Marchandises que j'avois aportées, & à embarquer à leur place, tout ce qu'il y avoit de plus précieux

dans le Palais en Pierreries, en Or & en Argent. Nous laissâmes les Meubles & une infinité de piéces d'Orfévrerie, parce que nous ne pouvions les emporter. Il nous auroit fallu plusieurs Vaisseaux pour transporter à Bagdad toutes les richesses que nous avions devant les yeux.

Après que nous eûmes chargé le Vaisseau des choses que nous y volûmes mettre, nous prîmes les provisions & l'eau dont nous jugeames avoir besoin pour nôtre Voyage. A l'égard des provisions, il nous en restoit encore beaucoup de celles que nous avions embarquées à Balsora. Enfin, nous mînes à la voile avec un vent tel que nous pouvions le souhaiter.

En achevant ces paroles, Scheherazade vit qu'il étoit jour. Elle cessa de parler, & le Sultan se leva sans rien dire; mais il se proposa d'entendre jusqu'à la fin l'Histoi-

 re

re de Zobéïde, & de ce jeune Prince, conservé si miraculeusement.

LXVI. NUIT.

SUr la fin de la Nuit suivante, Dinarzade impatiente de savoir quel seroit le succès de la navigation de Zobéïde, apella la Sultane. Ma chére Soeur lui dit-elle, le jour va paroître, poursuivez de grace l'Histoire d'hier. Dites-nous, si le jeune Prince & Zobéïde arrivérent heureusement à Bagdad. Vous l'allez aprendre, répondit Scheherazade: Zobéïde reprit ainsi son Histoire, en s'adressant toûjours au Calife.

Sire, dit-elle, le jeune Prince, mes Soeurs & moi, nous nous entretenions tous les jours agréablement ensemble. Mais, hélas, nôtre union ne dura pas long tems. Mes Soeurs devinrent jalouses de l'intelligence qu'elles remarquérent entre le jeune Prince & moi;

&

& me demandérent un jour malicieusement ce que nous ferions de lui lors que nous serions arrivées à Bagdad ! Je m'aperçûs bien qu'elles ne me faisoient cette question que pour découvrir mes sentimens. C'est pourquoi, faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie, je leur répondis, que je le prendrois pour mon Epoux : Ensuite me tournant vers le Prince, je lui dis: Mon Prince, je vous suplie d'y consentir. D'abord que nous serons à Bagdad, mon dessein est de vous offrir ma personne pour être vôtre très humble Esclave, pour vous rendre mes services, & vous reconnoître pour le Maître absolu de mes volontez.

Madame, répondit le Prince, je ne sai si vous plaisantez; mais pour moi je vous déclare fort sérieusement devant Mesdames vos Sœurs, que dès ce moment j'accepte de bon cœur l'offre que vous me faites; non pas pour vous regarder

comme une Esclave, mais comme ma Dame & ma Maîtresse; & je ne prétens avoir aucun empire sur vos actions. Mes Sœurs changérent de couleur à ce discours; & je remarquai depuis ce tems-là, qu'elles n'avoient plus pour moi les mêmes sentimens qu'auparavant.

Nous étions dans le Golfe Persique, & nous aprochions de Balsora, où, avec le bon vent que nous avions toûjours, j'espérois que nous arriverions le lendemain. Mais la Nuit, pendant que je dormois, mes Sœurs prirent leur tems, & me jettérent à la mer. Elles traitérent de la même sorte le Prince, qui fut noyé. Je me soûtins quelques momens sur l'eau, & par bonheur, ou plûtôt par miracle, je trouvai fond. Je m'avançai vers une noirceur, qui me paroissoit terre, autant que l'obscurité me permettoit de la distinguer; effectivement je gagnai une plage, & le jour me fit connoître que j'étois

tois dans une petite Isle deserte, située environ à vingt mille de Balsora. J'eus bien-tôt fait secher mes habits au Soleil, & en marchant je remarquai plusieurs sortes de fruits, & même de l'eau douce; ce qui me donna quelque espérance que je pourrois conserver ma vie.

Je me reposois à l'ombre, lors que je vis un Serpent aîlé fort gros & fort long, qui s'avançoit vers moi, en se demenant à droit & à gauche, & tirant la langue; cela me fit juger que quelque mal le pressoit. Je me levai, & m'apercevant qu'il étoit suivi d'un autre Serpent plus gros, qui le tenoit par la queuë, & faisoit ses efforts pour le devorer, j'en eus pitié: Au lieu de fuir, j'eus la hardiesse & le courage de prendre une pierre qui se trouva par hazard près de moi; je la jettai de toute ma force contre le plus gros Serpent: je le frapai à la tête & l'écrasai: l'autre se sentant en liberté, ou-

vrit aussi-tôt ses aîles & s'envola. Je le regardai long tems dans l'air comme une chose extraordinaire; mais l'ayant perdu de vûë je me rassis à l'ombre dans un autre endroit & je m'endormis.

A mon réveil, imaginez-vous quelle fut ma surprise, de voir près de moi une femme noire, qui avoit des traits vifs & agréables, & qui tenoit à l'attache deux chiennes de la même couleur. Je me mis à mon séant, & lui demandai qui elle étoit? Je suis, dit-elle, le Serpent que vous avez delivré de son cruel ennemi il n'y a pas long tems. J'ai crû ne pouvoir mieux reconnoître le service important que vous m'avez rendu, qu'en faisant l'action que je viens de faire. J'ai sû la trahison de vos Soeurs, & pour vous en vanger, d'abord que j'ai été libre par vôtre généreux secours, j'ai apellé plusieurs de mes Compagnes qui sont Fées comme moi: nous avons transporté

porté toute la charge de vôtre Vaisseau dans vos Magazins de Bagdad ; après quoi nous l'avons submergé. Ces deux chiennes noires sont vos Sœurs, à qui j'ai donné cette forme. Mais ce châtiment ne suffit pas, & je veux que vous les traitiez encore de la maniére que je vous dirai.

A ces mots, la Fée m'embrassa étroitement d'un de ses bras, & les deux Chiennes de l'autre, & nous transporta chez moi à Bagdad, où je vis dans mon Magazin toutes les richesses dont mon Vaisseau avoit été chargé. Avant que de me quiter elle me livra les deux Chiennes, & me dit : Sous peine d'être changée comme elles en Chienne, je vous ordonne, de la part de celui qui confond les Mers, de donner toutes les Nuits cent coups de fouet à chacune de vos Sœurs, pour les punir du crime qu'elles ont commis contre vôtre personne, & contre le jeune

Prince qu'elles ont noyé. Je fus obligée de lui promettre que j'éxécuterois son ordre.

Depuis ce tems-là, je les ai traitées chaque nuit à regret, de la maniére dont Vôtre Majesté a été témoin. Je leur témoigne par mes pleurs avec combien de douleur & de répugnance je m'aquitte d'un si cruel devoir: & vous voyez bien qu'en cela je suis plus à plaindre qu'à blâmer. S'il y a quelque chose qui me regarde, dont vous puissiez souhaiter d'être informé, ma Sœur Amine vous en donnera l'éclaircissement par le recit de son Histoire.

Après avoir écouté Zobéïde avec admiration, le Calife fit prier par son grand Visir l'agréable Amine, de vouloir bien lui expliquer pourquoi elle étoit marquée de cicatrices.... Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, il est jour, & je ne dois pas arrêter davantage Vôtre Majesté. Schahriar,

per-

persuadé que l'Histoire que Scheherazade avoit à raconter feroit le dénouëment des précédentes, dit en lui-même, il faut que je me donne le plaisir tout entier. Il se leva & résolut de laisser vivre encore la Sultane ce jour-là.

LXVII. NUIT.

Dinarzade souhaitoit passionnément d'entendre l'Histoire d'Amine; c'est pourquoi s'étant reveillée long tems avant le jour, elle dit à la Sultane: Ma chére Sœur, aprenez-moi, je vous en conjure, pourquoi l'aimable Amine avoit le sein tout couvert de cicatrices? J'y consens, répondit Scheherazade; & pour ne pas perdre le tems, vous saurez qu'Amine s'adressant au Calife, commença son Histoire dans ces termes.

HISTOIRE

D'Amine.

COmmandeur des Croyans, dit-elle, pour ne pas répéter les choses dont Vôtre Majesté a déja été instruite par l'Histoire de ma Sœur, je vous dirai que ma Mére ayant pris une maison pour passer son veuvage en son particulier, me donna en mariage, avec le bien que mon Pére m'avoit laissé, à un des plus riches heritiers de cette Ville.

La premiére année de nôtre mariage n'étoit pas écoulée, que je demeurai Veuve & en possession de tout le bien de mon Mari, qui montoit à quatrevingt-dix mille Sequins. Le revenu seul de cette somme suffisoit de reste pour me faire passer ma vie fort honnêtement. Cependant, dès que les pre-

premiers six mois de mon deuil furent passez, je me fis faire dix habits différens, d'une si grande magnificence, qu'ils revenoient à mille Sequins chacun, & je commençai au bout de l'année à les porter.

Un jour que j'étois seule occupée à mes affaires Domestiques, on me vint dire qu'une Dame demandoit à me parler. J'ordonnai qu'on la fit entrer. C'étoit une personne fort avancée en âge. Elle me salua en baisant la terre, & me dit en demeurant sur ses genoux : ma bonne Dame, je vous suplie d'excuser la liberté que je prends de vous venir importuner: la confiance que j'ai en vôtre charité me donne cette hardiesse : Je vous dirai, mon honorable Dame, que j'ai une Fille orpheline, qui doit se marier aujourd'hui, qu'elle & moi sommes étrangéres, & que nous n'avons pas la moindre connoissance en cette Ville : cela nous

nous donne de la confusion; car nous voudrions faire connoître à la Famille nombreuse avec laquelle nous allons faire Alliance que nous ne sommes pas des inconnuës, & que nous avons quelque crédit. C'est pourquoi, ma charitable Dame, si vous avez pour agréable d'honorer ses Nôces de vôtre présence, nous vous aurons d'autant plus d'obligation, que les Dames de nôtre Païs connoîtront que nous ne sommes pas regardées ici comme des misérables, quand elles aprendront qu'une personne de vôtre rang n'aura pas dédaigné de nous faire un si grand honneur: Mais, hélas, si vous rejettez ma Priére, quelle mortification pour nous! Nous ne savons à qui nous adresser.

Ce discours que la pauvre Dame entremêla de larmes, me toucha de compassion. Ma bonne Mére, lui dis-je, ne vous affligez pas: Je veux

veux bien vous faire le plaisir que vous me demandez. Dites-moi où il faut que j'aille; je ne veux que le tems de m'habiller un peu proprement. La vieille Dame, transportée de joye à cette réponse, fut plus prompte à me baiser les pieds, que je ne le fus à l'en empêcher. Ma charitable Dame, reprit-elle en se relevant, Dieu vous récompensera de la bonté que vous avez pour vos servantes, & comblera vôtre cœur de satisfaction, de même que vous en comblez le nôtre. Il n'est pas encore besoin que vous preniez cette peine, il suffira que vous veniez avec moi sur le soir à l'heure que je viendrai vous prendre. Adieu, Madame, ajoûta-t-elle, jusqu'à l'honneur de vous revoir.

Aussi-tôt qu'elle m'eut quittée, je pris celui de mes habits qui me plaisoit davantage, avec un collier de grosses perles, des brasselets, des bagues, & des pendans d'oreil-

d'oreilles de Diamans les plus fins & les plus brillans. J'eus un pressentiment de ce qui me devoir arriver.

La Nuit commençoit à paroître, lors que la vieille Dame arriva chez moi, d'un air qui marquoit beaucoup de joye. Elle me baisa la main, & me dit: Ma chere Dame, les Parentes de mon Gendre, qui sont les premiéres Dames de la Ville, sont assemblées. Vous viendrez quand il vous plaira: me voila prête à vous servir de guide. Nous partîmes aussi-tôt; Elle marcha devant moi, & je la suivis avec un grand nombre de mes femmes Esclaves proprement habillées. Nous nous arrêtâmes dans une ruë fort large, nouvellement balayée & arrosée, à une grande porte éclairée par un fanal, dont la lumiére me fit lire cette Inscription qui étoit au dessus de la porte en lettres d'or: *C'est ici la*

de-

demeure éternelle, des plaisirs & de la joye. La vieille Dame frapa, & l'on ouvrit à l'instant.

On me conduisit au fond de la Cour, dans une grande Salle, où je fus reçûë par une jeune Dame d'une beauté sans pareille. Elle vint au devant de moi, & après m'avoir embrassée, & fait asseoir près d'elle sur un Sofa, où il y avoit un Trône d'un bois précieux rehaussé de Diamans : Madame, me dit-elle, on vous a fait venir ici, pour assister à des Nôces ; mais j'espére que ces Nôces seront autres que celle que vous vous imaginez. J'ai un Frére qui est le mieux fait de tous les hommes : Il est si charmé du portrait qu'il a entendu faire de vôtre beauté, que son sort dépend de vous, & qu'il sera très malheureux, si vous n'avez pitié de lui. Il sait le rang que vous tenez dans le monde, & je puis vous assurer que le sien n'est pas indigne de

vôtre

vôtre Alliance. Si mes priéres, Madame, peuvent quelque chose sur vous, je les joins aux siennes, & vous suplie de ne pas rejetter l'offre qu'il vous fait de vous récevoir pour Femme.

Depuis la mort de mon Mari je n'avois pas encore eu la pensée de me remarier, mais je n'eus pas la force de refuser une si belle personne. D'abord que j'eus consenti à la chose par un silence accompagné d'une rougeur qui parut sur mon visage, la jeune Dame frapa des mains: Un Cabinet s'ouvrit aussi-tôt, & il en sortit un jeune Homme d'un air si majestueux, & qui avoit tant de grace, que je m'estimai heureuse d'avoir fait une si belle Conquête. Il prit place auprès de moi, & je connu, par l'entretien que nous eûmes, que son mérite étoit encore au dessus de ce que sa Sœur m'en avoit dit.

Lorsqu'elle vit que nous étions

contens l'un de l'autre, elle frapa des mains une seconde fois, & un Cadis entra qui dressa nôtre Contract de mariage, le signa & le fit signer par quatre Témoins qu'il avoit amenez avec lui. La seule chose que mon nouvel Epoux éxigea de moi, fut que je ne me ferois pas voir, ni ne parlerois à aucun homme qu'à lui ; il me jura qu'à cette condition j'aurois tout sujet d'être contente de lui. Nôtre mariage fut conclû & achevé de cette maniére ; ainsi je fus la principale Actrice des Nôces auxquelles j'avois été invitée seulement.

Un mois après nôtre mariage, ayant besoin de quelque étoffe, je demandai à mon Mari la permission de sortir pour aller faire cette emplette. Il me l'accorda, & je pris pour m'accompagner la vieille Dame dont j'ai déja parlé, qui étoit de la maison, & deux de mes Femmes Esclaves.

Quand

Quand nous fûmes dans la ruë des Marchands, la vieille Dame me dit: Ma bonne Maîtresse, puis que vous cherchez une étoffe de soye, il faut que je vous méne chez un jeune Marchand que je connois ici: il en a de toutes sortes; & sans vous fatiguer à courir de boutique en boutique, je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vous ne trouveriez pas ailleurs. Je me laissai conduire, & nous entrâmes dans la boutique d'un jeune Marchand assez bien fait. Je m'assis, & lui fis dire par la vieille Dame, de me montrer les plus belles étoffes de soye qu'il eût. La Vieille vouloit que je fisse la demande moi-même; mais je lui dis qu'une des conditions de mon mariage étoit de ne parler à aucun homme qu'à mon *Mari*, & que je ne devois pas y contrevenir.

Le Marchand me montra plusieurs étoffes, dont l'une m'ayant agréé plus que les autres, je lui

fis

fis demander combien il l'estimoit. Il répondit à la Vieille : Je ne la lui vendrai ni pour or, ni pour argent, mais je lui en ferai un présent, si elle veut bien me permettre de la baiser à la jouë. J'ordonnai à la Vieille de lui dire qu'il étoit bien hardi de me faire cette proposition. Mais au lieu de m'obéir, elle me représenta que ce que le Marchand demandoit n'étoit pas une chose importante: qu'il ne s'agissoit point de parler; mais seulement de présenter la jouë, & que ce seroit une affaire bien-tôt faite. J'avois tant d'envie d'avoir l'étoffe, que je fus assez simple pour suivre ce conseil. La vieille Dame & mes Femmes se mirent devant, afin qu'on ne me vît pas, & je me dévoilai : mais au lieu de me baiser, le Marchand me mordit jusqu'au sang.

La douleur & la surprise furent telles, que j'en tombai évanouïe, & je demeurai assez long

tems en cet état pour donner au Marchand celui de fermer sa boutique, & de prendre la fuite. Lors que je fus revenuë à moi, je me sentis la jouë toute ensanglantée: La vieille Dame & mes Femmes avoient eu soin de la couvrir d'abord de mon voile, afin que le monde qui accourut, ne s'aperçût de rien, & crût que ce n'étoit qu'une foiblesse qui m'avoit prise.

Scheherazade, en achevant ces derniéres paroles aperçut le jour, & se tut. Le Sultan trouva ce qu'il venoit d'entendre assez extraordinaire, & se leva, fort curieux d'en aprendre la suite.

LXVIII. NUIT.

SUr la fin de la Nuit suivante, Dinarzade s'étant réveillée, apella la Sultane. Si vous le trouvez bon, ma Sœur, lui dit-elle, je vous prie de vouloir bien continuër

tinuer l'Histoire d'Amine. Voici comme cette Dame la reprit, répondit Scheherazade.

La Vieille qui m'accompagnoit, poursuivit-elle, extrémement mortifiée de l'accident qui m'étoit arrivé, tâcha de me rassurer : Ma bonne Maîtresse, me dit-elle, je vous demande pardon : Je suis cause de ce malheur. Je vous ai amenée chez ce Marchand, parce qu'il est de mon Païs ; & je ne l'aurois jamais crû capable d'une si grande méchanceté ; mais ne vous affligez pas : Ne perdons pas de tems : Retournons au logis, je vous donnerai un remede qui vous guérira en trois jours si parfaitement qu'il n'y paroîtra pas la moindre marque. Mon évanouïssement m'avoit renduë si foible, qu'à peine pouvois-je marcher. J'arrivai néanmoins au logis ; mais je tombai une seconde fois en foiblesse en entrant dans ma chambre. Cependant, la Vieille m'a-

pliqua son remède ; je revins à moi & me mis au lit.

La Nuit venuë mon Mari arriva ; il s'aperçut que j'avois la tête envelopée, il me demanda ce que j'avois. Je répondis que c'étoit un mal de tête, & j'espérois qu'il en demeureroit-là ; mais il prit une bougie, & voyant que j'étois blessée à la jouë, d'où vient cette blessure, me dit-il ? Quoi que je ne fusse pas fort criminelle, je ne pouvois me résoudre à lui avouër la chose ; faire cet aveu à un Mari me paroissoit choquer la *bienséance*. Je lui dis que comme j'allois acheter une étoffe de soye avec la permission qu'il m'en avoit donnée, un Porteur chargé de bois avoit passé si près de moi dans une ruë fort étroite, qu'un bâton m'avoit fait une égratignure au visage ; mais que c'étoit peu de chose.

Cette raison mit mon Mari en colére : Cette action, dit-il, ne de-

meurera

meurera pas impunie. Je donnerai demain ordre au Lieutenant de Police, d'arrêter tous ces brutaux de Porteurs, & de les faire tous pendre. Dans la crainte que j'eus d'être cause de la mort de tant d'innocens, je lui dis: Seigneur, je serois fâchée qu'on fit une si grande injustice, gardez-vous bien de la commettre: Je me croirois indigne de pardon, si j'avois causé ce malheur. Dites-moi donc sincérement, reprit-il, ce que je dois penser de vôtre blessûre?

Je lui repartis qu'elle avoit été faite par l'inadvertance d'un vendeur de balais monté sur un âne: qu'il venoit derriére moi la tête tournée d'un autre côté, que son âne m'avoit poussée si rudement que j'étois tombée, & que j'avois donné de la joue contre du verre. Cela étant, dit alors mon Mari, le Soleil ne se lévera pas demain que le grand Visir Giafar ne soit averti de cette insolence. Il fera mou-

 rir

rir tous ces Marchands de balaie. Au nom de Dieu, Seigneur, interrompis-je, je vous suplie de leur pardonner, ils ne sont pas coupables. Comment donc, Madame, me dit-il, que faut-il que je croye? Parlez, je veux absolument aprendre de vôtre bouche la vérité. Seigneur, lui répondis-je, il m'a pris un étourdissement, & je suis tombée; voila le fait.

A ces derniéres paroles, mon Epoux perdit patience. Ah! s'écria-t-il, c'est trop long tems écouter des mensonges! En disant cela, il frapa des mains, & trois Esclaves entrérent. Tirez-la hors du lit, leur dit-il, étendez-la au milieu de la chambre. Les Esclaves éxécutérent son ordre, & comme l'un me tenoit par la tête, & l'autre par les pieds, il commanda au troisiéme d'aller prendre un sabre; & quand il l'eût aporté, frape, lui dit-il, coupe-lui le corps en deux, & le va jetter

dans

dans le Tigre. Qu'il serve de pâture aux poissons : C'est le châtiment que je fais aux personnes à qui j'ai donné mon cœur, & qui manquent de foi. Comme il vit que l'Esclave ne se hâtoit pas d'obéïr : Frape donc, continua-t-il, qui t'arrête ? Qu'atens-tu ?

Madame, me dit alors l'Esclave, vous touchez au dernier moment de vôtre vie : Voyez s'il y a quelque chose dont vous vouliez disposer avant vôtre mort. Je demandai la liberté de dire un mot. Elle me fut accordée. Je soûlevai la tête, & regardai mon Epoux tendrement : Hélas! lui dis-je, en quel état me voila réduite. Il faut donc que je meure dans mes plus beaux jours ! Je voulois poursuivre ; mais mes larmes & mes soûpirs m'en empêchérent. Cela ne toucha pas mon Epoux ; au contraire il me fit des reproches, à quoi il eût été inutile de repartir. J'eus recours aux priéres,

mais il ne les écouta pas, & il ordonna à l'Esclave de faire son devoir. En ce moment la vieille Dame qui avoit été Nourrice de mon Epoux, entra, & se jettant à ses pieds pour tâcher de l'apaiser : Mon Fils, lui dit-elle, pour prix de vous avoir nourri & élevé, je vous conjure de m'accorder sa grace. Considérez que l'on tuë celui qui tuë, & que vous allez flêtrir vôtre réputation, & perdre l'estime des hommes. Que ne diront-ils point d'une colére si sanglante? Elle prononça ces paroles d'un air si touchant, & elle les accompagna de tant de larmes qu'elles firent une forte impression sur mon Epoux.

Hé bien, dit-il à sa Nourrice, pour l'amour de vous, je lui donne la vie. Mais je veux qu'elle porte des marques qui la fassent souvenir de son crime. A ces mots, un Esclave, par son ordre, me donna de toute sa force sur les

cô-

côtez & ſur la poitrine tant de coups d'une petite canne pliante qui enleva la peau & la chair, que j'en perdis connoiſſance. Après cela il me fit porter par les mêmes Eſclaves, Miniſtres de ſa fureur, dans une maiſon où la Vieille eut grand ſoin de moi. Je gardai le lit quatre mois. Enfin, je guéris, mais les cicatrices que vous vîtes hier, contre mon intention, me ſont reſtées depuis. Dès que je fus en état de marcher & de ſortir, je voulus retourner à la maiſon que j'avois euë de mon premier Mari, mais je n'y trouvai que la place. Mon ſecond Epoux, dans l'excès de ſa colére, ne s'étoit pas contenté de la faire abattre, il avoit fait même razer toute la ruë où elle étoit ſituée. Cette violence étoit ſans doute inouïe; mais contre qui aurois-je fait ma plainte? L'Auteur avoit pris des meſures pour ſe cacher, & je n'ai pû le connoître. D'ailleurs,

leurs quand je l'aurois connu, ne voyois-je pas bien que le traitement qu'on me faisoit partoit d'un pouvoir absolu ? Auroie-je osé m'en plaindre ?

Desolée, dépourvûë de toutes choses, j'eus recours à ma chére Sœur Zobéide, qui vient de raconter son Histoire à vôtre Majesté, & je lui fis le recit de ma disgrace. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire, & m'exhorta à la suporter patiemment. Voila quel est le monde, dit-elle, il nous ôte ordinairement nos Biens, ou nos Amis, ou nos Amans, & souvent le tout ensemble. En même tems pour me prouver ce qu'elle me disoit, elle me raconta la perte du jeune Prince causée par la jalousie de ses deux Sœurs. Elle m'aprit ensuite de quelle maniére elles avoient été changées en chiennes. Enfin, aprés m'avoir donné mille marques d'amitié, elle me présenta ma cadette, qui s'étoit retirée chez elle aprés la mort de nôtre Mére.

Ainsi, remerciant Dieu de nous avoir toutes trois assemblées, nous résolumes de vivre libres sans nous separer jamais. Il y a long tems que nous menons cette vie tranquille; & comme je suis chargée de la dépense de la maison, je me fais un plaisir d'aller moi-

mê-

même faire les provisions dont nous avons besoin. J'en allai acheter hier, & les fis aporter par un Porteur, homme d'esprit & d'humeur agréable, que nous retîmes pour nous divertir. Trois Calenders survinrent au commencement de la Nuit & nous priérent de leur donner retraite jusqu'à ce matin. Nous les reçûmes à une condition qu'ils acceptérent; & après les avoir fait asseoir à nôtre table, ils nous régaloient d'un Concert à leur mode, lors que nous entendîmes fraper à nôtre porte. C'étoient trois Marchands de Moussol de fort bonne mine, qui nous demandérent la même grace que les Calenders, nous la leur accordâmes à la même condition. Mais ils ne l'observérent, ni les uns, ni les autres; néanmoins, quoi que nous fussions en état aussi-bien qu'en droit de les en punir, nous nous contentâmes d'éxiger d'eux le recit de leur Histoire, & nous bornâmes notre vengeance à les renvoyer ensuite, & à les priver de la retraite qu'ils nous avoient demandée.

Le Calife Haroun Alraschid fut très content d'avoir apris ce qu'il vouloit savoir, & témoigna publiquement l'admiration que lui causoit tout ce qu'il venoit d'entendre. . . . Mais, Sire, dit en

en cet endroit Scheherazade, le jour qui commence à paroître ne me permet pas de raconter à vôtre Majesté ce que fit le Calife pour mettre fin à l'enchantement des deux Chiennes noires. Schahriar jugeant que la Sultane achévero[illegible] la Nuit suivante l'Histoire des cinq Dames, & des trois Calenders, se leva & lui laissa encore la vie jusqu'au lendemain.

LXIX. NUIT.

AU nom de Dieu, ma Sœur, s'écria Dinarzade, avant le jour, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter comment les deux Chiennes noires reprirent leur premiére forme; & ce que devinrent les trois Calenders. Je vais satisfaire vôtre curiosité, répondit Scheherazade. Alors adressant son discours à Schahriar, elle poursuivit dans ces termes.

Sire, le Calife ayant satisfait sa curiosité, voulut donner des marques de sa grandeur & de sa générosité aux Calenders Princes, & faire sentir aussi aux trois Dames des effets de sa bonté: Sans se servir du Ministére de son grand Visir, il dit lui-même à Zobéide: Madame, cette Fée qui se fit voir d'abord

à vous en Serpent,& qui vous a imposé une si rigoureuse loi,cette Fée ne vous a-t-elle point parlé de sa demeure, ou plûtôt ne vous promit-elle pas de vous revoir, & de rétablir les deux Chiennes en leur premier état?

Commandeur des Croyans,répondit Zobéïde, j'ai oublié de dire à Vôtre Majesté, que la Fée m'a mis entre les mains un petit paquet de cheveux, en me disant qu'un jour j'aurois besoin de sa presence, & qu'alors si je voulois seulement brûler deux brins de ces cheveux, elle seroit à moi dans le moment, quand elle seroit au delà du Mont Caucase. Madame, reprit le Calife, où est ce paquet de cheveux? Elle repartit que depuis ce tems là elle avoit eu grand soin de le porter toûjours avec elle. En effet, elle le tira, & ouvrant un peu la portiére qui la cachoit, elle le lui montra. Hé bien, repliqua le Calife, faisons venir ici la Fée, vous ne sauriez l'apeller plus à propos, puis que je le souhaite.

Zobéïde y ayant consenti, on aporta du feu, & Zobéïde mit dessus tout le paquet de cheveux. A l'instant même, le Palais s'ébranla, & la Fée parut davant le Calife, sous la figure d'une Dame habillée très magnifiquement.

Com-

Commandeur des Croyans, dit-elle à ce Prince, vous me voyez prête à recevoir vos commandemens. La Dame qui vient de m'apeller par vôtre ordre, m'a rendu un service important; pour lui en marquer ma reconnoissance, je l'ai vangée de la perfidie de ses Sœurs, en les changeant en Chiennes; mais si Vôtre Majesté le desire, je vais leur rendre leur figure naturelle.

Belle Fée, lui répondit le Calife, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir, faites leur cette grace, après cela je chercherai les moyens de les consoler d'une si rude penitence; mais auparavant j'ai encore une prière à vous faire en faveur de la Dame qui a été si cruellement maltraitée par un mari inconnu. Comme vous savez une infinité de choses, il est à croire que vous n'ignorez pas celle-ci: obligez-moi de nommer le barbare qui ne s'est pas contenté d'exercer sur elle une grande cruauté; mais qui lui a même enlevé très injustement tout le bien qui lui apartenoit. Je m'étonne qu'une action si injuste, si inhumaine, & qui a fait tort à mon autorité, ne soit pas venuë jusqu'à moi.

Pour faire plaisir à Vôtre Majesté, repliqua la Fée, je remettrai les deux

Chien-

Chiennes noires en leur premier état, je guérirai la Dame de ses cicatrices, de maniére qu'il ne paroîtra pas que jamais elle ait été frapée, & ensuite je vous nommerai celui qui l'a fait maltraiter ainsi.

Le Calife envoya querir les deux Chiennes chez Zobéïde, & lors qu'on les eut amenées, on presenta une tasse pleine d'eau à la Fée, qui l'avoit demandée. Elle prononça dessus des paroles que personne n'entendit, & elle en jetta sur Amine & sur les deux Chiennes. Elles furent changées en deux Dames d'une beauté surprenante, & les cicatrices d'Amine disparurent. Alors la Fée dit au Calife. Commandeur des Croyans, il faut vous découvrir presentement qui est l'Epoux inconnu que vous cherchez; il vous apartient de fort près, puisque c'est le Prince Amin, vôtre Fils aîné, Frére du Prince Mamoun, son Cadet: Etant devenu passionnément amoureux de cette Dame sur le recit qu'on lui avoit fait de sa beauté, il trouva un prétexte pour l'attirer chez lui, où il l'épousa, à l'égard des coups qu'il lui a fait donner, il est excusable en quelque façon: La Dame son Epouse avoit eu un peu trop de facilité, & les excuses qu'elle lui avoit aportées étoient capables de

faire

faire croire qu'elle avoit fait plus de mal qu'il n'y en avoit. C'est tout ce que je puis dire pour satisfaire vôtre curiosité. En achevant ces paroles, elle salua le Calife, & disparut.

Ce Prince rempli d'admiration, & content des changemens qui venoient d'arriver par son moyen, fit des actions dont il sera parlé éternellement. Il fit premiérement apeller le Prince Amin son Fils, lui dit qu'il savoit son Mariage secret, & lui aprit la cause de la blessure d'Amine. Le Prince n'attendit pas que son Pére lui parlât de la reprendre, il la reprit à l'heure même.

Le Calife déclara ensuite qu'il donnoit son cœur & sa main à Zobéïde, & proposa les trois autres Sœurs aux trois Calenders Fils de Rois, qui les acceptérent pour femmes avec beaucoup de reconnoissance. Le Calife leur assigna à chacun un Palais magnifique dans la Ville de Bagdad: Il les éleva aux premiéres Charges de son Empire. & les admit dans ses Conseils. Le premier Cadis de Bagdad apellé avec Témoins, dressa les Contracts de mariage, & le fameux Calife Haroun Alraschid, en faisant le bonheur de tant de personnes, qui avoient éprouvé des disgraces incroyables, s'attira mille bénédictions.

FIN.

